

DECEMBRE

29



L'IMMACULÉE CONCEPTION. — Par CARL MULLER.



A la
VIERGE IMMACULEE
8 décembre 1906.



LA SURVIVANCE DE LOURDES
poème
par l'Abbé T. F. Moureau.

La Survivance de Lourdes

I

C'était le Huit Décembre, après la fin du monde.
La Terre et l'Univers étaient renouvelés.
Tout ce qui fut souillé, tout ce qui fut immonde
Avait été jeté hors des cieux étoilés.
Tout rayonnait au front des astres repeuplés :
L'Innocence et l'Amour s'y promenaient ensemble :
Le Mal, devant lequel ici-bas chacun tremble,
Ne pouvant approcher de ce nouveau séjour,
Était redescendu dans l'Enfer, sans retour.
La Terre avait repris, de ses antiques choses,
Tout ce qui fut sauvé de la corruption ;
Les fleurs des champs, les lys de nos jardins, les roses,
Les torrents écumeux et les monts grandioses,
Les habitants de l'air, de l'aigle à l'alcyon,
Et l'immense Océan, qui resta sans souillure,
Les arbres des forêts à la sombre ramure,
Et tous les animaux, qui furent nos amis,
Souffrirent avec nous, partagèrent nos peines,
Réchauffèrent Jésus de leurs tièdes haleines,
Et furent innocents de nos crimes commis :
Tout cela revivait au nouveau Paradis.

Mais il était surtout une illustre Vallée,
Qu'un jour, dans le courant des siècles révolus,
Un regard de Marie avait illuminée ;
Où, près d'Elle, s'était maintes fois rassemblée
La cour Céleste, avec la foule des Elus.

Là, quand la Mort frappait ses dernières victimes ;
Tandis que subissaient la peine de leurs crimes,
Sous les cieux effrayés, les hommes éperdus ;
A cette heure troublée entre toutes les heures,

Un Ange descendit des célestes Demeures ;
 Et, debout sur le Roc, autrefois consacré
 Par l'empreinte du Pied virginal et sacré
 De Celle que le ciel acclame en Souveraine ;
 Aux quatre vents du monde, Il cria :

“ De par Dieu !
 “ Hommes, Anges, Démons, ne touchez pas ce Lieu.
 “ Le Seigneur veut que lorsqu'y viendra notre Reine,
 “ Elle puisse y trouver toujours, comme autrefois,
 “ Les mêmes fleurs, les mêmes prés, les mêmes bois :
 “ Qu'elle puisse y prêter une oreille attentive
 “ Aux mêmes bruits du Gave, à la brise plaintive ;
 “ Trouver dans ces rochers, autour de ces autels,
 “ L'écho des chants d'amour de ces pieux mortels,
 “ Qui, durant si longtemps, dans le courant des âges,
 “ Y vinrent l'honorer de leurs Pèlerinages !”
 Ainsi fut fait.

De tous, le Val fut respecté :
 L'ouragan destructeur dut passer à côté ;
 Et, sous les Cieux nouveaux, sur la Terre nouvelle,
 Relique du passé, Lourdes reste immortelle.
 L'Univers est changé. Mais, dans le Paradis,
 Ce coin est demeuré tel qu'il était jadis.

II

C'était le Huit Décembre, après la fin du monde.

Aux bouleversements finals, la paix profonde,
 La paix impertubable et douce succédait.
 Le Monde était enfin tel que Dieu le voulait.
 Tout, sous sa Main puissante, était rentré dans l'ordre.
 Le mensonge et l'erreur, les causes de désordre,
 Les passions, le mal, l'orgueil, la volupté,
 Tous ces fléaux du temps, devant l'Eternité,
 S'étaient évanouis : comme on voit, à l'aurore,
 Les brouillards, tout chargés des ombres de la nuit,
 S'évanouir dans l'air, dès que le soleil luit !

Une nouvelle faune, une nouvelle flore,
 Semaient de leurs trésors le Monde rajeuni.
 Tout était pur, sans tache, et tout était béni.
 Les jours étaient plus clairs, les nuits étaient plus belles ;

Les choses, se sentant désormais immortelles,
Livraient tout leur arôme et toute leur splendeur,
Réalisaient enfin le plan du Créateur,
Et chantaient un cantique incessant à sa Gloire!

Le Temps n'existait plus! — sinon dans la mémoire! —
Mais des doux et touchants Souvenirs du Passé,
Des beaux jours d'autrefois, rien n'était effacé.
Loin de les oublier Dieu voulut, au contraire,
Qu'on transportât au Ciel les Fêtes de la Terre,
Et que l'on célébrât, dans leurs réalités,
Les symboles divins de nos solennités.

Ainsi du Huit Décembre advint l'anniversaire.
On résolut, au ciel, de le fêter sur terre.
Et c'est à Gabriel que l'ordre en fut donné,
Pour que tout, en détail, par lui fut ordonné.

L'honneur en revenait à ce sublime Archange.
Lui qui dirige au ciel l'éternelle louange,
Fut toujours envoyé porter en ce Bas-Lieu
Les messages d'amour et les pardons de Dieu.

De nos Premiers Parents Il soutint les courages,
Leur faisant entrevoir, dans le lointain des âges,
La Femme incomparable, avec l'Enfant divin,
Qui devaient racheter un jour le genre humain.

C'est Lui qui des Hébreux guida les destinées
Et maintint, dans le cours de ces sombres années,
Où le peuple exilé n'avait ni feu ni lieu,
Leur foi dans le Messie et leur espoir en Dieu!

C'est Lui qui vint prédire aux parents de Marie,
Que de Jessé la tige allait être bénie,
Et donnerait, avant de descendre au tombeau,
Sa Fleur la plus parfaite, et son Fruit le plus beau!

C'est Lui, quinze ans plus tard, à l'heure solennelle,
Qu'appelaient de ses vœux l'attente universelle,
Qui vint à l'humble Vierge, en son obscur palais,
Dire ce mot du Ciel qui ne fut dit jamais
A personne ici-bas :

“ Salut, pleine de grâce!
“ Vous qu'on ne peut nommer dignement qu'à genoux!

" Vous, dont la dignité, dont le charme dépasse
 " Toutes les dignités et tous les charmes ! Vous,
 " En qui Dieu veut placer sa Demeure chérie !
 " Vous, qu'Il veut embellir de ses dons les plus doux,
 " Je viens Vous annoncer, de Sa part, ô Marie !
 " Qu'entre toutes vos soeurs, c'est Vous qu'Il a bénie :
 " Et que, divinement, et malgré votre vœu,
 " Privilège inouï pour une créature !
 " Vous donnerez le jour au Fils même de Dieu,
 " Et serez à la fois Mère et Vierge très pure ! "

Et tout ce qu'avait dit l'Archange Gabriel,
 S'était réalisé de point en point.

Le Ciel,

Un jour, s'était ouvert sur la terre épuisée,
 Pour y laisser tomber sa céleste rosée :
 Et le Verbe Eternel, dans son Humanité,
 Devint le Fruit exquis de la Virginité.
 Et la Mère de Dieu fut une Fille d'Eve !

Ainsi fut accompli l'invraisemblable rêve.
 Que l'Homme avait formé, de devenir un Dieu !
 Cette aspiration, au fond, était si belle,
 Qu'elle fit oublier la chute originelle :
 L'homme, qui méritait un sanglant désaveu,
 Fut puni de sa faute et béni de son vœu.
 Du Tentateur maudit misérable victime,
 Par des douleurs sans nombre il expia son crime ;
 Mais, le crime expié, son rêve s'accomplit :
 Il ne pouvait monter, c'est Dieu qui descendit !

Gabriel fut chargé de veiller sur sa vie.
 Et l'on vit ici-bas cette chose inouï :
 Le Dieu du ciel réduit aux formes d'un Enfant :
 Le Maître, qui commande au monde, obéissant ;
 Le Créateur dépendant de sa Créature ;
 La Nature divine à l'humaine nature
 Soumise avec respect et recevant sa loi ;
 Et l'Ange protégeant et sa Reine et son Roi !

Car dès qu'Il apparut dans la Nature en fête,
 La malice de l'homme en voulut à sa tête.
 Il fallut fuir Hérode et s'exiler au loin :
 De l'Enfant menacé, c'est l'Ange qui prit soin.
 Il pressa le départ et veilla sur la route ;
 Il fixa le retour, quand il n'eut plus de doute

Sur les graves dangers courus par le Sauveur,
Rassuré par la mort de son Persécuteur!

Plus tard, lorsque Son oeuvre était presque finie;
Quand la Croix apparut; quand l'horrible agonie
Le coucha défaillant sous le vieil olivier,
Comme sous son cheval tombe le cavalier;
Quand la sueur de sang vint épuiser Ses veines;
Quand Il dut tout payer, les amours et les haines;
Quand Il demanda grâce au calice de fiel,
Un Ange vint l'aider!... Et c'était Gabriel.

Cet Ange est donc nimbé d'une telle auréole,
Que la Terre et le Ciel écoutent sa parole;
Et, quand sa grande voix leur donna rendez-vous,
Les Anges et les Saints acquiescèrent tous.

III

Aussitôt commença l'immense théorie,
Se déroulant au pied du trône de Marie.

Au premier rang marchaient joyeux et triomphants,
Dans leur robe d'azur, le groupe des Enfants:

Ceux que l'impie Hérode et ses hideux complices
Envoyèrent au Ciel en divines prémices;
Puis, ceux que la fureur des ennemis de Dieu
Extermina jadis par le fer et le feu!
Tendres fleurs au jardin terrestre à peine nées,
Pour les jardins du Ciel aussitôt moissonnées!
Après eux, les Enfants qu'une précoce mort
Arracha, purs encore, aux caprices du sort,
Et qui changèrent tous, dans leur âme ravie,
Leur trop courte existence en l'éternelle vie!
Ils allaient, les premiers, souriants et joyeux.
Et leurs Anges gardiens marchaient à côté d'eux.

Plus graves, mais le front plus lumineux encore,
Les Vierges s'avançaient, comme une fraîche aurore
Qui dissipe la nuit et précède le jour:
De la Reine du Ciel elles forment la cour.
Elles n'ont rien connu des humaines souillures:
Aussi leurs coeurs sans tache et leurs âmes très pures,

Tabernacles vivants de la Divinité,
 Resplendissent, au Ciel, d'une exquisite clarté.
 Elles sont le miroir sans tache où Notre-Dame
 Contemple avec amour l'image de Son âme :
 Elles ont une part plus grande à Ses faveurs
 Et de Sa Cour céleste elles font les honneurs.

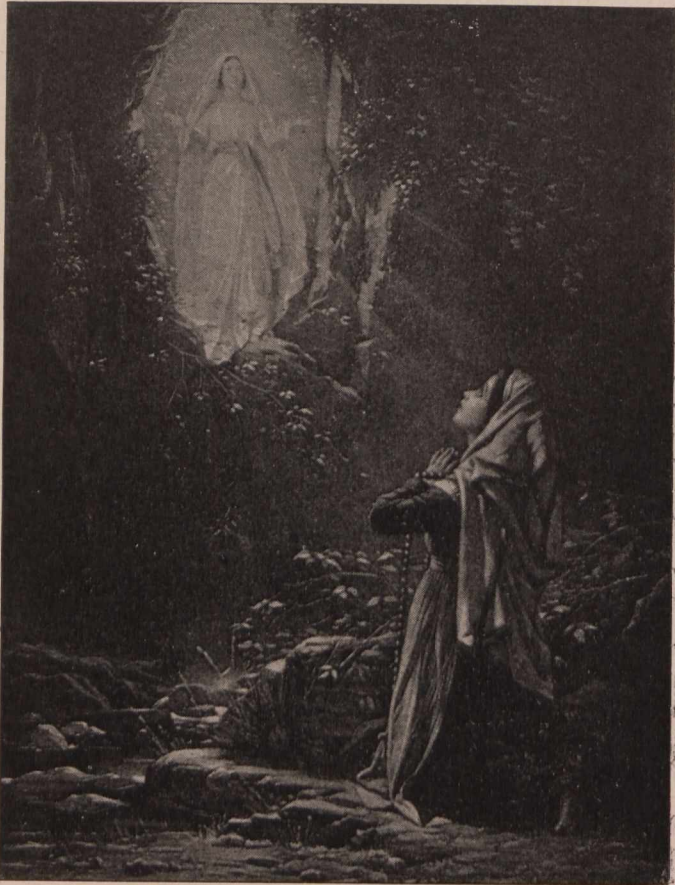
Comme il est des degrés à l'éclat des étoiles,
 Il en est parmi les Elus, et sous leurs voiles
 Etincelants de gloire, et sous leur nimbe d'or,
 Certaines de leurs soeurs se distinguent encor.

Telle Agnès, ce joyau d'un prix inestimable ;
 Thècle, Agathe, Cécile au courage admirable ;
 Thérèse au coeur brûlant d'un sésaphique Amour ;
 Et Rose, et Catherine, et Claire, tour à tour
 Attirent les regards. Et nos saintes Françaises :
 Blandine, qui brava les fers et les fournaies ;
 Geneviève, humble enfant devant qui recula
 Ce fléau destructeur qu'on nommait Attila ;
 Jeanne d'Arc, humble aussi, faible et douce bergère,
 Mais Fille d'un grand coeur et d'un fier caractère,
 A qui Dieu, par Ses Voix, donna l'ordre précis,
 De conquérir le Ciel, en sauvant son Pays.
 Puis, ces fleurs au royal parfum, que Dieu fit croître,
 A l'ombre des palais comme à l'ombre du cloître ;
 Germaine, Marguerite, anges, qui, toutes deux,
 Portaient Dieu dans leur âme, et le Ciel dans leurs yeux !
 Puis, Bernadette enfin, l'humble et douce héroïne,
 Que la Vierge choisit pour son oeuvre divine :
 Un rayon spécial nimbait son front d'enfant ;
 Et ce fut dans le Ciel un long tressaillement,
 Un saint enthousiasme, impossible à décrire,
 Quand, de Son Trône d'or, on La vit lui sourire.
 Elle avait conservé sa robe d'autrefois,
 Ce vêtement sacré, sur lequel dix-huit fois,
 Jadis, se reposa le regard de Marie !
 Mais d'immortels joyaux sa trame était fleurie.
 Les Anges, les Elus, ravis, se la montraient ;
 Et, sous son capulet, tous la reconnaissaient.
 Elle eut, dans le cortège, une place choisie.

Près d'elle, se groupaient selon leur fantaisie,
 Ceux pour qui Lourdes fut l'heureux port de salut.
 De leur reconnaissance ils lui payaient tribut.

Comme à la merveilleuse et pure messagère,
Qui rapprocha Marie et le Ciel de la Terre :

C'étaient les convertis et les miraculés ;
Ceux qui furent changés, guéris, ou consolés ;
Aveugles, dont les yeux revirent la lumière ;
Infirmes, restaurés dans leur vigueur première ;
Malheureux sans avéu, pauvres de tout aloi,
Avec la santé, tous retrouvèrent la Foi !
Ils chantent maintenant, bénissant leur souffrance,
Leur cantique d'amour et de reconnaissance !



Bernadette aux pieds de la Vierge

Tout près d'eux, les Croyants et les Simples de coeur ;
 Ceux qui n'ont pratiqué ni le rire moqueur,
 Ni la critique acerbe et l'amère parole,
 Marque d'une âme basse et d'un esprit frivole ;
 Qui, jugeant tout possible à la Divinité,
 Ont incliné leurs fronts avec simplicité :
 Tandis que les savants, enflés de leur science,
 Opposaient à la Foi leur superbe ignorance
 Et restaient en dehors du Berceuil du Sauveur,
 Où n'entrent que les purs et les humbles de coeur.
 Malheureux que l'orgueil rendit méchants et lâches !
 Une larme eût lavé leurs crimes et leurs taches ;
 Un cri de repentir, d'humilité, d'amour,
 Leur eut ouvert l'accès du Céleste Séjour :
 Ils n'en ont pas voulu !

Leur âme est satisfaite.
 Ils n'entreront jamais dans l'éternelle Fête :
 Du Ciel ils ne pourront jamais franchir le seuil :
 Ils vivront de remords, de colère et d'orgueil.

Et tandis que l'Enfer se remplit de leur foule,
 Là-haut, dans le Ciel bleu, lentement, se déroule
 Le Cortège sans fin de tous les Bienheureux.

Ils vont, groupe par groupe. Ils se disent entre eux,

Du Dieu qui les sauva la clémence infinie ;
 Les bienfaits maternels de la Vierge bénie ;
 Les secours obtenus de leurs Anges gardiens,
 Et de ceux qui, sur terre, ont été leurs soutiens :
 Parents, Amis, Pasteurs et Conseillers fidèles.

Ils disent leurs combats, leurs épreuves cruelles,
 Leurs larmes, leurs douleurs, leurs découragements :
 Et tous ces souvenirs leur paraissent charmants !
 Car ils voient, à présent, comment tout se relie ;
 Comment à la douleur l'allégresse est unie ;
 Comment, pour vivre au Ciel, sur Terre il faut mourir,
 Pleurer pour être heureux, et peiner pour jouir !
 Et, le coeur dilaté de se trouver ensemble,
 Ils offrent leur bonheur au Dieu qui les rassemble,
 Et trouvent qu'ils n'ont pas trop de l'Eternité,
 Pour chanter Sa Puissance, et bénir Sa Bonté !

Dans le lointain, paraît le choeur des Patriarches.
 La Majesté les guide et règle leurs démarches.

Rien n'est plus imposant que ces fronts découverts,
 Où les siècles en vain semèrent leurs hivers,
 Sans pouvoir altérer leur sérénité sainte !
 Ils n'ont jamais connu ni l'ennui ni la crainte.
 Ils vivaient, par avance, au Céleste Séjour,
 Contents, pour ici-bas, d'une tente d'un jour,
 Où s'abriter, au cours de leur pèlerinage !

Puis, les Prophètes saints, qui vinrent, d'âge en âge,
 Revendiquer bien haut les Droits du Créateur,
 Lui rendre aux yeux du peuple un vivant témoignage,
 Et défendre Son Nom, d'une invincible ardeur.

Puis, sous leurs chapes d'or, plus brillants que les autres,
 Le front plus glorieux, s'avançaient les Apôtres.
 Ils sont restés les chefs du Monde converti ;
 Et l'empire du Ciel entre eux est réparti :
 Pierre, auprès du Sauveur, tient la première place ;
 Ses vaillants compagnons se pressent sur sa trace ;
 Seul, Jean le Bien-Aimé, près du Trône royal,
 Garde, Enfant adoptif, son rôle filial.

Puis, des heureux Martyrs la phalange fidèle.
 Leur vêtement de pourpre et leur palme immortelle
 Parlent à tous les yeux, disent à tous les cœurs,
 Que des luttes du Monde ils sortirent vainqueurs,
 Et n'hésitèrent pas à payer de leur vie
 Le Dieu qu'ils ont aimé, la Foi qu'ils ont suivie !

Ainsi se déroulait, comme un ruban de feu,
 Le peuple des Elus à travers le Ciel bleu.
 Ils s'avançaient, ravis, sous les yeux de leur Reine,
 Saluant d'un regard d'amour leur Souveraine !

Le défilé royal à l'instant s'acheva ;
 Et, dès qu'il fut fini, la Vierge se leva.

Les acclamations aussitôt retentirent,
 Et jusqu'au fond des Cieux les Anges tressaillirent !
 Ils n'avaient jamais vu de spectacle pareil.

IV

ELLE se détachait en blanc sur le soleil...
 L'astre l'enveloppait d'un manteau de lumière,
 Qui rehaussait encor Sa Grâce coutumière.

La lune sous Ses Pieds, déployait son croissant :
 Et douze étoiles, d'un éclat éblouissant,
 Auréolaient Son Front d'une gloire adorable.
 Sur Son Visage, empreint d'une paix ineffable,
 La bonté, la douceur, la pureté, l'amour,
 Se confondaient ensemble et brillaient tour à tour.
 Sa robe, aux chastes plis, d'une blancheur neigeuse,
 Révélaît, par son art, la Main mystérieuse,
 Qui façonne des fleurs les gracieux contours,
 Qui donne aux roses leur incarnat de velours,
 Et revêt de splendeur les lis de la vallée.
 D'un tulle vapoureux Sa Tête était voilée.
 Sa ceinture d'azur, au reflet argenté,
 Serrait sa robe blanche et pendait à côté.
 Puis, dans un mouvement d'une grâce divine,
 La Vierge ramenait Ses Mains sur sa poitrine,
 Et, lentement, laissait glisser entre Ses Doigts,
 Le chapelet qu'à Lourde Elle avait autrefois.
 Enfin, deux roses d'or, symboles de la victoire,
 De leur éclat d'opale ornaient Ses Pieds d'ivoire.
 Un monde de bonheur rayonnait de Ses Yeux :
 Et rien n'était plus beau dans l'infini des Cieux.

Alors vinrent des Voix qui disaient :

“Quelle est Celle,
 Qui s'avance, là-bas, si brillante et si belle ?
 Du parfum de Son Corps l'air est tout embaumé !
 Elle marche, appuyée au bras du Bien-Aimé,
 Du Dieu trois fois béni que l'univers adore !
 Du Soleil éternel Elle semble l'Aurore !
 Jamais l'astre des nuits n'a d'un éclat plus doux,
 Refleté la splendeur de son royal Epoux ;
 Son visage éblouit. Son regard étincelle !
 On dirait une déité ! — Qui donc est-Elle ?”

Alors le vieil Adam, tombant à deux genoux,
 Dit à tous les Elus :

“Enfants, prosternez-vous !
 A l'heure fatale où, dans ma folie,
 J'osai m'insurger contre le Seigneur ;
 Lorsque, pour punir ma révolte innée,
 L'Ange nous chassa du lieu du bonheur,

Nous nous en allions, la tête baissée,
 Et des pleurs brûlants coulaient de nos yeux !
 D'un poids infini notre âme oppressée,
 N'osait même plus regarder les cieux !

Soudain, l'avenir déchira ses voiles.
 Et, des profondeurs où sont les étoiles,
 Un rayon divin descendit vers nous
 Et fit jusqu'au fond tressaillir notre âme :

Ce rayon divin, c'était une Femme !
 Son Visage était infiniment doux,
 Son front reflétait une joie immense !
 Ses Lèvres semblaient nous dire : Espérance !
 Elle présentait à nos pauvres yeux,
 Radieuse Mère, un Fils radieux !

Ce fils grandissait, et, sur un Calvaire,
 Nous l'apercevions entre Ciel et Terre,
 Donnant tout Son Sang pour l'Humanité,
 Et mourant d'amour pour l'homme coupable !

C'était le Sauveur, le Maître adorable,
 Qui, bravant pour nous Son Père irrité,
 Détournait sur Lui toutes les vengeances,
 Et, nous réservant toutes les clémences,
 Rouvrait le Ciel à l'homme racheté.

Eh bien ! la voilà, Sa Mère immortelle !
 De l'Adam nouveau c'est l'Eve nouvelle !"
 A ces mots, tout le Ciel dit : Ave Maria !
 Et Marie, en son coeur, chantait : Alleluia !

Comme Adam, Abraham s'inclina devant Elle.
 Et dit :

“ Un soir d'été, sous la voûte éternelle,
 Je suivais du regard les Mondes infinis ;
 Et j'admiraïs comment leur course, dans l'espace,
 Creuse un sillon de feu, sans y laisser de trace ;
 Comment ils sont distincts et dans l'ensemble unis.

Or, tandis que mes yeux contemplaient ces merveilles ,
 La Parole de Dieu vint frapper mes oreilles :
 “ Regarde, disait-Elle et compte si tu peux,
 Compte ces globes lumineux,

Qui, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Sèment de leurs fleurs d'or l'immensité des Cieux !
Eh bien ! tes Fils seront en plus grand nombre encore !
On les rencontrera partout, dans l'univers,
Et ta race sera semblable
Aux innombrables grains de sable,
Que nul ne peut compter au rivage des mers !

“ D'une Femme bénie entre toutes les femmes,
Naîtra Celui que J'enverrai, le Roi des Ames ;
De tous les coeurs brisés le doux Consolateur ;
Des désordres humains le grand Réparateur !
Il viendra rétablir toutes les harmonies ;
Toutes les nations en Lui seront Bénies !
Et Celle dont naîtra l'Homme-Dieu... La voilà ! ”

A ces mots, tout le Ciel dit : Ave Maria !
Et Marie, en son coeur, chantait : Alleluia !

Les Patriarches saints firent place aux Prophètes,
Ces Voyants immortels, ces sublimes poètes,
A qui Dieu révéla Ses Oracles sacrés !

La bouche frémissante et les yeux inspirés,
Le premier, le plus grand, sort des rangs et s'avance :
Isaïe !... A sa voix l'univers fait silence :

“ Terre, écoute ! Cieux, écoutez !
Israël, ouvre tes oreilles !
Car la Merveille des merveilles
Va s'opérer devant tes yeux ravis !

Déconcertant les lois de la Nature,
Une Vierge, la Vierge, idéalement pure,
Sans perdre sa vertu, va concevoir un Fils !
Et ce Fils, Enfant du Miracle,
Réalisant l'antique Oracle,
Prendra le nom d'Emmanuel !
Ce Dieu qui descend sur la terre !
C'est l'Infini, c'est l'Eternel !
Les Cieux nous livrent leur mystère !

Un petit Enfant nous est né !
Un Fils nous est enfin donné.
Un Fils de la Vierge féconde !
Il vient pour régner sur le monde !

Son sceptre est un sceptre de bois !
 C'est sur l'épaule qu'Il le porte !
 Peuples ! accourez à sa voix :
 C'est le Salut qu'Il nous apporte !
 Ecoutez-Le ! C'est l'Ange du Conseil !
 Prosternez-vous ! C'est l'Admirable !
 Adorez-Le ! C'est le Dieu sans pareil !
 C'est le Dieu fort ! Le Héros indomptable !
 Servez-Le ! C'est le Roi des siècles à venir !
 Le Prince de la Paix ! Le Seigneur immuable,
 Dont le règne ne peut finir !
 Peuples, chantez ! Il va venir !
 Il va venir !... Et la Vierge immortelle,
 Sa Mère ! La voilà ! C'est Elle !”

A ces mots, tout le Ciel dit : Ave Maria !
 Et Marie, en son coeur, chantait : Alleluia !

V

Ainsi les Bienheureux, rivalisant de zèle,
 Epelaient tour à tour une lettre nouvelle
 De ce Nom, que Dieu seul peut dire tout entier !
 Et pendant qu'ils parlaient, du premier au dernier,
 Dans l'espace infini, les Sphères éthérées
 Redisaient, en écho, les Syllabes sacrées !
 Tandis que descendait comme un ruban de feu,
 Le Cortège divin, à travers le ciel bleu !

Puis... Un éclair brilla dans l'immense étendue :
 La Terre apparaissait — et Lourde était en vue,
 Là-bas... très bas... très loin... sous le jour éclatant,
 Pur joyau, perle d'or, splendide diamant,
 Enchâssé au milieu de royales montagnes,
 Qui séparaient jadis la France des Espagnes.
 La chaîne gigantesque, avec ses monts fameux,
 Plongeait, des deux côtés, ses pieds dans les flots bleus,
 Puis redressait sa croupe, aux formes monstrueuses,
 Et menaçait le ciel de ses cimes neigeuses,
 Sentinelles de marbre aux champs de l'infini.

Or, blottie à leur ombre, ainsi qu'en un doux nid,
 Dans un repli du Gave, à deux pas de la plaine,
 Lourde étalait toujours sa grâce souveraine !

Sur son Roc immortel, au flanc du Mont sacré,
 La vieille Basilique, où tant d'âmes humaines
 Avaient chanté jadis, et plus souvent pleuré
 Sous l'élan de leur joie ou le poids de leurs peines,
 Dressait sa flèche blanche et montait vers le ciel !
 Plus bas, le vaste Dôme, où pour le Saint-Rosaire
 La multitude en fête abritait sa prière !
 L'Edifice aujourd'hui semble immatériel !
 Puis, les arceaux géants, les rampes et les marbres,
 L'Esplanade, avec ses frais gazons et ses arbres :
 Tout semblait prêt encor pour la Procession !

Après l'heure donnée à l'admiration,
 Lentement, doucement, les Elus descendirent.

Mais, dès que le Cortège eut effleuré le sol,
 La terre se troubla, les arbres tressaillirent ;
 Et les fleurs, inclinant leur corolle et leur col,
 En jetant leur parfum, firent la révérence.
 Pour ne troubler en rien le solennel silence,
 Le Gave suspendit son cours, pour un moment :
 Les vieux Monts, avertis par l'instinct de la terre,
 Secouant tout à coup leur torpeur séculaire,
 Relevèrent leur tête au bord du firmament !

Tout étant prêt pour la solennelle prière,
 Le cortège aussitôt se mit en mouvement.

Ils allaient et venaient les Elus et les Anges,
 Par les sentiers fleuris, sous la splendeur du jour,
 Mêlant, sans se lasser, à leurs chants de louanges,
 Leurs hymnes de triomphe et leurs accents d'amour !
 Le jour finit bientôt ! La fête merveilleuse
 Se prolongea, durant la nuit, jusqu'au matin.
 Et ce fut une nuit splendide et radieuse,
 Une nuit qui n'eût dû jamais avoir de fin !

Au fond des cieus déserts, les sphères étoilées
 D'un éclat sans pareil éblouissaient les yeux :
 Sur terre, l'esplanade et les vertes allées,
 Au bord du Gave, étincelaient de mille feux :
 La gloire, rayonnant au front des Bienheureux,
 Faisait de leur visage un foyer lumineux :
 On eût dit des soleils égarés sur la terre :
 Les Anges, revêtus d'un manteau de lumière,
 Se mêlaient aux Elus, dans le brillant décor.

Ils allaient et venaient, sur deux rangs symétriques,
 Portant entre leurs mains les plantes symboliques,
 Les roses rouges, les lis blancs, les palmes d'or.

Ils allaient et venaient ; et pour laisser leur file
 S'allonger sans arrêt jusqu'au pont de la ville,
 Et déployer son orbe en toute liberté,
 Les rampes, les lacets, l'esplanade, le Gave,
 Dilatant leurs abords pour élargir l'enclave,
 Refoulaient doucement les murs de la Cité.

Ils allaient et venaient ; et, dans la nuit profonde,
 Du haut des monts voisins, on eût cru, sur le monde,
 Voir descendre du Ciel, torrents en fusion,
 Des Gaves lumineux tout près du Gave sombre,
 Des Etoiles en rang, défilant en pleine ombre !
 Des chefs-d'oeuvre de Dieu splendide vision !

Ils allaient et venaient ; et leur troupe infinie
 Lançait, vers les hauteurs, des trombes d'harmonie.
 Leurs cantiques d'amour montaient à flots pressés,
 Comme les flots des mers, l'un par l'autre poussés :

* * *

Elle est notre Reine !
 Ave Maria !
 Sa Loi souveraine
 Soumet tous les coeurs !
 Alleluia !

Elle est notre Mère !
 Ave Maria !
 Et c'est Sa Prière
 Qui nous rend vainqueurs !
 Alleluia !

La Vie éternelle,
 Ave Maria !
 Arrive par Elle
 A tous les Elus !
 Alleluia !

La Sainte Couronne,
 Ave Maria !
 Que Sa Main nous donne,
 C'est son Fils Jésus !
 Alleluia !

LA SURVIVANCE DE LOURDES

Tous les choeurs des Anges
Ave Maria!
Chantent Ses Louanges
Dans l'éternité!
Alleluia!

Les âmes humaines,
Ave Maria!
Libres de leurs peines,
Disent Sa Bonté!
Alleluia!

C'est l'unique Femme,
Ave Maria!
Que le monde acclame,
De ces noms si doux!
Alleluia!

Devant Sa Clémence,
Ave Maria!
La reconnaissance
Nous met à genoux!
Alleluia!

Si noble est Son rôle,
Ave Maria!
Que nulle parole
Ne peut l'exprimer!
Alleluia!

Si belle est Sa Vie,
Ave Maria!
Que nulle harmonie
Ne peut La chanter!
Alleluia!

Dieu seul pourrait dire
Ave Maria!
Quel est Son empire
Sur le Tout-Puissant!
Alleluia!

Nous, fiers de Sa Gloire,
Ave Maria!
Chantons sa victoire
Eternellement!
Alleluia!

VI

Ainsi se déroulaient la trame magnifique
 Et les refrains sacrés du céleste cantique,
 Que les chœurs des Elus reprenaient tour à tour.
 De vallon en vallon, de montagne en montagne,
 Les chants harmonieux roulaient dans la campagne
 Et se répercutaient aux échos d'alentour.

Mais, ainsi qu'un vol de colombes blanches
 Tournoie un instant et fond vers son nid ;
 Ainsi des Elus le groupe infini
 Glissa comme glissent les avalanches
 Vers la Grotte sainte et le Roc béni.
 C'était là l'aimant, l'aimant qui fascine
 Le suprême attrait de tous les Elus ;
 Et c'était vers lui que, dès l'origine,
 L'élan de leur cœur les portait le plus !
 La Grotte était là, comme aux jours antiques
 Avec son retrait obscur et profond,
 Son roc évasé, ses murs granitiques ;
 La Source toujours jaillissait du fond.
 Elle s'en allait aux quinze fontaines,
 Qu'elle alimentait éternellement.
 De ses flots bénis les piscines pleines
 Gardaient leur vertu du premier moment.

Au-dessus du retrait élargi par devant,
 La seconde ouverture était encor béante.
 D'une faille d'en bas s'échappait l'églantier,
 Tandis que, descendant des hauteurs du rocher,
 Les lierres recouvraient la muraille géante.
 C'était le même Gave et son flot toujours pur
 C'était la même brise et les mêmes murmures ;
 C'était les mêmes bois et les mêmes ramures ;
 C'était le même ciel avec le même azur,
 Le site merveilleux avait la même grâce !

De ce lieu consacré, tous les pas, tous les points,
 Des prodiges d'amour, dont ils furent témoins,
 Gardaient le souvenir et conservaient la trace.
 Sur les marbres vieillis, on pouvait lire encor
 Le Message divin, écrit en lettres d'or.
 Les mots sacrés, tombés des Lèvres Virginales :

“ Allez boire à la Source ; allez vous y laver ! ”

La Fontaine a jailli : De ses ondes royales,
 Sans les tarir, l'univers a pu s'abreuver !
 Les terrestres ardeurs et les soifs idéales
 Ont pu venir y boire et s'y désaltérer !
 Sans en ternir l'éclat, tant elles étaient pures,
 L'humanité coupable y lava ses souillures ;
 Sans jamais affaiblir leur efficacité,
 L'humanité souffrante y plongea ses blessures,
 Et, du coup, retrouva la vie et la santé !

On lit encor : " Je veux qu'il vienne ici du monde ! "

Comme un souffle, parti du bout de l'univers,
 Suffit à soulever les vastes flots des mers ;
 Ainsi ce mot, tombant sur la masse profonde
 Des peuples, remués par son verbe puissant,
 Vers Lourdes, de partout, les mit en mouvement.

Dans ces siècles, blasés par un froid scepticisme,
 Ivres de fol orgueil, saturés d'égoïsme,
 Où les hommes avaient perdu tout idéal,
 Ce cri retentit comme un appel triomphal.
 Au nouveau : Dieu le Veut ! de nouvelles croisades
 Se formèrent soudain. Et c'est par myriades,
 Jeunes gens et vieillards, hommes, femmes, enfants,
 Qu'arrivèrent bientôt les foules des Croyants.

Et ce fut un spectacle à ravir la pensée,
 Que cette interminable et sainte chevauchée
 Des Chevaliers sans peur de la Vierge et de Dieu,
 Le chapelet en main, la croix sur la poitrine,
 Pleins d'une foi vibrante et d'une ardeur divine,
 Emportés dans l'espace au gré des chars de feu,
 Qui, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
 Venaient à chaque année et revenaient encore,
 Comme au Tombeau du Christ autrefois, les Croisés !
 Le monde les voyait passer, sans les comprendre ;
 Car il avait depuis longtemps cessé d'entendre
 La Voix d'En-Haut, qui parle aux seuls Prédestinés !

Ainsi les Souvenirs commentaient les Paroles,
 Et les Réalités répondaient aux Symboles ;
 Et les Elus semblaient encore percevoir
 L'écho des Mots divins de tendresse et d'espoir,
 Qu'en ces lieux, autrefois, entendit Bernadette !

Mais... voici que soudain tous levèrent la tête!...

Devant eux, le Rocher s'illuminait encor!...
 Et la Vierge, au milieu d'une auréole d'or,
 Ainsi qu'Elle apparut à l'Enfant innocente,
 Se montrait aux regards de tous les Immortels,
 Belle à ravir les coeurs, doucement souriante,
 Telle que si souvent, au pied de Ses Autels,
 Prosternée à genoux, la foule suppliante
 L'avait vue à travers ses rêves!

Et c'était

Le même doux Visage, aux lignes idéales;
 C'était le même Front, aux pudeurs virginales;
 C'étaient les mêmes Yeux, où l'Ame rayonnait;
 C'était le même Voile, à la gaze flottante;
 C'était la même Robe, à la neige éclatante;
 Et la même Ceinture, au même ton d'azur;
 Sur Ses Pieds délicats, c'étaient les mêmes roses,
 D'un coloris d'opale ineffablement pur,
 Dans les jardins du Ciel tout fraîchement écloses!

A ce spectacle inattendu, les Bienheureux,
 Transportés d'allégresse et ravis hors d'eux-mêmes,
 Poussèrent à plein coeur des Hosannas suprêmes,
 Capables d'ébranler et la Terre et les Cieux!
 Et, tombant à genoux autour de Bernadette,
 Ils restèrent longtemps dans l'extase muette,
 Où les plongeait la merveilleuse Vision.

Puis, reprenant en choeur les naïves requêtes
 De l'Enfant, il priaient:

“ Dites-nous qui Vous êtes!

“ Vous-même, dites-nous, de grâce, Votre Nom!”

Or, voici que, devant cette prière ardente,
 Qui s'élevait jusqu'à la Vierge rayonnante,
 Traduisant les désirs confus de l'univers,
 Comme la grande Voix de la terre et des mers,
 Un sourire ineffable éclaira Son Visage;
 Et, levant Son Regard vers le Trône éternel,
 Comme pour appeler Dieu même en témoignage,
 Au milieu d'un silence auguste et solennel,
 Elle laissa tomber sur l'immense Assemblée
 Ce Mot, qui s'envola jusqu'au sommet des Cieux,
 Et les fit tressaillir:

“ JE SUIS L'IMMACULEE!”

Une extase d'amour ravit les Bienheureux!...
 Au pied du Roc sacré, comme au pied de Son Trône,
 Ils jetèrent leur palme d'or et leur couronne.
 Et là, debout, le Choeur des Elus entonna
 Le Vivat triomphal, le divin Hosanna!...
 Et, dans l'immensité, les Astres applaudirent!...

En même temps, du Ciel les portes d'or s'ouvrirent!...
 Et le Père, et le Fils, et l'Esprit descendirent!...

Et tout, dans la Vallée, et sur les monts lointains,
 Tout fut irradié d'une Gloire infinie!...

Alors, sur le Front pur de la Vierge Bénie,
 Aux acclamations des Anges et des Saints,
 Le Père déposa la Couronne immortelle!

Puis, transporté d'amour, le Fils s'approcha d'Elle.
 Il La prit par la main, et lui servant d'appui,
 Pour passer à travers les célestes phalanges,
 Aux applaudissements des Elus et des Anges,
 Sur Son Trône Eternel l'installa près de Lui!

Dans un rayonnement de gloire incomparable,
 Faisant étinceler, sous l'éclair de ses feux,
 De cette vision la splendeur adorable,
 L'Esprit Consolateur planait au-dessus d'Eux!

Puis... laissant dans l'espace un sillon radieux,
 Le Cortège divin remonta vers les Cieux!...

.

La Grotte abandonnée avait perdu ses charmes,
 Et... je me réveillai, tout inondé de larmes!

N. de la D. — Nos plus sincères remerciements à M. l'abbé T. F. Moureau pour l'envoi de ce charmant poème aux lecteurs de la Revue Canadienne. Mis en une élégante petite brochure, il sera en vente à la librairie Cadioux & Dérome pour la modique somme de 10 centins. On trouvera aussi à la même librairie une nouvelle traduction, en vers, des *Psaumes de la Bible*, par le même auteur, portant la haute approbation de son Eminence le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux.

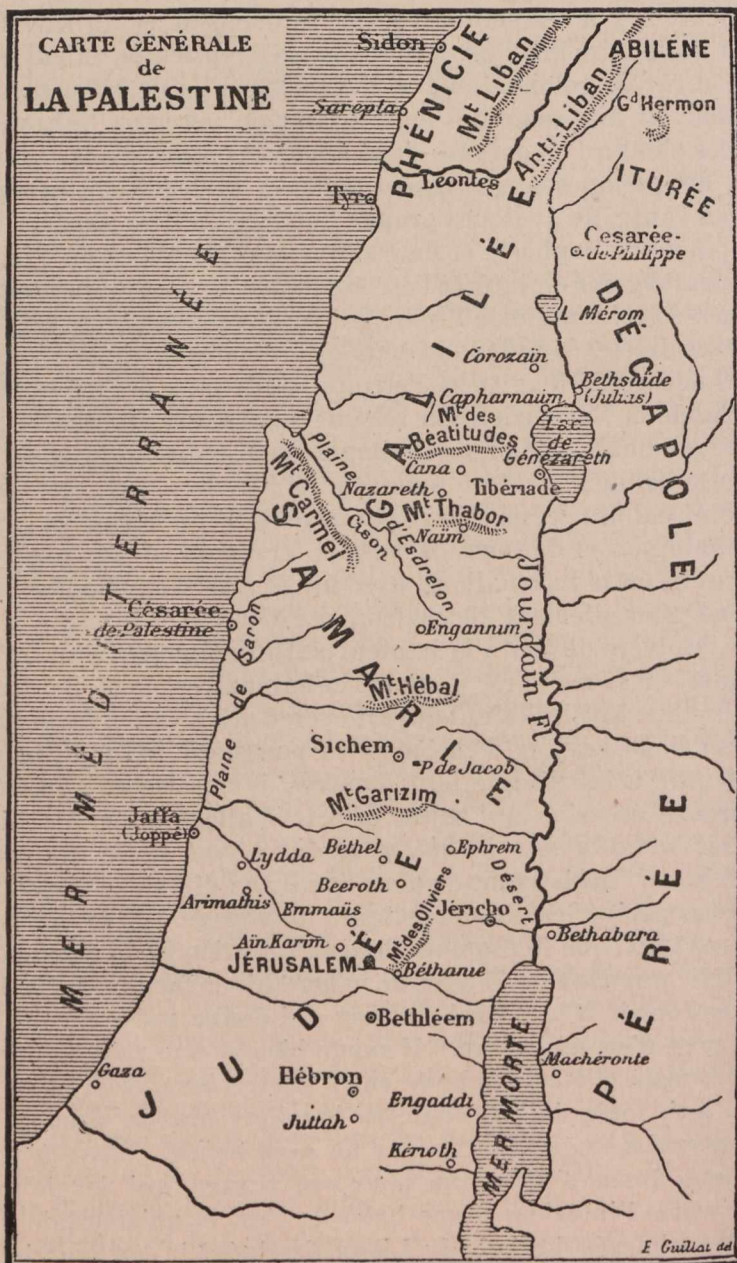
En Terre Sainte

I. — VERS JERUSALEM



Nous vous conduisant, amis lecteurs, vers la Palestine, je ne vous conduis pas vers une terre étrangère. Cette terre, je l'avoue, n'est pas à la porte de notre cité; elle n'est même pas à la porte de notre Continent américain; mais elle est à la porte de nos âmes! Ne vivons-nous pas perpétuellement sur ce sol par notre pensée? N'est-ce pas là que nous reconstruisons par notre imagination les scènes des mystères qui forment le fond de notre religion, et que la Sainte Liturgie fait passer sous nos yeux dans l'espace des 365 jours de l'année? Jérusalem, Bethléem, Bethanie, Capharnaüm, Tibériade, Nazareth, quels noms furent jamais plus familiers à notre mémoire? Quelles syllabes passèrent plus suaves sur nos lèvres? C'est qu'en effet, ce qui donne leur charme et leur prix aux différents coins de notre planète, ce ne sont ni les splendeurs de leur site physique, ni leur plus ou moins grande proximité. Avant tout, ce sont les événements qui s'y sont déroulés. Plus ces événements nous touchent de près, plus le lieu, qui en a été le théâtre, nous est cher. Quelque soit l'intérêt qu'excite en nous la description des rives du Meschacébé, des chutes de Niagara ou de certains paysages des Alpes et des Pyrénées, cet intérêt reste secondaire et n'ébranle pas les intimes profondeurs de notre âme. Déjà, au-dessus des beautés de la nature il y a les beautés de l'art: aucun lac, aucune forêt, aucune cascade ne vaut pour l'esprit, tant soit peu artiste, une frise du Parthenon ou une colonne de Baalbeck et de Louqsor. Mais au-dessus des splendeurs de l'art lui-même il y a les splendeurs de l'ordre moral; au-dessus des sublimités de l'intelligence et de l'imagination il y a celles

du coeur, il y a les sublimités du dévouement et du sacrifice. Aussi nulle frise grecque, nul obélisque égyptien ne valent pour nous le fût de colonne où l'on attachait le Fils de Dieu pour le flageller, ni une seule des épines dont on perça sa tête, ni un seul des clous qu'on enfonça dans ses mains et ses pieds. Aucun pays, de quelques cimes et de quelques tableaux pittoresques qu'il se vante, de quelques grands hommes qu'il se glorifie, fut-il la patrie de Sophocle et de Phidias, de Cicéron et de Virgile, ne saurait égaler en intérêt l'étroite bande de terre qui est située à l'entrée occidentale de l'Asie, qui va de la mer Rouge au golfe d'Alexandrette, comprenant deux ou trois degrés de latitude, et moins encore de longitude, l'étroite bande où a évolué toute la marche de la Révélation, où se sont passés non plus seulement des faits humains, de première importance, mais des faits divins. De cette bande elle-même une ville se détache; et de cette ville un point culminant ne s'élève pas seulement au-dessus de toutes les montagnes et de tous les massifs terrestres, il atteint le ciel qu'il unit, en le reconciliant, avec notre misérable monde; il ne domine pas seulement Jérusalem, la Palestine et l'Orient, il domine l'univers de toute la hauteur surhumaine de Celui qu'il a vu agoniser et mourir. Ce point culminant est le Golgotha. A travers tous les siècles nul qui ait exercé un attrait plus fascinateur, et c'est dans l'espoir d'en baiser la poussière que moi, pauvre occidental, à la suite de tant d'autres, je m'écrie en apprenant l'heureuse occasion qui m'est offerte d'aller visiter les Lieux Saints: *laetatus sum in his, quae dicta sunt mihi: in Jerusalem ibimus!* Mais avant de nous livrer aux effusions mystiques, il y a les péripéties plus prosaïques du voyage. C'est le 10 septembre, 1902, que le *Fayoum*, bateau égyptien de la Compagnie Khédivieh, venant de Beyrouth, m'arrêtait en face de Jaffa, l'ancienne Joppé. C'est l'unique port qui donne accès à la Judée, et ce port n'en est pas un. Il existe bien là une rade assez spacieuse; mais elle est enclavée entre des rochers, émergeant des flots, qui, malgré l'habileté des bateliers arabes, rendent les passes vraiment périlleuses par un gros temps. C'est là pourtant que Jonas s'embarqua pour son voyage, qui devait avoir pour terme l'intérieur d'une baleine; c'est là qu'abordaient les navires, chargés des bois du Liban, destinés à la construction du

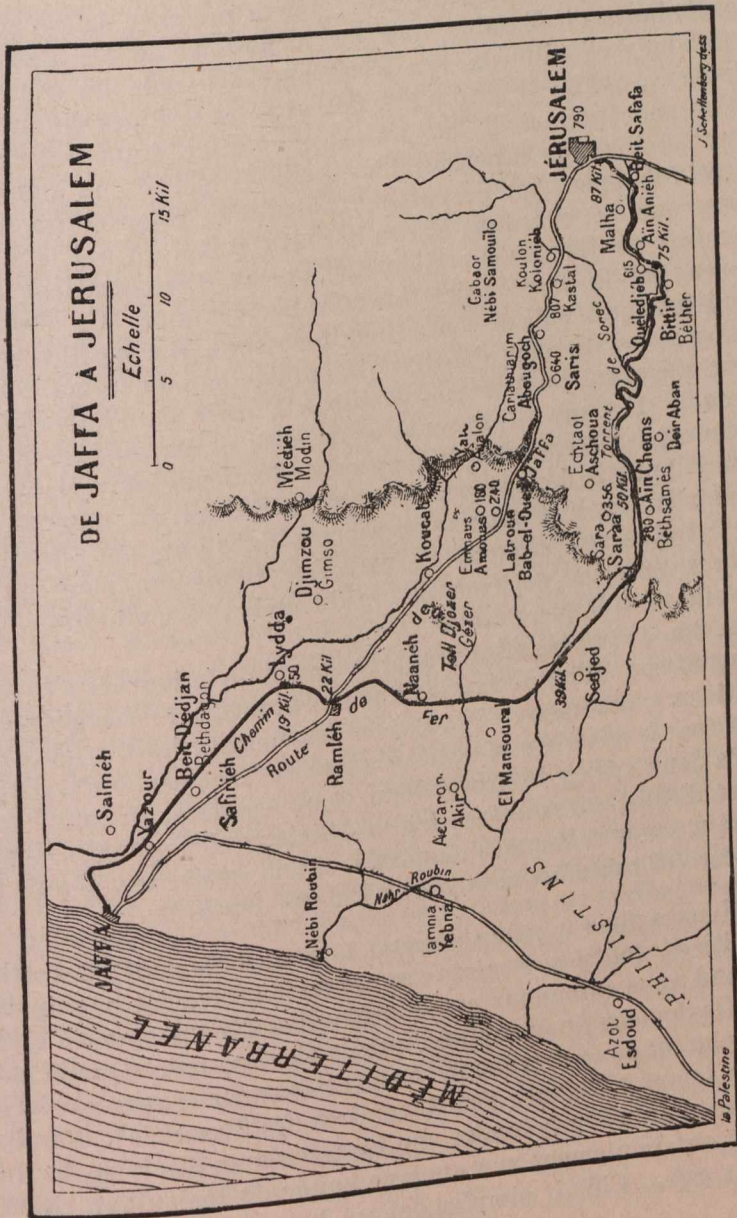


temple de Salomon et de celui de Zorobabel. Nous apprenons que du temps des Machabées Juda y brûla sept cents vaisseaux, pour venger la mort de deux cents de ses frères trahis par les habitants de la ville. Mais il faut croire que les Joppéens d'alors facilitaient l'accès de leur rade par des travaux, inconnus aux Turcs. D'ailleurs les embarcations, qui y abordaient, n'étaient pas de la taille de nos paquebots modernes. Le nôtre, à l'imitation de tous ses confrères, se tient respectueusement en haute mer. Heureusement il n'a pas échappé à l'œil vigilant des possesseurs de barques, qui l'assaillent comme un essaim de guêpes s'abat sur quelque gros chêne qu'il a résolu de prendre pour résidence. Nous nous confions à un des loups de mer, qui se disputent nos personnes et nos bagages, et en moins de vingt minutes, sans avoir heurté aucun écueil, nous sommes déposés sur la plage, où j'oubliai, je l'avoue, de m'agenouiller pour gagner l'indulgence plénière accordée à tout pèlerin qui touche la Terre Promise. Heureusement les occasions de me compenser ne me manqueront pas. En Palestine, à Jérusalem en particulier, des indulgences plénières sont attachées à des coins de rue, à des morceaux de roc, à des margelles de puits ou de piscines, à des bornes de chemin, à tout endroit, en un mot, qui rappelle quelque souvenir évangélique. Gardons-nous de nous scandaliser. La Palestine entière n'est-elle pas un vaste temple? Ne porte-t-elle pas dans ses moindres recoins des marques de la puissance, de la colère et surtout de l'inépuisable bonté de Dieu? N'est-ce pas là que, pour la première fois, se sont passés les mystères que nous célébrons dans nos églises? Si on ne trouve pas à redire qu'un de nos Sanctuaires occidentaux, où l'on commémore spécialement quelque scène de la vie du Christ, soit enrichi d'indulgence, pourquoi trouverait-on à redire que les endroits en soient de même enrichis où Jésus a pleuré, où il s'est arrêté pour demander à boire, où il a guéri quelques aveugles, où il est tombé, où il a versé son sang?

En attendant que nous puissions vénérer quelqu'un de ces endroits, notre attention, à Jaffa, est absorbée par les cérémonies douanières. Par bonheur, en pays ture, il en est une, qui, sans être inscrite dans le cérémonial officiel, est de beaucoup la plus importante, et vous dispense de toutes les autres, je veux

dire la distribution opportune et anticipée de *backshishs* ou pourboires, qui ont une vertu merveilleuse pour fermer la bouche aux douaniers. Un ami s'est chargé de la remplir pour nous, et nous passons comme de simples mendiants, qui n'auraient pas même une sébille à déclarer. Nous ne tardons pas à tomber dans un carrefour, où attendent résignés des ânes, des mulets et des chameaux. En nous voyant, leurs *moukres* nous invitent, avec force exclamations, à essayer la mollesse de leurs dos ou de leurs bosses. Autrefois il fallait bien prêter l'oreille à ces cris et se déterminer à choisir une bête avec son guide, si l'on voulait se rendre à Jérusalem à une distance d'à peu près 15 lieues. Aujourd'hui la situation est changée. A l'arabe importun, qui vous offre son baudet en vous disant qu'il est le meilleur spécimen de sa race, vous pouvez répondre tranquillement en lui demandant le chemin de la gare. Eh, oui! à Jaffa, il n'y a pas de port, mais il y a une gare, et par conséquent un chemin de fer. Beaucoup de pèlerins, si l'on en juge au moins par ceux qui écrivent leurs impressions, gémissent sur le manque de goût, qui a introduit dans ce milieu vénérable la vulgarité du progrès moderne et le clinquant de notre civilisation utilitaire. Ils voudraient conserver la Palestine à l'abri de la profanation des ingénieurs civils et, comme une relique, l'enchâsser dans ses ruines. A leur avis une voie ferrée jure par trop avec la nature archaïque des lieux et la majestueuse antiquité des souvenirs. J'avoue qu'en effet la vue d'une locomotive, en débarquant en Terre Sainte, vous désappointe et n'est guère de nature à ouvrir les sources de la poésie et de l'enthousiasme religieux dans votre âme. On trouve plutôt singulier d'aborder à Jérusalem tranquillement assis dans une longue salle en forme de boyau, en tête à tête avec quelque miss anglaise, assourdi par le tintamarre polyglotte de vos voisins et voisines.

Je l'avoue, ce n'est pas ainsi que nos Pères, les Croisés, montèrent à la Ville Sainte. Mais quoi! J'aime autant y aller entouré d'un certain confort moderne qu'accompagné d'un moukre, qui me rappelle trop de tristes choses. La Palestine, un Temple! Un sol sacré, qu'on ne devrait aborder qu'à genoux! ce sont là des métaphores qui font bien dans un livre de voyage! Mais on oublie que ce sol a été et est encore horriblement pro-



fané par la domination du Turc, par la présence de ces arabes nonchalants et dissolus, par les incursions de ces Bedouins vagabonds et pillards, qui s'élançant d'au-delà du Jourdain viennent, quand il leur plaît, détruire les vestiges de culture, qu'on rencontre çà et là. Le chemin de fer, étant précurseur d'une civilisation supérieure, me donne l'espoir qu'un jour cette terre échappera au despotisme musulman et produira autre chose que des chardons et des herbes flétries. Aussi je m'abstiendrai de joindre ma note au concert d'imprécations dont l'accablent la plupart des touristes occidentaux. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il soit de toute première classe. Il s'appelle chemin de fer *impérial*, pour signifier qu'il appartient au sultan, comme tout ce qui est sis dans son Empire. Mais il n'a d'impérial que le nom. Il a une allure toute bourgeoise, et ses voitures ne rappellent pas précisément la majesté de l'autorité souveraine. Ce que j'apprécie davantage, c'est que le Sultan n'a, dans sa gestion, rien à voir. C'est une entreprise toute française. Ainsi que je l'ai observé ailleurs, la première condition, pour qu'une affaire prospère en Turquie, ou du moins se maintienne, c'est qu'elle ne soit pas turque.

A 2 h. de l'après midi, l'unique convoi de la journée s'ébranle, traçant son sillon de fumée dans une atmosphère chargée d'émanations embaumées. Il traverse les fameux jardins de Jaffa, qui font à la ville une demi-ceinture verte et parfumée, d'à peu près deux milles de profondeur, et où s'étalent, au grand soleil doré d'Asie, entre autres fruits délicieux, des oranges, dont la saveur a une renommée mondiale, et non imméritée, je puis l'attester (si toutefois mon goût n'est pas dépravé).

Nous avons à peine dépassé la zone luxuriante des arbres fruitiers, dont les derniers aromes nous arrivaient impalpables, quand nous entendons notre locomotive s'époumonner à siffler, et finalement nous sentons qu'elle s'arrête net. Quelle catastrophe est donc survenue? Nous retrouverions-nous par hasard aux temps héroïques des Renaud et des Tancrede? Faudrait-il nous apprêter à fondre sur les mécréants disciples de Mahomet ou simplement sur quelque bande de Bédouins? Rien de tout cela. C'était simplement un berger qui, se croyant sans

doute encore à l'âge d'or des Patriarches, faisait traverser lentement la voie à son long troupeau de chèvres et de brebis, prétendant bien, en sa qualité d'indigène, avoir le pas sur le monstre de fer, qui n'était qu'un intrus et un étranger. Celui-ci, n'ayant rien de l'humeur d'un Ajax, avait bien voulu épargner les innocentes bêtes et avait fait bénévolement halte. Mais des zaptiehs (ou gendarmes) étaient tranquillement descendus, et, prenant au collet le triomphant pasteur, l'avaient mis en cage dans notre train, en destination pour la prison de Jérusalem. Les brebis, elles, avaient continué à brouter les rares brins d'herbe de la plaine sans se douter qu'elles étaient devenues orphelines. Peut-être quelque Deshoulière était-elle encore à gémir sur le sort de ces pauvres quadrupèdes, ainsi brutalement privés de celui qui les menait paître, que de nouveau retentissent des sifflements désespérés, suivis d'un second arrêt en plein champ. Heureusement nos fidèles zaptiehs sont prêts à tout événement. Cette fois ils vont débayer la voie qu'encombraient un espèce de Philistin fièrement campé sur son âne, et tout heureux de montrer aux voyageurs qu'avec sa bête il pouvait dépasser en vitesse ces machines à vapeur dont nous, pauvres occidentaux, avons la naïveté de nous enorgueillir. Aussi quelle surprise de se sentir descendre soudainement de sa monture sous la pression de deux solides poings abattus sur ses épaules ! Malgré ses cris éperdus, il dut prendre place dans un compartiment du convoi, tandis que son Rossinante s'ébattait dans la vaste plaine, affranchi de son fardeau, tout heureux d'aspirer enfin l'air pur de la liberté, et sans craindre de rencontrer quelque nouveau Samson qui se servit de sa mâchoire pour venger son maître sur les zaptiehs. Quant au malheureux ânier, il était peu enchanté par la perspective d'un voyage gratis à Jérusalem. C'est qu'en effet le voyage avait son revers. C'était encore moins l'internement entre quatre murs que la rigueur d'une abstinence plus que stricte. Le gouvernement turc est pratique. Il trouve qu'il n'a pas d'argent à dépenser pour l'entretien des maladroits qui se font mettre à l'ombre d'une geole. Il ne leur donne aucune nourriture. Il faut que parents et amis y pourvoient ou paient leur rançon, faute de quoi les infortunés captifs en sont réduits à tendre la main,

quand ce n'est pas la langue, à travers les barreaux de leurs cages, implorant la pitié des passants. Parlez-moi de cette administration qui bat monnaie avec le maintien de l'ordre public! Mais c'est déjà trop insister sur ces péripéties comiques qui signalèrent le début de notre voyage; d'autant qu'elles nous ont empêché de noter la première gare que nous avons traversée. Elle mérite pourtant une mention. C'est *Lydda*, que l'empereur Hadrien avait appelée du nom païen de *Diospolis*, mais qui, chez les Arabes, a repris son nom biblique de Loud. On sait que St-Pierre y guérit le paralytique Enée (1), et en partit pour aller à Jaffa ressusciter Thabite. La crypte d'une belle église des croisés, rebâtie par les Grecs contient un tombeau, qui est censé être celui de St-Georges, et où l'on voit sculpté le Saint guerrier à cheval, terrassant le dragon et délivrant une jeune fille. Un bois d'olivier est près de la ville. Colbert, dit-on, l'aurait fait planter, et Bonaparte y campa. C'est là qu'à une invitation de monter vers la Ville Sainte il aurait répondu que Jérusalem n'entraît pas dans son plan de campagne. Le fier Corse était peu sensible aux émotions et aux évocations religieuses. Comme tous les ambitieux, il était avant tout égoïste: il songeait à sa gloire, non à celle de Jésus-Christ. Epris de son rêve de domination universelle, il ne voulait que traverser, en courant, la Palestine et la Syrie; c'est à Constantinople qu'il tendait, pour de là dominer et éblouir l'Orient. Il serait ensuite revenu en Occident environné de l'auréole d'un

(1) L'apôtre "venant voir les saints qui habitaient à Lydda, trouva un homme, nommé Enée, paralytique depuis huit ans et courbé sur un lit. Pierre lui dit: "Enée. Jésus, le Christ, te guérit. Lève-toi, et fais ton lit: aussitôt il se leva". Emus de ce miracle, les Juifs d'alentour reconnurent l'heure prédite par Isaïe, où la terre devait fleurir comme le lis et se parer de la beauté du Carmel et du Saron: "Dieu viendra, avait dit le prophète, et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles verront le jour et les oreilles des sourds seront ouvertes. Le boiteux bondira comme le cerf et la langue des muets sera déliée". La guérison d'Enée marquait l'accomplissement de l'oracle: de toutes parts on vint à Lydda, et non seulement ceux "qui habitaient la ville, mais tout le Saron vit cet homme, et ils se convertirent au Seigneur". (Fouard. Saint Pierre, p. 177.)

Notons qu'au 4^e siècle après J.-C. un Concile de Diospolis cita à sa barre l'hérésiarque Pelagè, accouru d'occident pour se faire des partisans en Syrie, condamna ses erreurs, mais le renvoya absous.

héros de légende et d'épopée, aussi grand que Cyrus et Alexandre. Quel trône aurait résisté aux foudres d'un semblable personnage? Mais Bonaparte avait compté sans les Anglais, qui le guettaient déjà en Orient, comme ils le guetteront plus tard en Europe. En Orient il devait voir son étoile pâlir à St-Jean d'Acre devant la froide obstination du contre amiral Smith, comme il la verra s'éclipser en Occident, sur le plateau de Waterloo, devant la splendide résistance de Wellington!

Ramleh est la seconde station de quelque importance sur la voie ferrée de Jaffa à Jérusalem. Bourgade d'origine arabe, elle a été faussement identifiée avec Arimathie, d'où serait venu Joseph, le fidèle protecteur du Corps de Jésus-Christ. Une imposante tour domine la localité, et pointe dans ce ciel bleu. On l'appelle la *tour des quarante Martyrs*. Malheureusement pour la réputation des critiques historiques qui l'ont baptisée ainsi, les quarante Martyrs ont été mis à mort à Sébaste en Arménie, et le monument, qui porte leur nom, près de Ramleh n'est qu'un minaret élevé par Saladin en l'honneur de quarante musulmans tués à Amouas. Toutefois, quand, bravant cette méprise historique, le touriste grimpe au sommet de la tour, il est dédommagé de cet outrage à son sens critique par un splendide coup d'oeil. Tourné vers l'ouest il a devant lui cette fameuse plaine d'un sol merveilleusement fertile, qui court, parallèlement à la mer, du Mont Carmel à Gaza, soit une longueur d'une quinzaine de lieues sur une largeur d'à peu près sept lieues, à partir des premières ondulations qui émergent des dunes de sable bordant la Méditerranée jusqu'au pied des Monts de Juda. Elle porte au nord le nom de Saron, au sud celui de Séphéla. L'arene fine et rougeâtre de la surface se transforme sous la pluie en une espèce de terreau, qui rappelle le limon du Nil. Je comprends que les Philistins, qui n'avaient pas l'apathie et l'incurie des Musulmans, eussent fait de cette plaine, leur domaine, une sorte de paradis terrestre. Je me figure sans peine combien Samson dut jouir de son exquise vengeance quand il contempla ses trois cents renards, accouplés par la queue, s'élançant au milieu des champs de blé ondulant à perte de vue sous une brise d'été et changer en océan de feu cet océan d'épis d'or! Aujourd'hui, les renards (ou plutôt les cha-

cals), que le déboisement et d'autres causes ont décimés en partie, auraient une proie beaucoup moins opulente, supposé qu'il se trouva un autre Samson pour changer leurs queues en torches incendiaires. Cependant la désolation est moindre dans le Saron que dans la Judée; sans compter les villes de Jaffa, Lydda, et Ramleh parées de leurs jardins odorants, des bouquets de verdure formés de dattiers élancés, de figuiers, de sycomores et d'épaisses haies de cactus, indiquent l'emplacement de villages relativement prospères.

Tourné vers l'Orient, notre observateur de la Tour des quarante Martyrs a devant lui le commencement du massif orographique, qui s'appelle plateau de Juda, espèce d'épine dorsale, qui, partant de la plaine d'Esdrelon au nord et courant jusque vers Hebron au sud, forme l'ossature de la Palestine, sise entre la plaine de Saron à l'ouest et la dépression du Jourdain à l'est. De Ramleh, toutefois, on ne voit encore que le premier étage du massif ou la partie haute de la Séphéla. Ce sont "des collines plus ou moins élevées, séparées par de grandes plaines et admirablement disposées pour servir de forteresses. C'est un terrain d'embuscades, de surprises, où tout l'art de la guerre consiste à se cacher, à grimper avec l'agilité des chèvres." (Dictionnaire de la Bible, par Vigouroux, col. 1767).

Ces lieux furent naturellement le théâtre de toutes les luttes entre le peuple de Dieu et les tribus cananéennes, dont faisaient partie les Philistins. Josué, Saül, David, Salomon, eurent l'occasion d'y déployer leur vaillance et leur science stratégique. Par ses vallées et ses collines, ses précipices, ses grottes, ce territoire convenait admirablement à la guerre d'escarmouche telle qu'elle se pratiquait à cette époque. C'est quelque part sur les pentes des monts de Juda que Goliath dut tomber et couvrir la terre de son large corps abattu par la fronde d'un berger, laissant au monde, à ses propres dépens, cette éloquente leçon qu'il est vain de compter sur sa haute taille et la force de ses armes, quand on a Jehovah contre soi. C'est du reste l'enseignement que prêchent incessamment ces lieux et l'histoire dont ils ont été témoins. Dieu voulut placer son peuple dans un dédale de montagnes, pour lui figurer que protégé par le Très Haut il avait un refuge très assuré et imprenable....

altissimum posuisti refugium tuum, un asile encore plus sûr que celui des aigles et des vautours; pour lui apprendre, en second lieu, à ne pas s'attacher aux biens matériels, car il ne lui donnait pas la partie la plus fertile de la Terre Promise; des vallons, des sources, certaines collines étaient favorables aux vignes, aux figuiers, aux citronniers, mais en général la végétation était pauvre sur les plateaux de Juda. Enfin Jérusalem était destinée à représenter la cité céleste. N'était-il pas naturel que pour y pénétrer il fallut monter, grimper, faire effort à travers d'étroits sentiers. La voie large, comme la fertilité du sol, se trouvait dans la plaine. Là habitaient les Philistins et les tribus Cananéennes; ils y faisaient bonne chère; ils étaient voués à la terre et à ses jouissances. Le peuple Juif, lui, n'était pas appelé à poursuivre fiévreusement les richesses; il devait vivre en paix à l'ombre de sa vigne et de ses figuiers, de Dan à Bersabée, louant et remerciant son Dieu. C'était sa mission! Il était le flambeau conservé providentiellement pour éclairer et guider les générations vers le Messie (1). Une dernière leçon, qui devait résulter de cette configuration géographique, c'est que le jour où Jéhovah abandonnerait son peuple, ni montagnes escarpées, ni vallons, ni gouffres, ni grottes, ni pièges ne le sauveraient, et que ceux, auxquels il serait livré, sauraient bien aller le trouver dans sa forteresse pour le broyer et l'emmener captif... Le lion de Juda restera lion, il aura la gloire et la

(1) Le surmenage de la vie américaine n'était pas du tout l'idéal que Jéhovah avait rêvé pour son peuple. Le règne de Salomon, il est vrai, qui marquera l'apogée de l'Etat des Hébreux, brillera par la prospérité commerciale et industrielle, aussi bien que par le progrès de la littérature et des Arts. Depuis la nouvelle ville de Palmyre au Nord, fondée dans un oasis de la Syrie, pour servir de boulevard contre les Arabes nomades du désert et des bords de l'Euphrate, jusqu'au port d'Eziongaber sur la mer Rouge, partout le nom du fils de David sera respecté et redouté. Une forte cavalerie et un grand nombre de chariots de guerre garantiront d'ailleurs ce respect à l'intérieur du royaume; à l'extérieur une flotte considérable ira l'imposer aux rivages de l'Arabie et des Indes: des reines viendront, à grands frais, admirer l'éclat de la Cour et de la Capitale du roi des Juifs; elles s'en retourneront en proclamant qu'on ne leur avait pas raconté la moitié de ce qu'elles ont vu: bénissant et enviant le sort des serviteurs auxquels il était donné d'entendre continuellement les paroles d'un monarque si sage. Oui, énorme sera la distance parcourue de Saül ou même de David à Salo-

force, il mettra, comme dit la Sainte Ecriture, sa main sur le col de ses ennemis; il se reposera chargé de butin, dans le repaire de ses montagnes; le seul francement de sa crinière fera trembler les plaines d'alentour... ainsi David et Salomon. Mais que les idoles s'introduisent dans les creux des rochers ou sur les cimes des collines, attirant ainsi la colère du Tout-Puissant, alors le lion ne sera pas plus fort qu'un timide agneau. Le lion invincible, le véritable lion de Juda ne se levera qu'avec le Messie, contre qui l'iniquité n'aura aucune prise, qui triomphera du Prince de ce monde et des chaînes de la mort, qui fondera l'unique empire universel, consolidera définitivement, en l'étendant et en le spiritualisant, le royaume de David, et finira par courber tous les peuples sous son obéissance, sans même avoir besoin de la Citadelle de Sion.

Qu'on me pardonne cette légère digression. En est-elle bien une? N'oublions jamais qu'en Palestine tout est figure et symbole, que tout y parle du Messie et de Jésus-Christ, jusqu'aux pierres et aux rochers. Pas plus que son histoire, la géographie de la Judée n'est une géographie ordinaire.

Notre locomotive toutefois est peu émue par ce grandiose symbolisme. Elle n'est qu'une vulgaire Philistine et s'attarde dans la plaine aussi longtemps qu'elle peut. Elle laisse les chameaux et les mulets braver les pentes de Juda; pour elle, traversant la route carrossable de Jaffa, elle s'en va chercher plus au sud l'ouverture des vallées afin d'avoir moins à s'essouffler en grim pant. Elle laisse ainsi à gauche une colline allon-

mon, de la maison de Cis en Gabaa au palais et au Temple de Jérusalem! Le changement sera immense entre l'assemblage de pères qui composait la famille de Jacob et le peuple fier que gouvernera Salomon. Mais cette splendeur, comme tout le reste, ne sera qu'une figure et un emblème, figure de la grandeur du royaume messianique, dont le Chef, Jésus-Christ, se soumettra, par ses armes à lui, toutes les nations de l'univers, heureuses de recevoir de sa bouche les paroles de sagesse et de vie éternelles. Seulement, parce que Salomon n'aura pas eu la force de se débarrasser du véritable et unique ennemi du royaume de Dieu, c'est-à-dire du péché, parce que Salomon aura admis même cet adversaire dans sa maison et dans son cœur, il n'aura été qu'une figure imparfaite du Messie; son royaume aura été sujet à la ruine; il sera divisé après sa mort. Au contraire, parce que Jésus-Christ écrasera le démon, par son sang effacera sans cesse les traces du péché, son Eglise, son royaume à lui, brillera d'un éclat éternel en dépit des misères que les hommes y introduiront.

gê qui a la forme d'un castel moderne, c'est le Tell Gezer où, comme l'a prouvé M. Clermont Ganeau, fut la Gazer biblique, dot de la fille de Pharaon, qui épousa Salomon, célèbre par la victoire de Josué sur Horam, roi de Gazer, dans laquelle le chef Hébreu n'épargna personne; célèbre aussi par une grande victoire de Beaudoin IV sur les Musulmans.

Un peu plus loin, à six milles de Ramleh, là où commencent les montagnes de Judée et où finit la plaine des Philistins, on aperçoit une localité fort intéressante, autour de laquelle se livrent non plus des batailles à coups d'épée et de cimeterre, mais des batailles archéologiques, qui, si elles évitent l'effusion du sang, ne sont pas sans soulever beaucoup de poussière et d'accumuler force nuages dans les esprits.

Il s'agit du petit village d'*Amouas*, qui n'est que la transformation arabe de l'hébreu *Ammaous* ou Emmaüs. Cet Amouas est certainement une localité biblique; Judas Machabée l'illustra par une splendide victoire sur les trois généraux du gouverneur Lysias (1). Mais est-ce le village qui fut témoin de la scène évangélique racontée au chap. 24 de St-Luc, et où les disciples de Jésus reconnurent leur Maître à la fraction du pain. Toute l'antiquité chrétienne jusqu'aux Croisés semble n'en avoir pas douté. St-Jérôme et Eusèbe (dans l'*Onomasticum*) disent

(1) Ces trois généraux, Ptolémée, Nicanor, Gorgias, commandant 40,000 fantassins et 7,000 cavaliers, étaient suivis de marchands d'esclaves venus dans l'espoir d'acheter les prisonniers Juifs. Mais Judas Machabée, après avoir jeûné et prié à Maspha, pour mettre Jéhovah de son côté, choisissait trois mille de ses braves, sans cuirasse, sans bouclier, sans épée; et tandis que Gorgias croyait le surprendre dans les montagnes, il venait lui-même, à Emmaüs offrir le combat à Ptolémée et Nicanor. Comme signal de la bataille, Juda se contenta de dire: "Crions au ciel, et les nations apprendront qu'il y a quelqu'un, qui peut sauver Israël". A ces mots le bataillon sacré s'ébranla, les Syriens n'eurent pas le temps de se mettre en ligne, ils s'enfuirent vers la plaine de la Sephela ou Juda les poursuivit jusqu'à Gazer. Quand Gorgias revint de son expédition inutile, il ne put que constater l'irremédiable défaite de l'armée Syrienne, et l'incendie de son camp.

Au commencement de notre ère Emmaüs fut incendiée par le Consul Varus, mais n'eut rien à souffrir de Vespasien qui y établit son camp et y laissa la cinquième légion. Au commencement du 3e siècle, elle fut restaurée par Jules Africain, sous le nom de Nicopolis. Des vestiges du camp romain et trois épitaphes de soldats de la 3ème légion ont été récemment retrouvés.

ouvertement que l'Emmaüs de St-Luc s'appelait de leur temps Nicopolis. Or Nicopolis c'était justement le nom que les romains avaient donné à Emmaüs restauré. L'ancienneté de la tradition est encore attestée par les ruines majestueuses d'une basilique sise à l'entrée du village, ainsi que par celles d'une chapelle pavée en mosaïque et en carrelage de marbre, contenant un baptistère qu'un canal reliait à une fontaine où Jésus se serait lavé les pieds et dont les eaux, depuis ce temps, auraient acquis la vertu miraculeuse de guérir les malades. Les Croisés avaient même cherché à restaurer ce monument insigne, mais effrayés par ses proportions, s'étaient contentés de construire une seule nef devant la grande abside. Seulement cet Emmaüs n'est pas précisément dans le voisinage de Jérusalem, il est à 160 stades, soit à plus de 25 kilomètres; or, sans compter qu'il était peu vraisemblable que des promeneurs se rendissent, le jour de la résurrection, à une telle distance, St-Luc, d'après la version de la vulgate, au moins, parle d'un Emmaüs situé à 60 stades. En admettant cette version, il fallait bien localiser ailleurs la scène des disciples; il fallait chercher un autre Emmaüs, moins loin de la Ville Sainte, et au coeur même des Monts de Judée. Cinq ou six petits villages se disputent, au gré de l'imagination des Palestinologues, l'honneur d'être l'Emmaüs de l'Evangile. Mais celui qui semble avoir la préférence est *Koubeibeh*, petit village musulman de 300 habitants, à 12 kilomètres environ au nord-ouest de Jérusalem. Pour bien prouver que c'est le vrai Emmaüs, les Pères Franciscains y ont bâti, sur les ruines d'un ancien monastère, un couvent, une chapelle, un hospice pour les pèlerins. De plus, sur l'emplacement d'une ancienne église des Croisés, ils ont élevé une fort belle basilique, enrichie d'une indulgence plénière et que le cardinal Ferrari a solennellement consacrée, en 1902, lors du premier pèlerinage national italien. Les guides franciscains vous conduisent donc impertubablement vénérer les traces d'Emmaüs à Koubeibeh. Mais en recevant la garde des Lieux Saints, les fils de St-François n'ont pas reçu le don de l'infaillibilité dans leur localisation. Le vieil Emmaüs continue d'avoir ses champions. Les plus ardents sont naturellement les Pères Trappistes, qui se sont établis tout près, sur le mamelon d'El-Atroun, et préten-

dent bien avoir leur basilique à leur tour (2). Ils ne sont pas les seuls à mener la lutte. Nombreux sont les archéologues qui, s'attachant avant tout aux documents historiques, soutiennent que d'après ces documents il est impossible d'identifier l'Emmaüs évangélique avec un autre village qu'Amouas, et que toutes les autres identifications sont artificielles, provenant du souci de justifier les 60 stades du texte de St-Luc. Mais cette leçon de 60 stades est-elle la vraie? Tout au contraire, un célèbre exégète Tischendorf, dont la compétence n'est pas à établir (Nouv. Testam., t. I, p. 725) conclut, après bien d'autres savants, que l'écriture 160 stades est d'une insigne autorité à cause de sa suprême antiquité dans le monde chrétien; il semble en effet qu'on la lit dans les manuscrits les plus exacts.

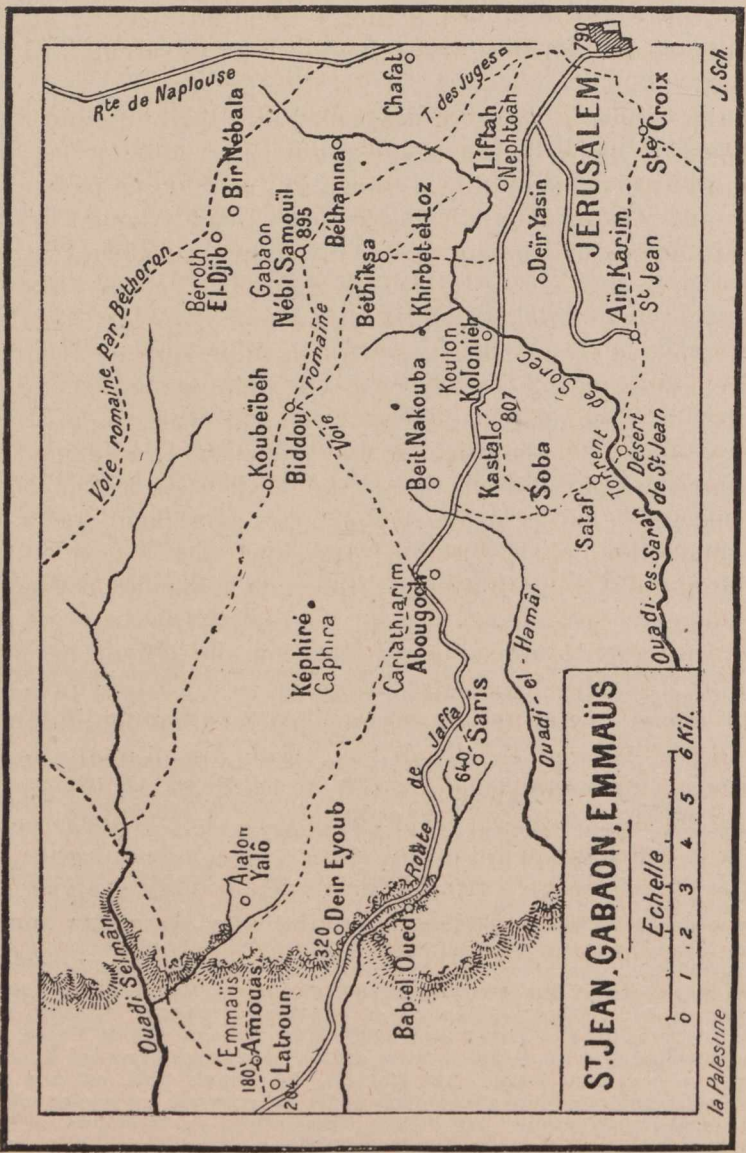
Quant à la difficulté d'admettre que les disciples aient fait en un jour une marche forcée de 160 stades, aller et retour, équivalant à une cinquantaine de kilomètres, on répond qu'en effet l'objection serait sérieuse s'il s'agissait de personnes faibles et âgées, non s'il s'agit d'hommes jeunes et vigoureux, comme étaient probablement les deux disciples Cléophas et Simon (1). D'ailleurs il n'est pas dit, dans le texte grec, qu'ils

(1) La tradition veut que l'un des deux disciples fut Cléophas, que l'histoire dit être le père de Siméon, successeur de saint Jacques sur le siège épiscopal de Jérusalem. Il appartenait donc à une famille de constitution robuste, puisque Siméon mourut vers l'an 106, à l'âge de 120 ans, crucifié par les Romains, comme parent du Christ.

La force de ce vieillard à supporter son supplice étonnait ses bourreaux eux-mêmes. Le second disciple d'Emmaüs, appelé Simon par Origène (Comment. in Joann. I, t. XIV, col. 33 P. G.), était peut être Siméon lui-même. A l'époque de la résurrection de Jésus Siméon avait à peu près 42 ans, son père de 65 à 70 ans.

(2) L'analogie entre le mot Latroun et le mot latro porta nos pères, les Croisés, à faire de ce village la patrie du bon larron. En réalité le village tire son nom d'un brigand célèbre, Atroung, qui, avec le concours de quatre de ses frères, se transforma en sorte de Vieux de la Montagne à la fin du règne d'Hérode. Vers l'an 3 de notre ère, il se permit même de piller un convoi de vivres de l'armée romaine, mettant à mort le centurion Arius avec quarante de ses meilleurs soldats. Les Romains vengèrent les leurs en incendiant Emmaüs. Des restes importants d'un château fort de l'époque des croisades subsistent au sommet de la colline. Mais c'est au pied de la colline que se concentre aujourd'hui l'intérêt. Là, depuis 1890, est une petite colonie de trappistes français. Déjà, autour du couvent, un enclos considérable est planté de figuiers, de vignes, d'amandiers, de bananiers, et le fromage de la trappe d'El-Atroung pourrait rivaliser avec les plus fins produits de la laiterie occidentale.

En même temps le monastère est un centre d'influence catholique et française.



arrivèrent à Emmaüs au soir, mais vers le soir, soit vers les trois heures de l'après-midi. Il est naturel que reposés, fortifiés et pressés par le désir d'annoncer le miracle, ils aient en quelque sorte volé vers Jérusalem, où ils arrivèrent tard dans la nuit.

Malgré tout, la distance des 160 stades reste une pierre d'achoppement pour les esprits les moins prévenus. C'est pourquoi une troisième opinion a surgi, qui ne manque pas de vraisemblance et qui place l'Emmaüs de St-Luc à Abougoch, sur le chemin d'Amouas, mais à une distance de Jérusalem, justifiant à peu près le texte ordinaire de St-Luc. D'après l'historien Joseph (guerre de Judée, liv. VII, chap. VI) il y aurait eu, du temps de Jésus-Christ, une campagne appelée Emmaüs, située à 60 stades de Jérusalem. Cette campagne, Titus écrivit à Libérius Maximus, son intendant en Palestine, de la réserver pour y placer 800 vétérans. Or une inscription, récemment mise au jour, marque clairement qu'Abougoch était le lieu occupé par les vétérans de la 10^e légion, par conséquent que c'était l'Emmaüs dont parle Joseph. Une identification encore plus rigoureuse d'Abougoch avec le village, où se rendaient Cléophas et Simon, va certainement tenter les bénédictins français de la Pierre-qui-Vire, lesquels, depuis 1899, en ont obtenu la concession du Ministère des affaires étrangères de France, qui l'avait eu lui-même du Sultan en dédommagement d'un déni de justice relatif à St-Georges de Lydda (2). Sans aucun doute ils vont militer en faveur d'Abougoch, comme les Franciscains militent en faveur de Koubeibeh et les trappistes en faveur d'Amouas. Voilà le genre de querelles qui agitent le monde palestinien, et qui va parfois jusqu'à troubler la diplomatie des grandes Puissances. On se bat à propos de ruines entre Grecs, Arméniens, Latins et entre les différentes communautés d'un même rite. C'est à qui aura son couvent et son église sur les ruines d'Em-

(2) Détail intéressant. Les deux autres Emmaüs sont aussi propriété française. Les ruines d'Amouas appartiennent au Carmel de Bethléem et ont été acquises par Melle S. Crig d'Artigaux. La propriété de Koubeibeh a été offerte par Melle de Nicolay aux Pères Franciscains.

maüs, sur l'emplacement du martyr de St-Etienne, de la mort de St-Jacques, de la naissance ou du trépas de la Mère de Dieu, etc., etc. Dans cette lutte les armes sont les textes de vieux manuscrits, des chiffres à demi-effacés, une phrase des récits des pèlerins, des inscriptions à peine lisibles. Le moindre cailou peut rendre des services inappréciables. Ne nous moquons pas cependant; rappelons-nous que les événements, dont ce sol a été témoin, valent la peine qu'on les localise; rappelons-nous que cette terre est le patrimoine sacré de la grande famille chrétienne. Je comprends qu'on tienne à en posséder un lambeau comme relique bien authentique.

Mais revenons à *Abougoch*. Si cette localité n'est pas l'Emmaüs évangélique, elle est certainement l'ancienne *Cariathiarim* où l'arche d'alliance séjourna, chez le lévite Abinadab, pendant 20 ans, depuis son retour du pays des Philistins, jusqu'au moment où David vint l'y prendre. Elle était une des quatre villes de la petite république des Gabaonites, dont l'histoire remplit une page intéressante dans la Bible (3). C'est pour les protéger contre les rois Amorréens que Josué livra la fameuse bataille où il commanda au soleil et à la lune de s'arrêter afin de lui permettre de rendre plus complète la déroute de ses ennemis (4).

(3) Les trois autres villes étaient Beroth, Caphira et Gabaon.

(4) Soleil, arrête-toi sur Gabaon. Et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon! Et le soleil s'arrêta, et la lune suspendit sa course, jusqu'à ce que le peuple eut tiré vengeance de ses ennemis. Et il n'y eut pas de jour aussi long ni avant, ni après. (Jos. X, 12-13). Les rationalistes déclarent naturellement pure légende ce prodige du conquérant de la Terre Promise, comme ils déclarent impossibles ceux du Passage du Jourdain et de la Chute des murs de Jéricho. Mais du moment qu'il nous faut admettre l'intervention manifeste du Tout-Puissant en faveur de Josué, quelle difficulté à admettre un prodige plus ou moins étonnant à nos yeux. Dans la Toute Puissance il n'est pas de plus ni de moins. Du reste, sans déranger aucunement les lois de la gravitation des astres et des planètes, Dieu ne pouvait-il pas prolonger l'apparence du jour et de la lumière au-delà de leur cour ordinaire?

Gabaon est encore signalé au 2e livre des Rois comme le théâtre d'une véritable boucherie entre les bandes d'Abner et celles de Joab pendant la guerre qui troubla les premières années du règne de David. Les combattants, arrivés en même temps sur les bords d'une piscine, restaient indécis, quand, sur la proposition d'Abner, douze champions se levèrent des deux côtés pour lutter deux à deux. Alors "chacun prenant son adversaire par la tête lui enfonça l'épée au travers du corps, et ils tombèrent tous en même temps. On donna à ce lieu, qui est près de Gabaon, le nom de Champ des Epées ou champ des Vaillants".

La ville de Gabaon, située à 895 mètres d'altitude (aujourd'hui *El-Djib* ou *Nebi Samouïl*,) (5) fut longtemps un centre de prières et le *haut-lieu* principal de la Palestine. Salomon y vint au commencement de son règne, y dressa un autel, y offrit mille holocaustes, demandant à Jéhovah en retour un coeur intelligent pour qu'il put juger le peuple de Dieu et discerner le bien du mal. Demande si agréable au Très-Haut que le nouveau roi en reçut cette réponse: "Voici que j'agirai selon tes paroles. Je t'accorderai un coeur sage et intelligent, de telle sorte qu'il n'y aura jamais eu personne avant toi qui te ressemble et qu'il n'y en aura jamais. Je te donnerai en outre ce que tu n'as pas demandé, des richesses et de la gloire de telle sorte qu'il n'y aura jamais eu ton pareil parmi les rois."

Mais hélas! en quelle âme humaine les dons de Dieu, même les plus magnifiques, sont-ils en sécurité! En quelle âme humaine ne peut se déterminer insensiblement quelque fêlure par où s'enfuient toute sagesse et toute prudence? L'âme de Salomon ne fut-elle pas ce vase fragile où, à la place de la sagesse surnaturelle, s'infiltra la folie d'un culte idolâtrique? Nous ne sommes nullement sûrs du salut de celui que l'Écriture proclame le plus sage des hommes!

Après cet exemple, parlons encore de la valeur de la sagesse humaine et de *nos vertus!* En tous les cas cette sagesse se montre courte encore par un point qui regarde notre sujet.

Le *haut-lieu* de Gabaon fournit une belle occasion aux rationalistes de faire sortir le peuple hébreu de son cadre surnaturel, et de l'assimiler aux autres tribus chananéennes! Il est vrai, c'était une coutume chez celles-ci de pratiquer les cérémonies de leur culte sur les sommets, d'élévation médiocre, où se trouvaient quelque source et quelques bosquets, propres à favoriser le rassemblement religieux. Mais quelle conclusion à tirer de cette similitude sinon que le sentiment et l'instinct religieux

(5) L'identification est difficile. Nebi-Samouïl veut dire: le prophète Samuel, parce que un cénotaphe en bois, couvert d'un tapis, passe auprès des musulmans pour renfermer les restes du prophète. Une ancienne église des Prémontrés y a été transformée en mosquée. Du haut du minaret on a un splendide coup-d'oeil sur toute la Judée et jusque sur la Méditerranée.

étaient les mêmes chez les Hébreux et les Chananéens. Pour les uns et les autres les montagnes symbolisaient la majesté et la grandeur du Créateur; les uns et les autres se sentaient plus près de Dieu avec l'horizon immense pour temple et le firmament pour dome. Quand Homère fait descendre ses dieux des crêtes escarpées pour secourir leurs clients mortels, il n'est qu'à moitié dans l'erreur. Il a tort de faire de l'Olympe le séjour d'une multitude de dieux; mais il a raison de regarder ces sommets comme nous rapprochant de la divinité. Les fils de Jacob en adorant sur les hauts lieux prenaient simplement la vérité du symbole. C'était pour rendre un hommage plus solennel au Créateur. Sur ce piédestal l'homme se sentait mieux grand-prêtre de l'univers, il mêlait mieux sa voix aux mille voix de la création, et de là son cantique d'actions de grâce s'élevait plus ample et plus beau vers le Seigneur et Maître de toute chose. En d'autres termes le haut lieu idolâtrique n'était qu'un objet de dégoût pour Jéhovah! le haut lieu, où il était lui-même adoré en esprit et en vérité, avait toutes ses complaisances. Toutefois, parce que sur la Terre Promise abondaient les hauts-lieux, souillés par le culte idolâtrique, les chefs du peuple, à partir de Moïse, ne cessèrent de recommander l'entière destruction de ces repaires de pratiques sataniques et immondes. Pour éviter mieux toute confusion et tout scandale, une fois qu'Israël eut son temple, interdiction complète lui fut faite d'adorer sur aucune hauteur. Alors, mais alors seulement les *hauts-lieux* devinrent synonymes, comme tels, de sanctuaires d'idolâtrie et ne cessèrent de provoquer les plus éloquentes imprécations des Prophètes, et ce furent ces hauts-lieux qui, protégés par Salomon et ses successeurs, jusque dans le voisinage de la Ville Sainte, finirent par attirer le grand coup de foudre qui réduisit en cendres Jérusalem et son temple.

Mais je m'aperçois que mon esprit m'a transporté bien loin du train Jaffa-Jérusalem. Il faut dire que celui-ci a traversé des stations sans intérêt et m'a laissé tout loisir de m'envoler par l'imagination vers les monts d'Emmaüs et d'Abougoch. J'espère que les lecteurs, à leur tour, m'auront suivi non sans quelque intérêt. Mais, voilà que notre locomotive vient de s'engager dans la large vallée de *Sorec*, célèbre par son vin

et ses femmes. Les évocations historiques se pressent en ma mémoire. Un peu après la station de Deir Aban, j'observe en effet une blanche coupole ombragée d'un palmier et j'apprends qu'elle marque le lieu de naissance de Samson. En face de Sara, à droite du chemin de fer, c'est Timna, petit village, qui a gardé jusqu'à nos jours le nom de la première femme de l'Hercule juif.

Nous sommes sur les lieux, théâtre des exploits du terrible géant. C'est par là qu'il déchirait le lion, dont le cadavre servait de ruche aux abeilles; c'est par là qu'il promenait une mâchoire d'âne, meurtrière pour des milliers de Philistins; par là qu'il formait une armée de chacals portant avec leurs queues enflammées la ruine dans les campagnes Philistines. Mais c'est par là aussi qu'il rencontrait Dalila, et que toute sa puissance allait se briser contre l'écueil d'un visage de courtisane. Pour abattre Samson, Dalila n'employa ni chaînes de fer, ni épées, ni verroux de prison; elle usa d'un stratagème plus irrésistible, de la fascination de ses charmes extérieurs; et celui dont la robuste vaillance déconcertait, depuis des années, tout un peuple d'ennemis acharnés à sa perte, ne sut pas résister aux questions d'une enjoleuse, il livra son secret, s'endormit sous le filtre enchanteur, se réveilla privé de sa chevelure, emblème et source de sa force, livré aux Philistins qui, après lui avoir crevé les yeux, le condamnèrent à tourner la meule dans une geole de Gaza. Et cette histoire m'en rappelait tant d'autres où la même cause produisait les mêmes tristes effets! Après Samson défilaient sous mes regards, victimes d'une même passion, les David, les Salomon, les Renaud.

L'audacieux petit berger qui poursuivait les ours assez osés pour venir lui ravir quelque-une de ses brebis, l'élu de Jéhovah pour remplacer Saül rejeté; l'oint du Seigneur, figure et type du Christ, celui qui par les sons de sa harpe chassait l'esprit mauvais ou chantait divinement les louanges du Très Haut, je le voyais un jour assis sur la terrasse de son palais, fasciné par les bellès formes d'un corps féminin, et, sous l'empire d'une misérable convoitise, devenir traître au plus brave de ses guerriers, séducteur, adultère, homicide. Je voyais Salomon oublier, dans les bras de quelque Cananéenne, qu'il avait demandé

et reçu la Sagesse, comme le plus envié des présents, souiller les derniers jours d'une glorieuse et longue carrière par les infamies des sacrifices idolâtriques; je le voyais, pour complaire aux caprices d'une femme, devenir un ingrat insigne, renoncer à plaire au Dieu, qui l'avait comblé d'honneurs et de richesses; je voyais le constructeur du Temple s'ingénier à élever des sanctuaires aux idoles de chacune de ses concubines! A leur tour les chevaliers bardés de fer, la Croix sur la poitrine, accourus du fond de l'Occident pour délivrer le tombeau du Christ, passaient devant moi. Sous quelle puissance magique succomba leur merveilleuse vaillance! Plus que sous leur maladresse et leurs divisions fratricides, ce fut sous le magnétisme des Armides et des belles Ephratiennes. Les cottes de maille et les boucliers pouvaient les protéger contre les cimenterres des mécréants; ils ne les protégeaient guère contre la morsure perfide de la volupté. O puissance des Dalilas et des Armides! O faiblesse des hommes même les meilleurs, qu'un regard de femme, qu'un reflet de beauté sur une figure de chair suffisent à réduire au rôle d'automates sans volonté (1), capables des pires infamies et des pires injustices! Au fond de combien d'iniquités le Jugement suprême nous révélera quelque Dalila! Ne nous en étonnons point. Dalila coupe la chevelure du Nazaréen, c'est-à-dire, l'union avec son Créateur. Détournée de Dieu, l'âme humaine se trouve repliée sur elle-même. Alors, pour bien montrer le besoin que nous avons de lui, le Tout Puissant permet ces chutes et ces catastrophes qui, à chaque siècle, ont jeté le monde dans la stupeur! Plus puissantes que

(1) Voyez un Condé. Rien ne l'effraie dans une bataille. Il jette son bâton de commandement derrière les retranchements ennemis pour se donner le plaisir d'aller le reconquérir. Mais qu'une demoiselle du Vigan s'oppose à son caprice d'amoureux, voilà le vainqueur de Rocroy, de Fribourg et de Lens tremblant comme une feuille, et tombé gravement malade. Un refus de femme avait été plus puissant que toutes les vieilles bandes espagnoles. Oh! combien plus sages les François de Borgia et les Rancé qui, définitivement éclairés par les cadavres de l'impératrice Isabelle et de Mme de Montbazon sur la valeur de charmes passagers, tournaient leur puissance d'aimer vers la source de toute beauté et de toute splendeur!

les Samson enlevant les portes de leur prison, les Dalilas ont ébranlé jusqu'aux colonnes du ciel...

Au sortir de cette suggestive vallée de Sorec, notre train s'en-gage dans une gorge qui se rétrécit en profond couloir, où la montée devient de plus en plus essoufflante pour notre geignant et poussive locomotive. L'horizon est maigre; il est formé de collines arrondies, basses et lourdes, écrasées sur elles-mêmes, uniformément cerclées de bandes régulières de roche grise, où l'on ne surprend qu'à de rares intervalles quelques panaches de verdure. Heureusement, pour nous distraire de ce panorama hideux et triste, voici une station parfaitement historique, qui va évoquer à notre esprit une page des plus dramatiques de la vie du peuple hébreux. C'est *Bittir*, l'ancienne *Bether*; pittoresque sommet où le cantique des cantiques nous représente les chevreaux et les faons se livrant aux bonds les plus variés. Je n'en aperçois pas s'adonnant à cet exercice. Il faudrait, je le comprends, de la bonne volonté à ces pauvres bêtes, pour venir s'ébattre dans un endroit si peu attrayant. Je me console de leur absence en laissant ma mémoire s'envoler dans le passé! *Bether* fut le suprême boulevard de la résistance juive contre la Puissance conquérante de Rome. Rappelons le fait. Vers l'an 133 P. C., l'empereur Adrien ayant renouvelé un décret de Trajan défendant aux Juifs de pratiquer la circoncision, d'observer le Sabbat, voire de lire les lois mosaïques; ayant même résolu de faire de Jérusalem une ville nouvelle peuplée de Romains et de Grecs, portant le nom païen d'*Oelia Capitolina*, ainsi que le temple du roi des faux Dieux, Jupiter; il se rencontra un homme assez hardi pour profiter de ce suprême outrage à de chères traditions, et soulever les Juifs dans un dernier espoir d'indépendance. Cet homme fut *Bar-Koziba*, qui prit le nom de Bar-Kokeba ou fils de l'Etoile. Akiba, le plus illustre docteur de l'époque, se rangea de son parti, reconnut en Barkokeba le Messie annoncé par les prophètes, déclara qu'il était l'Etoile de Jacob. Cette adhésion, jointe à l'absence des troupes romaines, donna une singulière importance à la rébellion. Adrien, pour la réprimer, envoya Jules Severe qui n'osa livrer bataille aux révoltés, mais s'empara une à une de toutes les villes dont les rebelles s'étaient

rendus maîtres. Jérusalem fut prise encore une fois et ruinée. Barkokeba, enfermé dans Bether, y soutint, disent les rabbins, un siège qui dura trois ans et demi. Enfin Jules Sévère y entra le jour anniversaire de la destruction de Jérusalem par Titus, et y renouvela les horreurs qui avaient signalé la prise de la ville déicide. Barkokeba fut tué dans un assaut; Akiba pris et jeté dans un cachot. Là il employait le peu d'eau qu'on lui donnait à boire pour faire des ablutions, de peur de manquer aux prescriptions de la loi. Il mourut au milieu d'un affreux supplice, la peau de la tête lui étant arrachée avec des crocs de fer, et pendant qu'il prononçait la prière du Schema: "Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est unique" (1). Oui, le Seigneur était unique, mais il n'était plus pour les Juifs le Seigneur bienveillant et ami, Israël n'était plus son peuple. Voilà pourquoi une fois encore il était livré à un affreux châtiment; voilà pourquoi la Judée était de nouveau transformée en désert. Pauvres Juifs! Après avoir envoyé à la mort le véritable Messie, ils venaient se faire tuer pour soutenir un imposteur! Ils ne s'étaient point remués pour délivrer Jésus des mains des soldats romains le clouant sur un gibet; ils s'étaient levés, comme un seul homme, pour faire un rempart de leurs corps à un Barkokeba! C'est par cette humiliante ironie que devait se clore l'histoire politique des Juifs (2). Quelques samaritains em-

(1) Akiba, qui vécut à la fin du 1er et au commencement du deuxième siècle après J.-C., était païen d'origine et avait été converti au Judaïsme; il fut versé surtout dans la Habacha, c'est-à-dire dans la loi de Moïse non écrite. On disait de lui: "Ce qui n'a pas été révélé à Moïse, l'a été à Akiba". Il contribua grandement à fonder et consolider le Neo-Judaïsme, basé sur le Talmud; il fut le premier à rédiger et coordonner certaines parties de la loi traditionnelle, et il pourrait être regardé comme un des premiers auteurs de la Mischna.

(2) Toutefois ils ne se résignèrent pas facilement à voir cette Terre Promise, ce patrimoine sacré de leur race, devenue le domaine de ces Chrétiens, disciples du Jésus que leurs grands-prêtres avaient envoyé à la Croix; on comprend qu'ils saluassent avec allégresse le projet de Julien de relever le temple de Salomon; on comprend non moins facilement que les frictions fussent fréquentes entre Juifs et Chrétiens. Il y eut même chez les Samaritains, sous Zénon et Justinien, plusieurs révoltes, dont la repression amena la disparition presque totale de cette secte juive. On rapporte qu'au 7e siècle l'armée de Chosroes, roi de Perse, qui s'empara de Jérusalem, comptait un grand nombre de Juifs, qui avaient saisi cette occasion de se venger des Chrétiens. Quelques années après Chosroes, ils étaient en effet délivrés du joug des chrétiens, mais c'était pour passer sous celui des lieutenants de Mahomet, qu'ils subissent encore.

brasseront encore la cause de Pescennius Niger, compétiteur de Septime Sévère. Mais les Juifs se tiendront à l'écart, quoiqu'ils ne dussent pas réussir à éviter d'être englobés dans la punition. Désormais ils se résigneront à la dispersion physique, mettant tout leur soin à refaire leur unité religieuse. Ces promesses inscrites dans leurs livres inspirés et qui cessaient d'avoir leur objet depuis le drame du Calvaire, ils s'y attacheront avec une ténacité de jour en jour plus grande. Leur Bible ne sera qu'un cénotaphe; ils la liront sans en comprendre le sens mystérieux, non plus que celui de l'histoire merveilleuse de leur race. N'importe! ils la conserveront avec un soin jaloux, la regardant comme la seule relique familiale capable de donner de la cohésion à la nation! Ce peuple continuera à travers le reste des peuples à gémir, à soupirer vers un Messie qui ne doit jamais arriver, donnant l'exemple du plus étrange aveuglement. La bible écrite ne leur suffira pas. Craignant qu'avec la dispersion du peuple, et la dissémination des docteurs à travers toutes les parties du monde, les traditions orales viennent à s'altérer et s'oublier, ils les consigneront par écrit. Le chef de la Synagogue de Tibériade, Rabbi Juda (vers la fin du 2^e et au commencement du 3^e siècle), entreprendra ce grand travail qui portera le nom de *Mischna*, recueil divisé en six sections, la première traitant des semences, la seconde des Fêtes, la troisième des Femmes, la quatrième des dommages, la cinquième des choses sacrées, la sixième des Purifications (3). La *Mischna* étant trouvée insuffisante, des éclaircissements et des commentaires s'y ajouteront, et vers le commencement du 4^e s. Rabbi Johanan, chef de l'école de Palestine, les réunira dans une collection sous le nom de *Gemara* (achèvement, complément). Elle sera appelée du lieu de son origine *Gemara* de Jérusalem.

Unie à la *Mischna* elle formera le *Talmud* de Jérusalem.

Mais tandis que la *Mischna* sera ainsi expliquée et complétée en Palestine, elle parviendra aux Juifs de Babylone, qui la

(3) La *Tosiphta* est un supplément à la *Mischna*, dont elle interprète les textes obscurs.

trouveront très mal adaptée à leur situation à eux. A leur tour ils entreprendront de commenter, de compléter la Mischna; ils feront ainsi leur *Gemara*, qui portera le nom de *Gemara de Babylone* (1) et jointe à la Mischna donnera naissance au Talmud de Babylone, qui seul conservera parmi les Juifs une autorité législative, en dépit des nombreuses contradictions qu'il ne cessera de soulever. Malgré tout, les deux Talmuds de Jérusalem et de Babylone resteront une source importante pour l'étude de l'archéologie hebraïco-judaïque. Mais, ils n'auront rien de divin; ils seront oeuvre purement humaine, défigurée par une foule d'erreurs, par des légendes et des fables, par des détails ridicules, par des inventions souvent dévergondées. Ils ne vaudront que ce que vaut l'autorité des *rabbins* abandonnés de l'Esprit Saint, et laissés aux préjugés d'une nation rebelle à la lumière. Les Rabbis Juda, Ase, Abina et José, auteurs du Talmud, ne pourront, en aucune façon, prendre rang à la suite de Moïse, de David et des prophètes. Entre eux la chaîne aura été brisée à jamais par le passage et le rejet de Jésus de Nazareth.

Le judaïsme actuel ressemble au paysage que nous traversons en montant à Jérusalem; il est frappé de stérilité; la source de vie surnaturelle, qui a coulé pendant tant de siècles, a été à jamais tarie par le Sanhédrin, le jour où il décida la mort du Messie. De ce grand débris, de ce roc aucune verge n'est plus capable de faire jaillir une goutte salubre.

Quant au sol même de la Palestine, les Juifs ne semblent pas le regretter outre mesure. Quelques-uns, il est vrai, tiennent encore à venir y laisser leurs os près de ceux de leurs grands ancêtres; ils consentent à y vivre dans l'extrême misère pour avoir le bonheur d'y mourir en une Terre Sainte. Mais l'immense majorité ne se soucie pas de ce privilège. Le rêve des Sionites, qui voudraient refaire une nation juive sur le terri-

(1) Le premier auteur de la collection babylonienne fut Rabbi Ase, chef de l'école de Sora, aidé de Rabbi Abina (1ère moitié du 5e siècle). Mais le recueil ne fut terminé que par Rabbi Jose (commencement du 6e siècle), 73 ans après la mort de Rabbi Ase.

toire de leurs pères, n'est pas près de se réaliser. Les difficultés ne viennent pas seulement du Sultan qui détient ce territoire et des autres Puissances qui y ont des droits séculaires. Elles viennent des Juifs eux-mêmes. Les quelques colonies juives déjà établies autour du Lac de Tibériade et de Jaffa n'excitent pas, malgré leur prospérité relative, l'envie des fils d'Israël répandus au milieu des *Gohim* d'Europe et d'Amérique. Ils ont la prévision très nette qu'il serait moins facile de faire sortir l'or du sol desséché de la Palestine que de la poche des naïfs occidentaux, disciples du Christ. J'imagine qu'aucun millionnaire Juif ne consentirait, même pour bâtir une nouvelle Sion, à échanger son palais de Londres ou de Paris pour une villa sur le Mont des Oliviers ou sur les bords du Cédron. Le simple brocanteur de nos grandes villes, j'en ai bien peur, imiterait aussi le millionnaire, et préférerait une échoppe parisienne ou londonnienne à une échoppe hiérosolymitaine. Le petit commerce marchera toujours mieux en pays chrétien qu'en pays Sionite. Or, s'il est une catégorie de notre espèce où l'intérêt n'est pas près de se subordonner au sentiment, n'est-ce pas la descendance d'Abraham et de Jacob?

Mais c'est beaucoup médire de la race juive à propos d'une station de chemin de fer. Poursuivons donc notre chemin; nous serons peut-être portés à des sentiments moins pessimistes; d'autant que la verdure commence à se faire moins rare, et trouve assez de terre pour s'accrocher aux rochers et y pendre en claires guirlandes. A notre gauche, parmi des jardins et des vignes, voici le village d'*Ain-Karim*, qui compte environ 1200 habitants, la plupart musulmans.

Vers l'est du village se dresse une église, appelée l'Eglise de la Nativité de St-Jean-Baptiste, avec un monastère carré et massif, asile des Pères Franciscains, auquel est adjoint un hospice pour les pèlerins. Vers l'ouest de la bourgade s'élève le bel orphelinat pour filles des Dames de Sion, fondé par le R. P. Marie Ratisbonne, célèbre Juif dont on connaît la conversion à la suite d'une apparition de Marie, à Rome. Son corps repose dans le cimetière de l'établissement. Un peu plus loin est un sanctuaire de la Visitation, et de pieuses *Russes* ont un lieu de retraite sur la montagne, des flancs de laquelle sourd une fontaine nommée fontaine de la *Vierge*.

Tout cela nous indique que nous touchons à l'endroit vénéré par les pèlerins et les gardiens des lieux saints comme le lieu de la naissance de St-Jean-Baptiste. Maintenant est-ce bien là que naquit, au milieu des circonstances étranges que l'on sait, le fils d'Elizabeth et de Zacharie? Est-ce bien là qu'il tressaillit dans le sein de sa mère, à la visite de son Sauveur, de Celui qu'il devait baptiser et introduire auprès de son peuple? Est-ce bien là que commença à poindre le premier rayon de l'aurore rédemptrice? Est-ce bien là que pour la première fois fut prononcé par une lèvre humaine cet *Ave Maria gratia plena*, cet *Ave* plus suave qu'un miel, que nous-mêmes, à la suite des générations chrétiennes, murmurons encore avec une ineffable consolation? Est-ce bien là que jaillit, de la bouche de la Mère de Dieu, ce cantique du *Magnificat*, véritable apothéose de l'humilité, que l'Eglise n'allait plus oublier, et dont elle allait faire un de ses chants de reconnaissance préférés? Hélas! là encore l'identification est laborieuse. Saint-Luc place la naissance du Précurseur dans *une ville de Juda*, sans autre indication. Là-dessus, St-Ambroise, le Vénérable Bède et la plupart des exégètes du moyen âge prenant l'expression de St-Luc *eis polin Juda* comme si elle était déterminée, comme si elle équivalait à *eis ten polin Juda*, se sont prononcés pour Jérusalem, la ville par excellence de Juda. Baronius et un grand nombre d'autres ont pris parti pour *Hébron*, la ville la plus célèbre attribuée à Juda, Jérusalem appartenant à la tribu de Benjamin; enfin d'autres ont pensé que Juda était un nom propre, et devait se lire *Jouta* variante de *Jota* ou *Jéta*, ville lévitique, auquel cas il faudrait localiser la patrie de St-Jean-Baptiste au village arabe de *Jatta*, situé à deux heures au sud d'*Hébron*. C'est encore *Ain-Karim* qui semble avoir pour elle la tradition la plus sérieuse. Il faut attendre le sixième siècle, il est vrai, pour en avoir la trace; mais alors, en 530, le pèlerin Theodosius nous apprend "que de Jérusalem à l'endroit où Ste Marie salua Elizabeth il y a cinq milles," soit environ 7 kilomètres et demi, ce qui est bien la distance d'*Ainkarim* à Jérusalem. Malheureusement la direction de la localité est passée sous silence. Au 9e siècle nous avons un peu plus de précision. Le moine Epiphane appelle *Carmelion* le lieu de la Visitation, ce qui sem-

ble bien une altération de Karim ou Karem, et ajoute qu'il est à six milles environ à l'ouest de la Sainte cité. Depuis le 12e siècle, les pèlerins, à la suite de Jean Phocas, ont à peu près tous placé à Ainkarim le berceau de Jean-Baptiste; les deux sanctuaires qu'y possèdent les Pères Franciscains ont été bâtis sur l'emplacement d'anciennes églises (1). Tout porte à croire qu'ils ne se trompent pas en conduisant les pèlerins dans ce coin montagneux vénérer le théâtre des événements qui accompagnèrent la venue au monde du plus grand des enfants des hommes?

Quoi qu'il en soit, j'aime, en frôlant ces lieux, à me rappeler les douces paroles de l'Ave et du Magnificat; oui, me dis-je, elle fut vraiment pleine de grâce la fille d'Eve, notre soeur, elle fut bénie entre toutes les femmes, elle l'éluë pour être la Mère de son Dieu, elle qui joignit l'aurole sans tache de la Virginité à la fécondité la plus heureuse des mères, Elle, la Reine des martyrs et la Reine du Ciel; oui, en vérité, Dieu jeta un regard d'ineffable complaisance sur son humble servante; il fit en elle de grandes choses! Des choses si grandes que le souvenir s'en est perpétué jusqu'à nous, et se perpétuera dans l'éternité. Ces choses merveilleuses nous sont familières après dix-neuf cents ans de christianisme; mais songeons qu'elles furent dites là pour la première fois dans une visite de Marie à Elizabeth sa cousine! Songeons que ces deux pauvres femmes échangèrent, en guise de salut, des propos si sublimes! Comme Dieu se moque des sages! Comme il se plaît à illuminer les humbles! C'est la réalisation de la promesse évangélique, dont Jésus

(1) Dans l'Eglise de la Nativité de Saint-Jean-Baptiste on montre la grotte où serait né le Précurseur. Cette grotte est située dans un enfoncement, à l'extrémité de la nef gauche. D'après Daniel le Russe (au commencement du 12e siècle) on vénérât là, à la fois, le lieu de naissance du fils de Zacharie et celui de la visitation. On montrait, sur la montagne opposée, le rocher, qui s'était entr'ouvert, disait-on, pour dérober le nouveau né aux perquisitions des émissaires d'Hérode, lors du massacre des Innocents. C'est de ce dernier endroit qu'on a fait, dans la suite, le lieu de la Visitation.

A une lieue à l'ouest d'Ainkarim se trouve l'endroit, appelé Désert de St-Jean. Depuis trois ou quatre siècles on y montre la grotte de St-Jean-Baptiste, où le Précurseur aurait vécu en ermite, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage jusqu'au jour de sa Prédication dans le grand désert sur les bords du Jourdain.

bénira un jour son Père : je vous loue et remercie d'avoir caché ces choses aux superbes et de les avoir révélées aux petits.

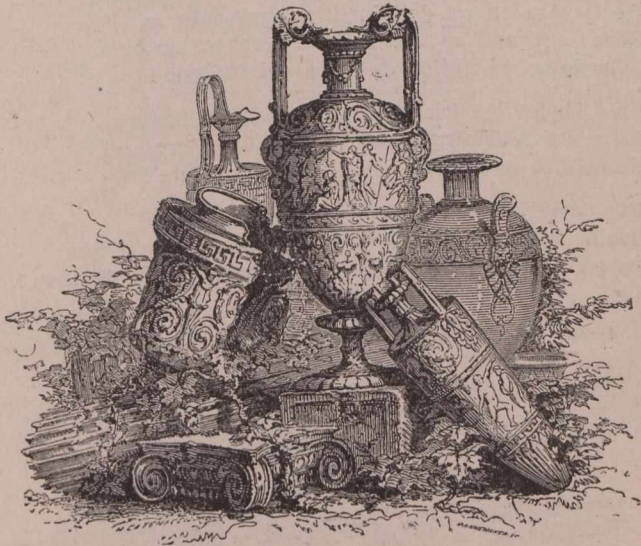
Nous arrivons au terme de notre voyage. C'est beaucoup de visions pour un trajet en chemin de fer de 87 kilomètres. Mais aussi tous les chemins de fer ne vont pas de Joppé à Jérusalem.

Il n'est pas loisible à tous les Bedoeker d'inscrire sur leurs itinéraires des notes, comme celles-ci. Là Saint-Pierre guérit un paralytique, ici Dalila endormit Samson ; sur cette montagne Josué commanda au soleil de s'arrêter ; dans ce vallon David tua Goliath ; dans ce village les Romains eurent raison du dernier spasme des Juifs ; c'est quelque part dans ce massif rocheux que les strophes du Benedictus furent chantées pour la première fois par le Père de Jean-Baptiste, et celles du Magnificat par la Mère du Fils de Dieu. On comprend, n'est-ce pas, que de telles indications ne nous laissent pas indifférents.

Cependant nous allions atteindre le but de notre voyage sans avoir été éclaircis sur un individu mystérieux qui nous avait intrigués depuis Jaffa. Le personnage en question, un gaillard à la stature élancée, à la vaste corpulence et aux muscles solides, tranquillement assis sur sa banquette, n'avait cessé de marmotter ou de chantonner les paroles d'une langue, qui était inconnue même aux arabisants de notre compagnie. Ceux-ci, à la fin, voulurent avoir le coeur net de ce mystère. L'un d'eux interpella en arabe son énigmatique vis-à-vis, et fut heureusement compris. Nous avions devant nous un Arménien. A la question sur ce qu'il allait faire à Jérusalem, il répondit simplement qu'il allait se faire *évêque* ; et, pour ne pas perdre de temps, il s'exerçait déjà aux chants de la liturgie de son rite. A la bonne heure ! En voilà un qui n'avait pas envie de moisir dans les degrés inférieurs de la hiérarchie. Du coup il visait à la mitre, se trouvant sans doute bien modeste de laisser la couronne patriarcale hors du champ de son ambition immédiate. Or rien ne prouve que ses visées fussent aussi téméraires qu'elles nous le paraissaient. A l'heure où j'écris ces souvenirs, notre homme est sans doute sorti du beau collège que le Patriarche Arménien possède dans la Ville Sainte, et il est peut-être bien près du siège épiscopal qu'il était allé y cher-

cher. C'est le sort de toutes les églises, qui ont brisé avec le centre de l'unité catholique, de devenir de simples rouages administratifs, où les dignités ne sont données qu'exceptionnellement au mérite ou à la vertu, et ordinairement à la fortune ou à l'intrigue. Là est le secret de leur stérilité au point de vue surnaturel. Dans ces églises sans doute peuvent encore se rencontrer de bonnes âmes en qui le Seigneur opère directement; mais la hiérarchie n'est plus qu'un rameau desséché et inutile au salut du monde. Elle a été séparée du tronc: la sève divine ne lui parvient plus. Tous ces prélats orientaux peuvent bien se parer de splendides manteaux rouges, de couronnes, de rubis et de riches croix pectorales, ils ne sont pas moins des pasteurs sans mission; et pour eux ne se vérifie pas la parole du Maître: Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

M. Tamisier S. J.





Les Pleurs de la Vigne

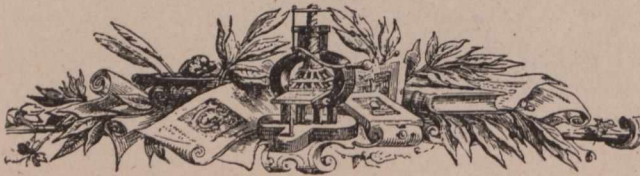
Dès qu'un soleil plus chaud s'annonce, au premier signe
La sève part et monte au sein ému des fleurs.
Blessez alors un cep, et des gouttes, vrais pleurs
Coulent à flots: Ce sont les larmes de la vigne.

Jeune homme, de ce titre ou l'on t'a fait indigne,
Ou la sève en toi doit instiller ses verdeurs,
Rêves savants, combats aux fougueuses ardeurs.
Loin de toi le dédain du blasé qui forligne !

Mais légère est l'écorce ! Il suffit de l'ouvrir,
Pour voir s'enfuir, hélas! la sève la plus pure,
Il suffit, ô mon Dieu! de si faible blessure !

Pour combler le vaisseau, qui vient de se tarir,
Quelle fange on viendra t'offrir, pauvre fils d'Eve,
Quand seul le sang d'un Dieu peut remplacer la sève !

Raymond Sablan



A Travers nos Quarante Ans⁽¹⁾

1869

SOMMAIRE.—Le tome VI^o de la collection, 1000 pages.—Histoire du Montréal, de 1640 à 1672.—Le Voyage d'Iberville, en 1698.—Une page d'histoire parlementaire, par M. Joseph Tassé.—A propos d'Ottawa et des Trois-Rivières, par MM. Joseph Tassé, Benjamin Sulte et Pierre-Georges Roy.—Appréciation du livre de Mrs. Day sur les Cantons de l'Est.—Le Répertoire du clergé Canadien de Mgr Tanguay.—La question des classiques.—Evocation d'histoire sur la Voie Appienne, par M. l'abbé O'Donnell.—Oscar Dunn chez Pie IX.—Souvenir de Fontainebleau et fête des zouaves au Collège Ste-Marie.—Romans: "Une famille parisienne" et "Les fiancés d'outre-tombe".—Une "pièce" de l'Hon. Marchand: "Fatenville".—Poésies: Routhier, Prud'homme et Sempé.—Le culte à la France!

Le tome VI^e de notre REVUE CANADIENNE, année 1869, n'est pas l'un des moins fournis de la collection. C'est tout près de 1000 pages—exactement 960!—qu'il nous donne, et, avec les noms connus des Benjamin Sulte, des Faucher de St-Maurice, des DeBellefeuille et des Provencher, nous voyons poindre, cette année-là, ceux des Joseph Tassé, des Gabriel Marchand, des abbés Proulx et O'Donnell pour n'en citer que quelques-uns. C'est dire, en peu de mots, que 1869 fut pour la REVUE CANADIENNE une année féconde.

* * *

Sous la direction de la *Société Littéraire et Historique de Québec*, elle publia entre autres, deux travaux, qui ne sont pas signés, mais qui n'en ont pas moins une très haute importance: *Histoire du Montréal*, dans les livraisons de février, mars, avril,

(1) Pour la série des articles "A travers nos quarante ans", voir les livraisons des mois d'août, d'octobre et de décembre 1905, de février et d'avril 1906—pages 119-374 et 570 du vol. 49^o et 150 et 339 du vol. 50^o.

mai et juin... et *Voyage d'Iberville*, dans celles de juillet, août et octobre.

Cette *Histoire du Montréal*, qui va de 1640 à 1672 et couvre plus de 150 pages de la REVUE, n'est rien autre chose que la reproduction du fameux *Manuscrit de Paris*, dont une copie avait été apportée à Montréal (novembre 1845) par l'hon. L. Jos. Papineau et que l'on sait avoir été écrit par M. François Dollier de Casson, prêtre de Saint-Sulpice de Paris et troisième supérieur de Montréal.

Le *Voyage d'Iberville* est aussi un ouvrage historique de première valeur. C'est le journal—écrit par un marin qu'on croit être M. de Surgères—du voyage fait par deux frégates du Roi: *La Badine*, commandée par M. d'Iberville et *Le Marin*, par M. de Surgères, qui partirent de La Rochelle, le 5 septembre 1698 et de Brest le 24 octobre suivant, pour ne rentrer à Rochefort, après je ne sais combien d'aventures et d'héroïsmes, que le 2 juillet 1699.

On ne lit pas sans émotion les pages de notre histoire—*cet écrin de perles ignorées*, comme parlait Fréchette!—et la REVUE n'aurait-elle publié que ces deux précieuses reproductions, en l'année 1869, qu'elle mériterait déjà beaucoup aux yeux d'un homme vraiment patriotique. Sans doute, nous avons des oeuvres historiques, Garneau par exemple ou Ferland, où il est plus facile de saisir l'ensemble de notre épopée nationale, parceque la mise au point est plus juste, les faits mieux expliqués dans leurs causes et la perspective générale en somme mieux détachée; mais ces anciens récits, un peu primitifs et trop chargés de détails pour un étudiant pressé, ne laissent pas d'avoir beaucoup de saveur pour un amateur qui se plaît à compulsur les archives de son pays en remontant aux origines de sa race: les détails alors ont un charme particulier et l'archaïsme du style fait rêver délicieusement.

* * *

Si l'histoire des hauts faits de nos aïeux d'avant la conquête a le droit de nous intéresser toujours, celle des luttes parlementaires de nos derniers grand'pères est, elle aussi, pour nous,

pleine d'intérêt, et précisément parce que notre vie nationale actuelle ne se développe qu'au prix de luttes renouvelées, sur le terrain parlementaire, c'est peut-être surtout cette dernière histoire qu'il nous convient d'étudier et de méditer. Dans "Une Page d'histoire parlementaire," qu'il donnait aux lecteurs avec la livraison d'octobre, M. Joseph Tassé, qui fut plus tard sénateur et un journaliste très brillant à la rédaction de *La Minerve*, exposait avec force détails et quantité d'anecdotes une question qui fut brûlante de 1800 à 1810. Chose curieuse, je relisais l'autre soir ces quelque trente pages de l'article de M. Tassé, juste au moment où, dans le quotidien du jour, j'avais parcouru une chronique ouvrière où il était question de l'élection des juges par le peuple. Or les analogies ne manquent pas entre cette question aujourd'hui à l'ordre du jour et celle que M. Bourdages, député de Richelieu, eut tant de difficultés à imposer à la Chambre haute au commencement du siècle dernier. Il s'agissait alors d'empêcher les juges de se présenter pour la députation. Et la grosse raison qu'on mettait de l'avant c'est que, dans la tourmente politique, on risque toujours de tricher avec dame Justice. Les meilleurs candidats se suggestionnent eux-mêmes et de bonne foi souvent font pencher le plateau de la balance du mauvais côté. Imaginez un magistrat qui, soit comme député, c'était le cas d'alors, soit comme juge, c'est le cas qu'on propose aujourd'hui, doit rendre compte de ses actes à ceux-là mêmes qu'il est d'autre part appelé à juger? Je veux bien croire qu'il n'est pas obligé de favoriser ceux qui plus tard seront *au vote* les plus nombreux, mais il est difficile d'admettre que la tentation ne lui en viendra pas huit fois sur dix très puissante... et c'est l'occasion toujours qui fait le larron! En tout cas, cette question de l'élection des juges pour être aussi députés—qui mettait aux prises les membres de la chambre basse et ceux de la chambre haute, vers 1805-1808, passa par bien des péripéties et l'étude de M. Tassé est fort instructive.

* * *

A côté de la grande histoire il y a la petite, celle des détails.

Elle ne manque pas d'intérêt, celle-là non plus. Par exemple, quel est le sens du mot *Ottawa* ou *Outaouais*? Faut-il écrire *Les Trois-Rivières* ou simplement *Trois-Rivières*?

M. Joseph Tassé, dans la livraison d'avril, avait cherché à donner réponse à la première de ces deux questions, et, dans la livraison de septembre, c'est M. Benjamin Sulte qui étudiait, documents en main, la question de *Les Trois Rivières*.

En lisant ces deux études, l'idée se présente tout de suite à l'esprit d'ouvrir le volume que vient de faire paraître, en 1906, M. Pierre-Georges Roy, de Lévis, l'infatigable travailleur du Bulletin des Recherches historiques: *Les noms géographiques de la Province de Québec*. Précisément, il cite les deux articles de la REVUE de 1869. Naturellement il complète les données de ses devanciers.

Bornons-nous à constater ici que si l'on peut écrire "Les Trois Rivières" ou "Trois-Rivières," quoique la première manière soit la mieux fondée historiquement, il est certain que c'est un contre-sens d'écrire, comme ces MM. du *Pacifique Canadien* sur leur gare, "Three Rivers." Quant au mot *Ottawa*, qui se peut écrire de vingt-neuf manières différentes et qui est d'origine algonquine ou montagnaise, d'après M. Tassé, il signifierait, appliqué à une tribu, la nation des *cheveux relevés* ou bien la nation des *grandes oreilles*; Bancroft prétend que les *Ottawas* se traduisent en algonquin les *Trafiquants*, le Père Arnaud explique qu'*Ottawa* veut dire l'endroit où l'eau est en ébullition, enfin, en huron, d'après Benjamin Sulte, les *Ottawas* signifient les *gens de bois*, le mot *Ottawa* d'ailleurs est incorrect, il faut *Outaoua*!

* * *

Une autre question historique, qui est loin d'être banale, c'est celle du peuplement des Cantons de l'Est par les fils de notre race. Aujourd'hui, c'est un fait acquis que les *anglais* s'en vont dans l'Ouest et que Sherbrooke et ses environs sont à nous; mais, en 1869, on pouvait discuter le cas. C'est ce que fit, à propos d'un livre de Mrs. C. M. Day, *History of the Eastern*

Townships, M. Benjamin Sulte. Je ne résiste pas à la tentation de citer quelques lignes prophétiques que les événements justifient pleinement de nos jours, de l'aveu même des anglais : " Un jour, écrivait donc M. Sulte, un jour, preuves en main, l'on montrera comment ces terres avaient été données à des groupes écossais et anglais, sorte de clans organisés en vue d'implanter au centre du Bas-Canada une population d'origine et de moeurs étrangères aux nôtres et professant une foi politique hostile à nos intérêts les plus chers. Puis, nous verrons que, malgré tous les désavantages auxquels étaient astreints nos compatriotes, malgré les persécutions, les exactions et mille difficultés nées de la malveillance du pouvoir ou d'autres causes, petit à petit, courageusement, sans relâche, et au prix de sacrifices innombrables, ils ont fini par reprendre possession de ce sol, où nous les voyons maintenant commander par leur nombre. Bien des gens ont lu *Jean Rivard*, sans croire à la véracité de ce beau récit, il est temps de changer d'opinion et de voir dans le roman de M. Gérin-Lajoie le tableau fidèle des luttes héroïques de nos colons des Bois-Francs." Eh ! bien, vrai, quand, après quarante ans, on relit ces lignes et qu'on sait ce qui se passe dans Sherbrooke, dans Compton, dans Shefford et ailleurs, on se sent fier d'être Canadien-français !

* * *

A qui le peuple canadien-français doit-il cette vitalité et cette force d'expansion ? A ses bonnes moeurs, c'est incontestable. Et ses bonnes moeurs ? A sa religion et au clergé qui la lui prêche. C'est là qu'il faut en venir.

Or ce clergé, comme du reste la race dont il est la plus pure gloire, possède ses lettres de noblesse, grâce au zèle, à la patience et peut-être aussi à la tournure d'esprit singulière, de Mgr C. Tanguay. Mgr Tanguay fut un chercheur passionné. Son dictionnaire généalogique des familles du Canada peut n'être pas sans lacunes et sans erreurs, mais il est une oeuvre singulièrement intéressante. En 1869, Tanguay (alors l'abbé) publiait son *Répertoire Général du Clergé Canadien*, deuxième

livraison. M. E. Lef. de Bellefeuille en rendait compte à la REVUE (septembre), dans une note bibliographique tout à fait sympathique.

* * *

Par toutes ces études sur la grande et la petite histoire de notre cher pays, les collaborateurs de 1869 fournissaient donc à la REVUE une très utile besogne. Mais là ne se bornaient pas leurs travaux. Deux séries d'articles, de nature fort différente mais également intéressants, méritent de fixer notre attention : *La Question des Classiques* (livraisons de septembre, octobre et novembre) et *Une Promenade sur la Voie Appienne* (livraisons de septembre, novembre et décembre).

La Question des Classiques, ou, pour être plus explicite, la question de l'introduction des auteurs chrétiens dans l'enseignement classique, passionnait alors les esprits. En France deux courants, celui de Dupanloup plus favorable aux païens et celui de Gaume tenant pour les chrétiens, s'étaient heurtés et combattus. Les échos de la lutte se répercutèrent jusque sur nos rives.

Les discussions soulevées furent très vives. Comme en tant d'autres matières, cela était peut-être dû à ce que la question n'avait pas été posée d'une manière bien définie. Or, cette question, on la traita au Séminaire de Saint-Hyacinthe, en l'établissant en termes clairs et positifs et en y apportant une grande modération. On posait simplement la thèse que des extraits des livres sacrés et des écrits des Pères devaient être expliqués dans les classes, à raison des beautés littéraires qu'ils renferment. Puis, on démontrait la proposition en donnant des aperçus sur le mérite poétique ou littéraire des auteurs chrétiens et en traduisant certains passages des Saintes Ecritures et des Pères les plus célèbres. Ainsi Moïse, Job, David, Isaïe, Jérémie, puis Tertullien, St-Cyprien, St-Ambroise, St-Augustin, St-Jérôme et St-Avit étaient mis à contribution. C'est ce solide et beau travail que les MM. de Saint-Hyacinthe plaçaient sous les yeux des lecteurs de la REVUE, après en avoir d'abord favorisé leurs maîtres et leurs élèves sur les bords de l'Yamaska.

Nous ne voulons citer ici que quelques lignes du discours préliminaire; elles donnent la note de la série des articles publiés. "Toute la beauté idéale, objet des investigations du poète et de l'artiste, ne se trouve pas, il s'en faut de beaucoup, chez les anciens; ils ont été privés de cette vive lumière que le christianisme a répandue dans le monde, sous l'influence de laquelle les idées et les sentiments ont été si élevés. C'est dire que leur horizon intellectuel et moral a été bien rétréci; mais il y a chez eux une élégance de style et souvent une pureté de goût qui en font de vrais modèles dont l'étude a une utilité que personne ne serait admis à méconnaître. . . . Partout où le génie a brillé, il faut lui payer le tribut de l'admiration; il relève la gloire de l'intelligence humaine et il porte à rendre hommage au Créateur."

"Mais, poursuit l'auteur du discours que nous citons, Dieu n'a pas (non plus) refusé le goût du beau à ceux à qui il a donné la connaissance du vrai. . . ." "On n'a pas cru devoir soustraire à notre connaissance (celle des élèves de Saint-Hyacinthe), à notre admiration, à notre profit religieux et moral la littérature des Pères de l'Eglise, parce qu'il s'y rencontre de temps à autre quelques mots que les écrivains d'Athènes ou de Rome n'auraient point employés. . . . Sans doute; les livres saints ont été écrits par l'inspiration de Dieu pour enseigner les vérités et les vertus; il ne s'en suit pas que la beauté de la forme, l'élégance du langage, le charme de la poésie et de l'éloquence aient dû leur manquer. . . . Un beau génie de l'antiquité a dit: le beau c'est la splendeur du vrai. (En effet) l'éclat plein de charme avec lequel la vérité se montre est un moyen d'attirer à elle les intelligences."

Cependant que ces Messieurs du Séminaire de Saint-Hyacinthe fournissaient ainsi à la REVUE des pages si substantielles, un de leurs anciens élèves qui vit encore au moment où nous allons parler de lui, M. l'abbé O'Donnell, aujourd'hui un vénérable et vénéré chanoine, écrivait aussi pour la REVUE une attachante étude qui est en même temps qu'un récit de voyage toute une évocation d'histoire, pleine de lumineux enseignements: *Une promenade sur la Voie Appienne.*

Tout le monde connaît ce *chant des Catacombes* de Mgr

Gerbet, le poétique auteur de *l'Esquisse de Rome chrétienne*, qui débute par ces vers :

Hier j'ai visité les grandes Catacombes
Des temps anciens,
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens;.....

Certes, il y a plaisir à suivre M. l'abbé O'Donnell dans ses savantes pérégrinations à travers la campagne romaine, et, quand on remonte avec lui des cryptes de St-Calixte, on se surprend à murmurer, toujours de Mgr Gerbet :

Descendez, descendez, au fond des Catacombes
Au plus bas lieux ;
Descendez, le coeur monte, et du haut de ces tombes,
On voit les cieux.

Mais il faut nous borner, et je ne citerai encore que quelques lignes, celles qu'inspirait au pèlerin canadien la vue des ruines grandioses des alentours de Rome : elles donnent une haute idée de la puissance d'émotion et de l'aisance du style du pieux voyageur : " Que sont devenus tous ces superbes monuments dont nous avons vu les décombres, gisant comme des cadavres mutilés, le long du chemin? . . . Où sont les magnifiques témoignages de ce néant qui fut l'empire romain? Les demeures de ses empereurs sont tombées en poussière, les mausolées de ses consuls, de ses césars ont cessé même d'abriter la mort. Dans ce désert, le tombeau d'une femme s'élève seul pour perpétuer le souvenir d'une Cécile. . . Le soleil descendu vers l'horizon, se penche sur cette montagne solitaire se perdant à perte de vue jusqu'au bord de la mer. Comme cette lumière forte et abondante fait de profondes ombres et jette un jour éclatant sur cette scène unique au monde! Cette plaine, vaste et silencieuse comme l'océan, se déploie dans toute sa triste nudité jusqu'à ces marais que baigne la Méditerranée. Quel silence! Rien ne saurait troubler ce calme profond qui pèse depuis des siècles sur la campagne romaine. Nouvelle *mer morte*, les vents passent sur sa surface sans secousse, sans bruit, impuissants à réveiller un écho, là où dorment des siècles. . . ."

* * *

Il y a encore bien d'autres échos qui dorment à Rome et qu'un Canadien aime à faire se réveiller pour lui et pour les siens. Mais s'il y a des choses qui dorment ainsi et du fond de leur sommeil parlent avec éloquence, il en est d'autres qui vivent encore et savent émouvoir toujours. L'Eglise est immortelle et le Pape ne meurt pas. Alors c'était Pie IX, aujourd'hui c'est Pie X; mais c'est toujours le Pape.

L'un de nos publicistes de talent, M. Oscar Dunn, avait eu l'honneur d'une audience auprès du Pontife vénéré de l'Immaculée et de l'Infaillibilité. Dans une courte note, en juillet, il en rendait compte aux lecteurs de la REVUE.

“J'aime beaucoup les journalistes qui défendent la bonne cause, lui avait dit Pie IX, car ils écrivent pour un grand nombre.”

Et comme M. Oscar Dunn demandait au Saint-Père un mot d'ordre qui serait la règle de ses écrits? “Oh! mon enfant, lui répondit le Pape, vous êtes bon catholique, soyez *droit d'intention*, et Dieu vous sauvera de toute erreur.”

Voilà une direction que nous avons tous profit à bien méditer et à bien suivre encore aujourd'hui.

* * *

Napoléon III s'apprêtait, en ce temps-là, à abandonner Rome et le Pape à la garde du roi Victor-Emmanuel et de Cavour. Nos zouaves étaient là-bas. Quelques-uns étaient revenus. D'autres peut-être allaient partir. Bref, on parlait volontiers de Rome. La livraison d'août de notre REVUE, outre un poème de plus de 700 vers, du Père A. Thébaud, S.J., où est chantée la grandeur d'âme de Pie VII en face de Napoléon Ier à Fontainebleau

“Lorsqu'au sépulcre enfin il vous faudra descendre,
Pourrez-vous mieux alors que jadis Alexandre,
De votre vaste empire assurer pour longtemps;
L'unité, fruit tardif des labeurs et des ans ?”.....

apportait à ses lecteurs le compte-rendu d'une fête qui avait eu lieu à la salle académique du collège Ste-Marie, à Montréal, en l'honneur de M. Olivier Berthelet et de M. Lef. de Bellefeuille, que le Pape avait récemment nommés *Commandeur* et *Chevalier* de Pie IX. A cette fête M. l'abbé Moreau, ancien aumônier des zouaves avait donné une conférence. Mgr. Taché, Mgr Ch. Larocque et Mgr Laflèche assistaient. Enfin M. de Bellefeuille, l'un des collaborateurs les plus assidus et les mieux goûtés de la REVUE, avait prononcé un discours. C'est ce discours que publiait la REVUE. Je regrette de ne pouvoir m'y arrêter davantage.

* * *

Je ne puis non plus parler de tous les relevés bibliographiques que M. de Bellefeuille, M. Tassé et plusieurs autres signaient à chaque livraison. Je constate seulement que ces distingués critiques suivaient bien le mouvement. Et j'en viens tout de suite à parler des *romans* de la REVUE, en 1869.

Car une revue se passe difficilement de quelques *novels*? En tout cas, la REVUE CANADIENNE publiait des romans. Il y en eut deux au complet: *Une famille parisienne* et *Les fiancés d'outre-tombe*, et un troisième *Deux-Epaves* fut commencé; la publication de ce dernier se devait continuer en 1870, nous en reparlerons.

Une famille parisienne est de Hyppolyte Audeval (1824-1878), un vieil auteur, dont les ouvrages, a-t-on dit, outre qu'ils sont honnêtes et moraux sont bien écrits, dramatiques et intéressants en dépit de quelques longueurs. En deux mots, voici le sujet: une *famille parisienne*, ruinée par la malhonnêteté d'un banquier lutte pour reprendre son rang social perdu. Le père, M. Lemay, a trois enfants. Sous le coup de l'adversité, deux, Etienne et Hermine se découragent, l'un veut se suicider, l'autre se fait comédienne. Mais il reste Antoinette, le bon génie du père, qui le console dans son abandon momentané, prépare les voies au retour des prodiges, cependant que son *ami*, le fils du banquier malhonnête, par une vie toute de loyauté et d'honneur se dispose à réparer le malheur causé par son père, au jour de l'hé-

ritage. Finalement, le méchant banquier meurt, les choses s'arrangent et tout le monde est heureux. Ce n'est pas toujours ainsi, je suppose, dans la réalité de la vie, mais c'est ainsi dans les romans. Ca finit par un mariage. Est-ce le bonheur pour toujours?

* * *

L'autre roman, que publiait la REVUE CANADIENNE cette année-là, est peut-être écrit d'une plume moins alerte, parce que plus novice et trop enthousiaste; mais il est canadien, et, ce qui mieux, est tout plein de la moëlle de notre histoire et de notre plus belle histoire encore, celle du Père Jogues et de son jeune compagnon René Goupil! L'auteur des *fiancés d'outre-tombe*, c'était Mlle Chagnon, la soeur de l'ancien curé de St-Clet et des Cèdres. Aujourd'hui, nous avons plus d'une femme écrivain à Montréal. Notre REVUE a publié de jolies pages dues à la plume de *Madeleine* il n'y a pas longtemps, et je ne veux rien dire de Laure Conan ni de Françoise, dont l'éloge n'est plus à faire. Mais on a peut-être oublié la première en date, Mlle Chagnon. J'admets tout de suite que son style était plus jeune, plus naïf, moins moderne enfin et moins *up-to-date* que celui de nos inépuisables chroniqueuses. Mais son récit des amours de René avec la gentille iroquoise du canton des Agniers ne manque pas de saveur et—ce qui est rare!—ça ne finit pas par un mariage! D'ailleurs le titre l'indiquait déjà. . . ce sont et ils doivent rester des *fiancés d'outre-tombe*. Mlle Chagnon a brodé sur l'histoire, seulement sa broderie ne tend pas à fausser l'histoire mais bien plutôt à la poétiser et à l'enjoliver. Au-dessus de la trame de son idylle c'est la mâle et noble figure de l'apôtre-martyr, le Père Jogues, qui plane et qui rayonne. C'est dire, en un mot, le meilleur mérite de ce roman, qui ressemble peu aux romans ordinaires.

* * *

On le voit sans doute, à mesure que nous feuilletons les pages de notre REVUE CANADIENNE, la variété la plus heureuse distin-

gue le choix des articles publiés. Nous venons de parler de *romans*, voici maintenant une *pièce*: *Fatenville*, par F. G. Marchand. M. Marchand, qui devait être un jour Premier Ministre de sa province, était notaire de profession, mais il cultivait aussi les lettres. Son *Fatenville* est une charge pleine d'humour contre certain *fat* de la *ville*, qui s'en va dans un village de campagne, dans le but d'en imposer à une jeune héritière... Mais il se fait *rouler* de la bonne manière! Rose donne son coeur à Arthur, et Fatenville en est pour ses frais. Il n'y a rien de bien compliqué dans la machination de cette *pièce*, et il faut bien avouer que le hasard se montre trop intelligent en faisant surgir les personnages au moment voulu, voire même en faisant mourir à point nommé l'oncle d'Arthur, l'oncle à héritage, qu'on ne savait pas si malade? Mais ce qui console, dans cette modeste comédie, c'est que tout est moral et sain. *Fatenville* n'est un inconnu pour personne, c'est bien fait que ce petit monsieur suffisant et pédant soit puni et ridiculisé. Il y a tant de ses pareils... qui ne le sont pas, au contraire.

* * *

Enfin, comme pour prouver qu'aucune inspiration ne faisait défaut chez nos devanciers de 1869, après les études historiques, les essais de critique, les discours, les romans et les *pièces*, voici quelques glanures poétiques.

C'est Routhier d'abord, qui chante le jour de l'an (livraison de janvier) :

La nuit pliait au loin son écharpe étoilée :
 A travers les rideaux l'aurore souriait,
 Et sous les feux du jour le givre flamboyait,
 Comme une plaque d'or richement ciselée.
 Sur les ailes du temps qui toujours s'enfuyait,
 Une nouvelle année apparaissait encore
 Radieuse d'espoir.....

C'est Eustache Prud'homme, qui célèbre (livraison d'octobre) les harmonies sonores du *Bourdon de Notre-Dame* :

Lorsqu'au lever du jour des lueurs indécises
 Ondulent mollement sur la Grande Cité,
 Lorsque ses blocs de pierre aux immenses assises
 S'inondent de clarté;

On entend retentir dans le clocher qui tremble
 Des sons entrecoupés sous le marteau d'airain ;
 Renaissant chaque jour ils soupirent ensemble
 L'Angelus du matin.

.....
 Ainsi quand du Bourdon le bronze se balance,
 L'âme qui se réveille à tant d'émotions
 Epreuve avec bonheur la secrète influence
 De ces vibrations.

C'est enfin Edouard Sempé (livraison de novembre) qui proteste avec éloquence que le canadien n'oubliera jamais le cher pays de France, et cela toujours dans la langue des dieux :

“ Je t'oublierai, lorsqu'en sa noble course,
 Suivant l'effort d'une invisible main,
 Le Saint-Laurent reviendra vers sa source
 Pour mettre à nu les secrets de son sein.....”

* * *

Ces derniers vers s'adressaient à la France de 1869. Mais, franchement, en 1906, après trente-six ans de République, la France n'a-t-elle pas mérité qu'on l'oublie un peu ? D'aucuns le pensent et le disent. Je n'en crois rien. La crise que traverse notre ancienne patrie ne fait que nous la rendre plus vénérable. Au loin, le mal fait plus de bruit que le bien. Certes la France, aux mains de Clémenceau, est bien malade. Mais le Pape a dit qu'elle ne mourrait pas. Elle reviendra à sa mission de nation catholique. C'est notre espoir, et, voilà pourquoi nous aimons à retrouver, dans les pages de la collection de notre REVUE CANADIENNE, les témoignages les plus expressifs de notre culte envers la patrie de nos aïeux aussi bien que ceux, plus anoblissant encore, de notre culte envers le Dieu de Clotilde et de Clovis, de Saint-Louis et de Jeanne d'Arc.

L'abbé Élie-J. Auclair.



Des Livres chez les Egyptiens



NOUS lisons dans un des tombeaux égyptiens de Gizeh des premiers temps de la VI^e dynastie, qu'un personnage officiel était déjà à cette date préposé à la garde des livres, remplissant des fonctions qui devaient ressembler à celles de bibliothécaire de nos jours. Il prenait le titre de "gouverneur de la maison des livres," et jouissait d'un grand crédit.

Il est assez difficile de se figurer, après cinq ou six mille ans, ce que pouvait être en Egypte une bibliothèque de ce temps-là. Cette expression de "gouverneur de la maison des livres", autant que la pensée moderne peut inférer du sens des mots, signifierait d'abord, qu'à cette époque, il existait des livres, puis des collections d'écrits répondant à l'idée que nous nous faisons d'une bibliothèque, sous la garde d'un bibliothécaire ou conservateur de bibliothèque.

Quant à l'existence de livres chez les Egyptiens, les auteurs classiques en mentionnent le fait, lequel est confirmé par les découvertes archéologiques de notre siècle. Diodore de Sicile, décrivant l'immense palais élevé à Thèbes par le roi Osymandyas, parle d'une bibliothèque sur la porte de laquelle on lisait ces mots : "*Remèdes de l'âme.*" Cette inscription, dont le sens profond est de nature à nous surprendre, témoignait de la sagesse des Egyptiens et du cas qu'ils faisaient du savoir. Champollion, étudiant ce que l'on croit être le même monument que celui dé-

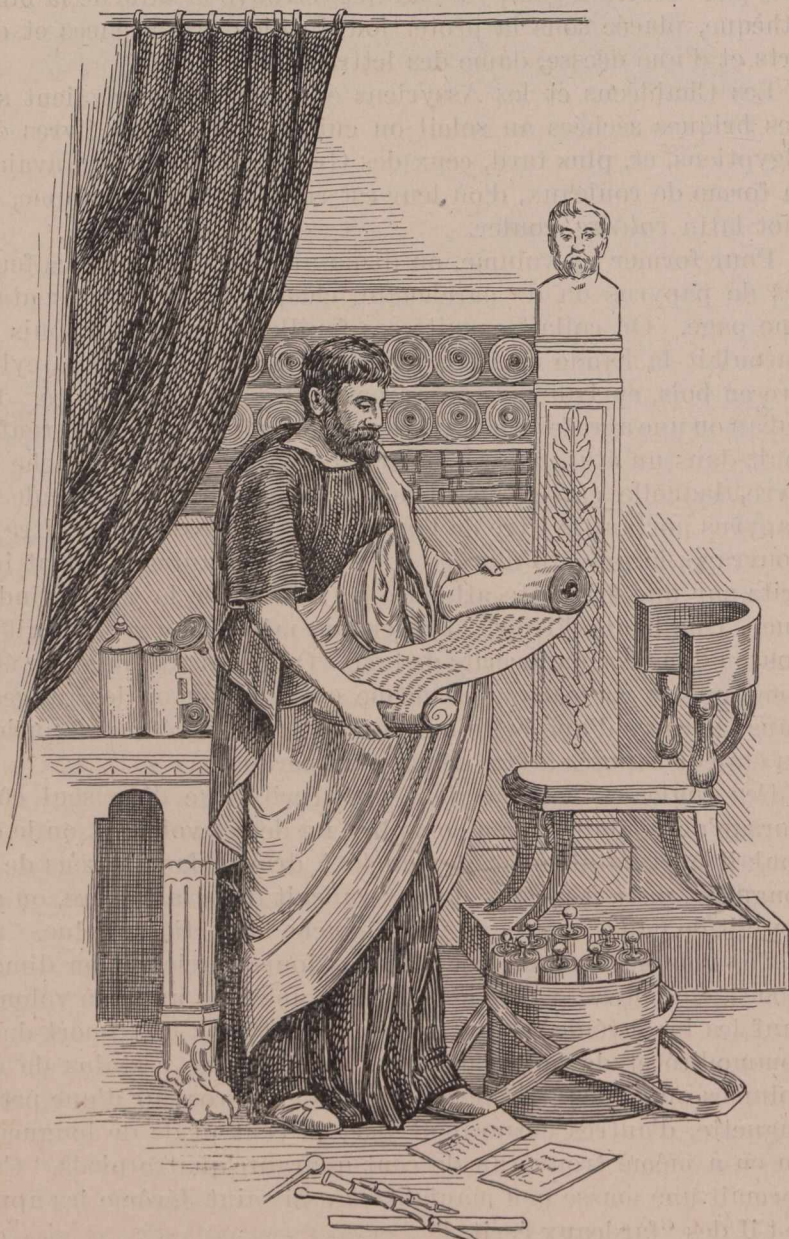
crit par l'écrivain grec, y a en effet retrouvé la salle de la bibliothèque, placée sous la protection du dieu des sciences et des arts et d'une déesse, dame des lettres.

Les Chaldéens et les Assyriens exceptés, qui écrivaient sur des briques séchées au soleil ou cuites au four, les livres des Egyptiens, et, plus tard, ceux des Grecs et des Romains, avaient la forme de rouleaux, d'où leur est venu le nom de volume, du mot latin *volvere*, rouler.

Pour former un volume, on disposait l'écriture sur des feuilles de papyrus ou de parchemin, chaque feuille représentant une page. On collait ensuite ces feuilles bout à bout, puis on enroulait la bande entière au moyen d'une baguette ou cylindre en bois, en ivoire ou en argent collée à son extrémité. Un ruban ou une agrafe de métal retenait le volume que l'on renfermait dans un étui. Cette enveloppe laissait voir la tranche du livre, laquelle était généralement recouverte d'une bande de papyrus portant le titre de l'ouvrage. D'autres fois, le titre de l'ouvrage, le numéro d'ordre et le nom de l'auteur étaient inscrits sur une étiquette attachée au bouton de la tige cylindrique. Une boule d'ivoire, d'argent ou même d'or remplaçait ce bouton dans les manuscrits de luxe. On réunissait dans un étui commun les rouleaux d'un même ouvrage, ou on les rangeait dans les cases d'une boîte ou d'un écrin ; sans cette précaution, ils étaient exposés à être séparés ou perdus.

Ces rouleaux ne pouvaient être écrits que d'un seul côté. Lorsqu'on voulait lire ou consulter un de ces volumes, on le déroulait horizontalement, de gauche à droite, dans le sens de sa longueur, puis, à mesure qu'on avançait dans la lecture, on enroulait de nouveau avec la main gauche la partie déjà lue.

Ces volumes, comme ceux de nos jours, variaient en dimensions. On pouvait coller les pages les unes aux autres à volonté, sauf les inconvénients qui en résultaient sous le rapport de la commodité et de la consistance. Tandis que certains de ces volumes ou rouleaux étaient à peine de la grosseur d'une petite baguette, d'autres mesuraient jusqu'à cent pieds de longueur ; on en a même trouvé un de cent quarante-quatre pieds. Cela formait une masse peu maniable ; aussi saint Jérôme les appelle-t-il des "fardeaux écrits."



Un Fomain dans sa Bibliothèque

La forme des manuscrits en livres carrés date du règne de Tibère; c'était un progrès immense comparé à l'ancien procédé. "Ils offrent, dit le poète Martial, l'avantage incontestable de pouvoir emporter en voyage, sous un mince paquet, des ouvrages qui formaient un nombre considérable de rouleaux." Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, l'Iliade et l'Odyssée, qui formaient 48 volumes, étaient contenus dans un seul livre carré.

Les feuilles des livres carrés, comme celles de nos livres imprimés, étaient écrites des deux côtés, et ce n'est que lorsqu'elles étaient remplies qu'on les réunissait de façon à en faire un livre. On enveloppait ensuite ce livre dans une couverture en étoffe ou en bois, retenue par des fermoirs ou simplement entourée d'une lanière de peau ou d'étoffe. On finit par donner à ces livres le nom de *liber*, d'où est venu notre mot livre.

Outre, les tablettes (1) les anciens se servaient également pour leur correspondance de feuilles de papyrus ou de parchemin de très petites dimensions. La lettre terminée, elle était roulée et entourée d'un ruban dont les deux extrémités étaient collées au papier au moyen de la cire, sur laquelle on appliquait le cachet. On mettait sur le rouleau même l'adresse de celui à qui la lettre était destinée.

A l'origine, la profession de libraire n'était pas distincte de celle de copiste, et l'écrivain vendait lui-même les livres qu'il avait transcrits; le mot *libraire*, qui désignait les copistes, les faiseurs de livres, fut ensuite appliqué à ceux qui les vendaient. A l'époque du règne d'Auguste, cette distinction était parfaitement établie. Il y avait des bibliopoles ou marchands de livres et des boutiques de librairies, rendez-vous habituel des gens de lettres, des oisifs et des beaux esprits du temps, au dire d'Aulu-Gelle. Les nouvelles littéraires, quelques points controversés de grammaire ou de philosophie fournissaient les sujets ordinaires de la conversation. On reconnaissait facilement ces boutiques aux inscriptions et aux affiches qui en couvraient les devantures et qui indiquaient les titres et les prix des livres qu'on

(1) Petites planches de bois enduites d'une couche de cire, sur lesquelles les anciens écrivaient avec un stylet.

y vendait ou louait,—car il paraîtrait que les libraires étaient déjà dans l'habitude de louer des manuscrits à ceux qui voulaient les lire ou les copier. Des casiers en bois, dans lesquels on rangeait les volumes ou rouleaux, garnissaient tout l'intérieur des librairies; les livres carrés étaient empilés à plat sur des tablettes.

On voit, par une boutade de Sénèque, que le goût des livres était déjà fort à la mode sous le règne des premiers empereurs. “Que me font, dit-il, ces livres innombrables, dont le maître pourrait à peine lire les titres, en y consacrant toute sa vie? La quantité accable l'esprit et ne l'instruit pas; il vaut mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs que s'égarer avec des milliers. . . . Dans ces amas de livres, je ne vois ni goût ni sollicitude; c'est pour en faire parade qu'on rassemble ces collections. C'est ainsi que bien des gens qui n'ont pas même autant de littérature que des esclaves, ont des livres, non comme objets d'étude, mais pour en orner leurs salles à manger. . . ils s'attachent aux armoires de cèdre et d'ivoire, font des collections d'auteurs inconnus ou méprisés, bâillent au milieu de cette foule de livres, et n'apprécient, dans tous ces volumes, que le dos et les titres.”

Les bibliothèques des particuliers étaient renfermées dans des armoires adossées aux murs, ou bien placées au milieu des salles, de manière à pouvoir tourner tout autour. En ce temps-là, comme de nos jours, on ornait les bibliothèques en y plaçant les portraits ou statues des hommes célèbres. Ce fut Asinius Pollion qui, le premier, à Rome, ouvrant une bibliothèque publique, établit cet usage, honorant ainsi l'humanité dans le génie de ses grands hommes. “Depuis quelque temps, dit Pline, on consacre dans les bibliothèques, en or, en argent, ou du moins en airain, les bustes des grands hommes dont la voix immortelle retentit dans ces lieux.”

Chez les Grecs, Pisistrate fut le premier à rassembler en un lieu particulier une collection de livres; les Athéniens embellirent et augmentèrent cette bibliothèque. Polycrate, Euripide, Euclide, Aristote, et d'autres Grecs célèbres avaient des collections de livres considérables pour leur propre usage.

Mais, pour en revenir à l'Égypte, il n'en est pas moins vrai que le livre et le volume sont originaires de ce pays.

Naucratès mentionne l'existence d'une bibliothèque à Memphis; celles de Carthage et d'Alexandrie nous sont connues. La bibliothèque d'Alexandrie, fondée environ trois cents ans avant notre ère, fut surtout célèbre par le grand nombre de volumes qu'elle renfermait; sept cent mille, s'il faut en croire Aulu-Gelle. La plupart de ces collections de livres, tant de l'Égypte que d'autres contrées fameuses de l'antiquité, devinrent la proie des flammes ou se sont trouvées égarées et finalement perdues à la suite des invasions et des guerres civiles du temps. Qui nous dira tous les trésors de science et de littérature dont nous avons ainsi été privés. On peut en juger par le grand nombre d'auteurs cités par d'autres et dont les écrits sont complètement perdus. Strabon cite deux cents auteurs, Plutarque cinq cent neuf, Clément d'Alexandre six cents et Athénée plus de neuf cents dont les ouvrages ne nous sont jamais parvenus. Et encore ne possédons-nous que les oeuvres mutilées de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle, de Tite-Live, de Tacite et autres grands historiens et littérateurs des temps antiques. En somme, un *quart* à peine des oeuvres littéraires de l'antiquité grecque et latine nous est parvenue, et parmi les oeuvres perdues il faut compter d'incontestables chefs-d'oeuvre.

Les manuscrits égyptiens étaient généralement exécutés sur papier de papyrus. C'était un papier solide, flexible et léger, matière bien préférable à toutes celles dont on s'était servi jusqu'alors.

C'est à Memphis que reviendrait, selon Lucain, la gloire d'avoir la première fabriqué le papier de papyrus. On ne peut préciser la date de son invention; nous savons seulement que le savant Champollion a trouvé dans un état de conservation parfaite des contrats sur papyrus portant leur date et remontant au temps de Moïse. Les Égyptiens des âges primitifs avaient d'abord employé des rouleaux de peaux préparées à recevoir le dessin ou l'écriture; mais dès qu'ils connurent le papyrus et surent le transformer en papier, l'usage des peaux ne fut plus qu'exceptionnelle.

Le papyrus est une plante de très belle apparence qui croît dans les eaux peu profondes et tranquilles de l'Égypte, et élève jusqu'à dix ou douze pieds de hauteur sa tige triangulaire cou-

ronnée d'une élégante touffe de verdure et de fleurs. Cet arbuste, si rare de nos jours, venait en abondance autrefois sur les terres inondées par le Nil, surtout dans les marais du Delta. "Le papyrus croît en si grande quantité sur les bords du Nil, dit Cassiodore, qu'on dirait une immense forêt." C'est que, outre sa production naturelle, on le cultivait sur une grande échelle pour satisfaire aux besoins de la consommation, qui étaient très considérables. En effet, tout dans ce végétal avait son utilité et son prix. Les grosses racines à tubercules ligneux servaient de combustible lorsqu'elles n'étaient pas employées comme matériaux de menuiserie. Les petites racines, crues, bouillies ou grillées, étaient utilisées comme substances alimentaires, au point qu'Eschyle appelle les Egyptiens *mangeurs de papyrus*. On convertissait les tiges, tressées avec soin, en élégantes nacelles; de l'écorce, flexible et résistante, on tirait des cordes, des tissus, que des mains habiles transformaient en nattes, en corbeilles, en chaussures, en vêtements, en cordages et voiles de navires. On confectionnait l'encre du charbon lui-même, et il n'était pas jusqu'aux cendres qui n'eussent, au gré des Egyptiens, des vertus médicales.

Pline et d'autres écrivains classiques nous donnent quelques détails sur le procédé de fabrication du papier de papyrus.

Le temps de la récolte arrivé, on arrachait la plante, dont on coupait la racine et le haut de la tige; celle-ci, d'une longueur de un à deux pieds, était d'abord dépouillée de son écorce, puis découpée dans la direction de la longueur, en tranches plus ou moins fines, selon la qualité qu'on voulait obtenir. Ces tranches, ou lamelles, étaient juxtaposées sur une table bien unie et humectée d'eau du Nil. On les recouvrait transversalement d'un second lit de tranches semblables, que l'on faisait adhérer aux premières au moyen d'une colle. On répétait cette opération à volonté, suivant le degré d'épaisseur et de résistance que l'on voulait obtenir. Les feuilles ainsi placées les unes sur les autres et enchevêtrées étaient, encore toutes fraîches, étirées et étendues, puis battues avec un maillet de bois pour augmenter la cohésion des parties, puis on les laissait ensuite sécher au soleil. Après en avoir poli la surface au moyen d'une dent ou

d'une écaille, on avait un papier souple, léger et presque blanc, sur lequel le scribe égyptien, à l'aide d'un petit jonc taillé à cet effet et trempé dans l'encre, écrivait en caractères presque aussi fins que nous le faisons nous-mêmes avec la plume sur le papier.

(1).

Les Egyptiens finirent par acquérir une grande perfection dans le collage des lamelles tirées du papyrus, principale opération de sa transformation en papier. On pouvait, au moyen de ce collage, prolonger indéfiniment la longueur d'un rouleau, où les pages succédaient aux pages sur le même côté du papier, selon l'étendue du texte qu'on voulait écrire. La hauteur de ces pages a varié entre six à quatorze pouces, suivant les époques des différentes dynasties égyptiennes et suivant les qualités du papier, car, à toutes les époques il y a eu ce qu'on appellerait aujourd'hui du papier commun et du papier de luxe; le premier servait aux usages ordinaires de la vie; le second, destiné surtout aux besoins du culte, se distinguait par sa souplesse et sa blancheur.

Dès que les Grecs connurent, par l'intermédiaire des marchands phéniciens, l'industrie des papetiers égyptiens, ils se hâtèrent de substituer le papyrus aux peaux de chèvre ou de brebis dont ils s'étaient servis jusqu'alors, au dire du Père de l'histoire. Ils élevèrent même une statue à un Athénien du nom de Philtatius, qui avait inventé un encollage qui donnait au papyrus une solidité et un poli supérieurs.

Au cinquième siècle avant Jésus-Christ, l'usage du papyrus était devenu à peu près général chez tous les peuples civilisés.

(1) L'attirail du scribe égyptien comprenait une boîte à cases multiples pour les pastilles de couleur, et une rainure destinée aux pinces et aux calames. Le calame était un roseau taillé en forme de plume.

Alphonse Gagnon

Québec, Nov. 1906.



Bibliographie Canadienne

“POESIES.”—ALFRED GARNEAU, PUBLIÉES PAR SON FILS
HECTOR GARNEAU.—1903

Chez Beauchemin, à Montréal.

Le fils du grand Garneau, M. Alfred Garneau, est mort à Montréal il y a deux ans. Dans ses cartons et ses paperasses, son fils, M. Hector Garneau, a fait un premier choix, et, en attendant la publication des ouvrages de son père, en prose, il nous livre ceux que le distingué lettré avait écrits en vers. Il y a là quarante-cinq poèmes de valeur comme de facture inégale, qui ne jaillirent pas toutes de la même source d'inspiration, dont quelques-unes sont plutôt frivoles et d'autres plus graves, mais qui, somme toute, “feront connaître l'homme d'imagination et de sensibilité que fut Alfred Garneau.”

Je suis loin de m'entendre à une besogne de critique de la poétique ou des vers d'un poète. Tout au plus, je m'essaie à dire ce que je pense des nouveaux livres qui paraissent chez nous. Que dirais-je du nouveau volume que, par respect filial, autant que par amour des lettres, M. Hector Garneau publie aujourd'hui?

D'abord je le félicite d'avoir hérité de son père et de posséder

si bien cette qualité, trop rare en nos siècles roturiers, qui consiste à tenir à l'honneur de son nom. Quand on est le petit-fils de Garneau, aussi bien que celui de Papineau, on a droit d'en



ALFRED GARNEAU

être fier! Que les parvenus de tout acabit en pensent ce qu'ils voudront!

Et puis, d'ailleurs, les vers de M. Alfred Garneau méritaient mieux que l'ombre de l'oubli et mieux aussi que le culte discret

qu'on conserve dans les bonnes familles aux souvenirs des aïeux. Je les ai lus rapidement. Je n'y ai rien trouvé d'extraordinaire peut-être, et je ne jurerais pas que certaine pièce ne manque un peu d'envolée? Mais j'ai lu ce volume de vers sans fatigue, avec intérêt, tout étonné qu'on puisse faire avec des mots—quasi rien que des mots! de si jolies choses! Oyez, par exemple, cette fantaisie, qui s'appelle et qui est bien une "folle gageure":

L'aurore
 Colore
 D'un fin
 Carmin
 Les nues
 Menues.
 Que l'air
 Est clair!

Ni brume
 Qui fume
 Ni vent
 Levant
 A pleine
 Haleine
 Les bruns
 Embruns.

L'impide,
 Sans ride,
 L'eau luit
 Qui fuit
 Très floue,
 Et joue
 Au pur
 Azur.

Et cela continua, sur deux pieds, légèrement, onze strophes durant!

Mais il n'y a pas, dans ces poésies, que des choses légères et

charmantes, que "des reflets de visions pâles ou de clairs paysages," il y a de temps en temps de bonnes et saines idées qui se tiennent noblement dans la draperie des beaux vers. Voici, par exemple, prises de la pièce "Le Bon Pauvre," des strophes qui font honneur à un poète chrétien :

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
 Le beau cèdre au riche manteau;
 Et, le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
 Le pâle et frissonnant roseau !

* * *

O Christ, devant ton front que les épines ceignent
 Je bénis mon sort et ta loi.

N'as-tu pas dit: "Heureux celui dont les pieds saignent"
 "Sur les ronces, derrière moi?"

* * *

Reste vide après tant de coups...

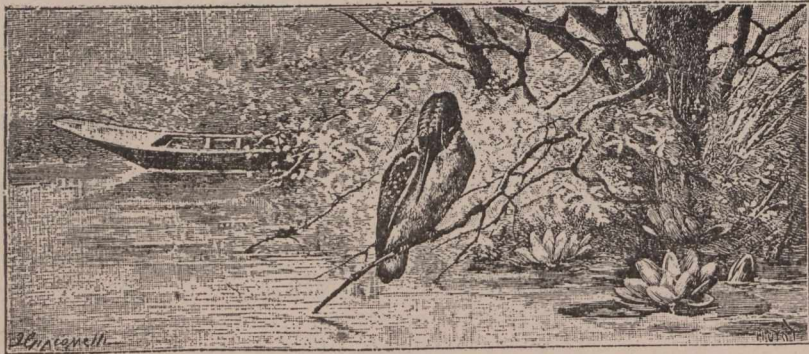
Mon pauvre coeur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
 Mais que j'aie une larme, à mon heure mortelle,
 O Christ, à verser sur tes clous!

Bref, nous ne saurions trop conseiller aux lecteurs de la REVUE CANADIENNE de passer chez Beauchemin... et de se procurer le joli volume. Il est à mettre sur le rayon de votre bibliothèque, entre les anciennes éditions de l'*Histoire du Canada*,... et la future "*Histoire du Canada*, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par François-Xavier Garneau, revue et annotée par son fils Alfred Garneau, publiée, avec une introduction biographique et des notes nouvelles, par son petit-fils Hector Garneau"....

Je finis ainsi par une annonce, dont il convient de faire une réclame. Ce n'est pas tous les jours qu'on se passe la plume de père en fils pour chanter les gloires de son pays! Honneur aux trois Garneau!

L'abbé Elie J. Auclair.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer l'apparition prochaine d'un recueil de poésies canadiennes, intitulé: *L'Ame Solitaire*, par M. Albert Lozeau, dont la Librairie Rudeval, de Paris, est l'éditeur.



Le Convoi Fantôme



POUR ma part, je n'avais jamais cru aux manifestations surnaturelles qu'on attribue aux citoyens d'Outre-tombe. Je doutais, sans raison, comme tous les sceptiques, ayant toujours été d'une indifférence complète pour tout ce qui touchait, de près ou de loin, aux mystères de l'occultisme.

Aussi, lorsque notre ami commun, Janvier Bordeaux, le rédacteur des dépêches à la "Lumière", voulut un soir exprimer ses théories sur l'au-delà et nous faire admettre la fréquence des "avertissements" et des apparitions, j'accordai mes suffrages aux rieurs et, avec eux, je criblai l'excellent Janvier de sarcasmes que je croyais alors fort spirituels.

— Allons donc," réclama Jean DesCaves, "tu sais bien qu'il n'y a rien de surnaturel.

— De l'extraordinaire, tout au plus," décida Jacques Lémery.

— Tout ce qui arrive est possible," pontifia un troisième, en mordillant sa cigarette. C'est notre ignorance qui nous fait

voir du miracle dans tout ce qui est naturel, mais incompréhensible.”

Une discussion assez vive s'était engagée dans les bureaux du journal entre Bordeaux et quatre ou cinq journalistes.

On avait parlé de légendes de la “Veillée des Morts” et, enfin, des manifestations inexplicables qui mettent parfois les vivants en communication avec les trépassés.

Les théories les plus bizarres, les plus drôles, comme les plus profondes, s'étaient suivies dans le fouillis de ces dissertations. On niait, on admettait, de part et d'autre. Jamais cacophonie semblable de réparties ne s'était fait entendre dans le sanctum de la rédaction.

Bordeaux tenait bon contre cette avalanche de contradictions ironiques et, sans abdiquer en rien ses croyances, il demanda aux camarades :

— Ainsi, vous ne convenez pas du surnaturel, dans certaines circonstances ?

— Non, cent fois non” hurla le chœur de protestataires.

— Parfait. Ecoutez-moi. Vous vous rappelez qu'avant d'entrer au service du journal j'étais télégraphiste de nuit à Shepley, petite gare en plein bois, à cinquante milles d'Hélène, capitale du Montana. C'est dire que j'avais des loisirs. De neuf heures du soir à six heures du matin, je passais journalièrement huit heures seul, et six heures à ne rien faire.

“Shepley était alors un point assez important du réseau “Montana and Coast.” Les trains de marchandises s'y garaient pour attendre le passage des rapides et des express. Pour vous donner une idée du trafic qui s'y faisait, j'ajouterai que plusieurs fois j'avais dû remplir les deux voies de garage, les voies de remisage et les voies blanches, de wagons de marchandises, afin de permettre aux trains de voyageurs de continuer leur route.

“La voie s'étendait droite, à l'Ouest de la gare, sur un parcourt de deux milles, et bifurquait brusquement dans les bois, pour gravir la montagne qui conduisait vers Hélène et vers l'embranchement du parc national américain de Yellowstone, au sud. A une distance de dix milles, à peu près, se trouvait la “Cave de la Mort,” ainsi nommée à cause des accidents, collisions, déraillements, etc., qui s'y produisaient fréquemment.

“Figurez-vous une pente de cinquante pieds au mille, sur un parcours de trois quarts de mille, dans une courbe faisant demi cercle complet en contournant le pan de granit de la montagne. L'intérieur de cette courbe s'allongeait vers la base dans un précipice d'eau bouillante.

“Cet endroit, devenu célèbre, pour ainsi dire, par des souvenirs terribles de désastres, faisait le thème de toutes les histoires superstitieuses des employés de la compagnie.

“Toutes les nuits, à minuit et demie, le rapide de San Francisco passait à Shepley. En même temps, le train de marchandises No 3, se garait, puis repartait cinq minutes après le passage du rapide, pour se rendre dans les districts miniers de l'Est montanais.

“Le conducteur Seymour et le serre-frein Crowley, du train No 3, étaient les seuls camarades que j'eusse admis dans mon intimité, à cause de leur franche bonhomie. J'attendais toujours leur arrivée avec impatience, car leur courte visite à mon bureau était pour moi l'occasion d'une agréable causerie.

“Or, le soir du 31 octobre 1898, trois mois après mon entrée en fonction, il m'advint, au sujet de cette “Cave de la Mort,” une aventure dont je me souviendrai toujours.

“A minuit, il faisait un temps épouvantable. Le vent, sifflant dans les fils télégraphiques et dans les arbres dépouillés, sonnait le rappel de tous les éléments déchainés. Depuis six heures, le ciel, noirci de nuages, avait déversé sur la région tout ce qu'il contenait de grêle et de pluie, d'éclairs et de tonnerre. La montagne, parfois, dans le lointain, s'enflammait comme si la “Cave de la Mort” avait craché des laves en fusion.

“La tempête m'ennuyait énormément, et je comptais trouver un dérivatif à la lenteur des heures de service, dans la visite quotidienne de mes deux amis. Je reçus bientôt un message qui, malgré sa banalité, me combla de joie. L'expéditeur des trains, à Treslow, ordonnait à Seymour d'attendre le rapide de San Francisco, à Shepley, car ce train était en retard d'une heure. Heureux de ce contre-temps, je fermai ma clef pour laisser passer les dépêches adressées aux autres gares du réseau, et je m'enfonçai dans mon fauteuil en savourant une bonne pipe.

“ La grêle battait toutes sortes de rythmes fantaisistes, sur les vitres, et la foudre, se mêlant à la rafale, donnait des effets merveilleux de lumière, de son et de bruit. Machinalement, je m’amusais à donner un sens au crépitement de la grêle, sur les carreaux ; je succombais à cette mentalité toute spéciale du métier qui nous fait saisir une lettre, un chiffre, ou une phrase abrégée, dans une succession de battements quelconques.

“ J’avais déjà trouvé quelques lettres incohérentes lorsque, tout à coup, les battements se précisèrent, et je saisis parfaitement bien la phrase suivante, battue par la grêle, sur les vitres de la fenêtre, droit au-dessus de ma clef :

“ — . — — . — . . — — . — — —
— — — ”

ce qui signifiait “ J. C. killed, Death’s Cave,” ou “ J. C. tué, Cave de la Mort.”

“ Je fus brusquement arraché à ma rêverie de désœuvré par cette sinistre dépêche que la grêle m’envoyait dans ses crépitements capricieux. Ce qu’il y avait de curieux dans cette coïncidence, c’est que le train de Seymour devait nécessairement passer la “ Cave de la Mort ” pour venir à Shepley. De plus, les initiales “ J. C. ” correspondaient étrangement au nom de Jim. Crowley, et le train No 3 ne pouvait pas arriver avant quinze ou vingt bonnes minutes au moins. Toutefois, je pouvais bien être le jouet d’une illusion, et il était possible que la dépêche fut venue sur ma clef sans que je m’en fusse rendu compte.

“ Je m’informai à la gare de Brownrigg, à cinq milles en deça de la Cave, et l’on m’assura que le 3 n’était pas encore passé et qu’il n’y avait pas de dépêches sur le fil. J’en avais assez. Je regardai l’horloge. Il était minuit quinze. Je songeai alors qui si le No 3 n’était pas encore passé à Brownrigg, il ne pouvait jamais arriver à Shepley à minuit trente.

“ Je ne sais pourquoi, mais cette intervention mystérieuse de la grêle, en plein milieu de ma rêverie, me jeta du froid dans le dos. Était-il vraiment arrivé malheur à mes amis ?

“ J’en étais à ces réflexions, lorsqu’en regardant, comme malgré moi, dans la direction de la Cave, j’entendis un coup de

sifflet lointain, et j'aperçus une lumière rouge s'allumer à un endroit de la voie où je n'avais jamais remarqué de disque ou de sémaphore, auparavant. Un projecteur de locomotive brilla, d'abord faible, diffus, à travers la bourrasque, puis s'avança, grossit, m'éblouit. Une cloche sonna et j'entendis clairement sur les rails, le grincement des roues trempées de grêle fondante. Je saisis distinctement le halètement de la pompe à air et un train de marchandises s'arrêta sur la voie de garage Ouest. Ce devait être, nécessairement, pensai-je, le No 3, car il n'y avait pas d'autre train de marchandises signalé ce soir-là. D'ailleurs, la demie de minuit sonnait à l'horloge.

“Je chassai donc les folles appréhensions qui m'avaient obsédé depuis un quart d'heure, et je conclus que Seymour et Crowley étaient, selon leur habitude, ponctuels au rendez-vous.

“J'aperçus enfin mes deux amis. Ils sautaient du fourgon de queue. Malgré la distance et l'obscurité brumeuse de la tempête, je les reconnus parfaitement tous deux à la lumière de leurs lanternes, chose en elle-même discutable, mais dont je ne me rendis pas compte, sur le moment, tant j'étais soulagé par leur arrivée. Un bruit de pas cria sur le quai de la gare et la porte de mon bureau s'ouvrit. Seymour et Crowley entrèrent. Nous échangeâmes la poignée de main habituelle et je m'informai du voyage :

— La descente a été rude,” dit Seymour, “et nous avons eu bien des tracassés. La voie est glissante.”

“En même temps, il prit la dépêche d'ordres que je lui tendis et, en l'ouvrant, il la tacha de sang.

— Mais, tu es blessé, Seymour ?

“Tiens, c'est vrai,” dit-il. “En descendant la côte de la cave, tout à l'heure, je me suis déchiré la main, comme tu vois, en cherchant à retenir Crowley qui avait glissé.

— J'ai même appris,” continuai-je en riant, “que Jim s'était fait tuer. C'est la grêle qui me l'a dit...”

— C'est vrai, intervint Crowley.

“A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il disparaissait de ma vue avec Seymour, comme si la tempête les eut balayés tous deux. Un coup de tonnerre se fit entendre et le train, un moment éclairé par la fulgurance de la foudre, s'évanouit dans le noir.

“ Je ne puis vous dire ce que je ressentis alors. Vous le comprenez mieux que je ne saurais vous l'expliquer. Et remarquez bien que j'étais parfaitement éveillé et que je possédais mes facultés dans toute leur plénitude.”

Un silence pénible suivit cette narration extraordinaire.

Janvier reprit, quelque peu ému :

—Vers une heure, c'est-à-dire une demi-heure après cette étrange hallucination, le train No 3, le vrai, cette fois, entra en gare, avec le cadavre de Crowley. Seymour me raconta que le serre-frein, en surveillant la descente du train, du haut d'un wagon, avait glissé sur les planches humides, et s'était fracturé le crâne sur la pierraille de l'entrevoie, vis-à-vis la “ Cave de la Mort,” et que lui-même, en voulant arrêter la chute de son ami, s'était blessé à la main.

“ Le conducteur refusa de croire, tout d'abord, à la mystérieuse dépêche de la grêle, mais, lorsque je lui montrai les traces de sang sur l'enveloppe d'ordres, il fut attéré. Il remarqua aussi des empreintes de pas, fraîches encore, sur le plancher de mon bureau. Cette constatation lui fit comprendre que je lui disais toute la vérité.”

* * *

Depuis le récit de Janvier, je ne ris plus des histoires de revenants.

Jules Tremblay

Montréal, Octobre 1906.



Une Vocation

A la lisière du bois s'élevait, il y a une quinzaine d'années, la chaumière de Jean le Bucheron.

La maison, ou, pour parler plus exactement, la cabane, était de pauvre apparence, mais elle paraissait coquette dans sa pauvreté, car, le soleil mettait des reflets roses au granit des murs, et le toit de chaume se parait, de ci de là, de vert gazon, tout en s'empanachant de fumée.

Au moment où commence cette histoire, une scène bien triste se passe dans cette chaumière si gaie. Poussons la porte entr'ouverte et ce que nous allons voir nous dispensera de longs commentaires.

L'unique chambre de la cabane est peu éclairée; une torche de résine y répand une vague lueur qui permet d'apercevoir le modeste mobilier du bûcheron; quelques sièges grossiers, une table, deux lits rustiques: un petit, l'autre plus grand. Sur ce dernier un homme, la respiration haletante, les yeux clos, est étendu: c'est Jean le Bûcheron. Près de lui son fils, jeune garçon d'une dizaine d'années, à la physionomie intelligente et pensive, regarde douloureusement ce père, qu'il aime et qu'il voudrait soulager.

Tout à coup le malade fait un mouvement.

L'enfant quitte la chaise qu'il occupait près de l'âtre et doucement il demande:

—Tu désires quelque chose, père?

Les lèvres de Jean s'agitèrent faiblement; d'une voix rauque il dit:

—A boire!

L'enfant remplit d'eau une tasse de faïence, Jean boit quelques gorgées et murmure:

—Merci, mon petit Pierre.

Comme si ce léger effort l'eût épuisé, il retomba sur l'oreiller et bientôt s'assoupit.

Pierre se rassit sur sa chaise, et, se parlant à lui-même, il répondit à mi-voix à la préoccupation qui s'imposait à son esprit :

—Que maître Giraud est long à arriver!... Lorsque j'ai couru chez lui, on m'a dit qu'il viendrait aussitôt rentré... et voilà trois heures de cela. Il est retenu, sans doute. Enfin, attendons! il le faut bien!

Maître Giraud, que Pierre était allé chercher au moment où son père s'était alité, était un vieil officier de santé, seul médecin du village. Depuis longtemps sa science était faite de pratique plus que de théorie, et il s'était habitué à utiliser, pour les remèdes qu'il ordonnait, les ressources naturelles qu'il avait sous la main, évitant, autant que possible, de recourir au pharmacien, car le village n'en possédait pas : pour en trouver, il fallait se rendre à la ville la plus proche, distante d'au moins huit lieues. Pour sa rude bonhomie et son inépuisable charité, les paysans aimaient maître Giraud. Quelque temps qu'il fit, si loin qu'il dût aller, il accourait au premier appel.

Cette fois là, cependant, le vieux praticien se faisait attendre. Pour calmer une très légitime anxiété, Pierre prit un livre, un de ces volumes enfantins qui sont nos premiers amis : il y relut, une histoire merveilleuse (1) où il était question d'un petit garçon placé dans une situation analogue à la sienne.

Il lisait, pour la vingtième fois, ces lignes :

—“Il n'est pas en mon pouvoir de guérir ta maman, mon pauvre enfant ; c'est à toi seul qu'est réservée sa guérison, si tu as le courage d'entreprendre le voyage que je vais t'indiquer.”

—“Parlez, madame, parlez ; il n'est rien que je ne fasse pour sauver maman.”

—“Il faut, dit la Fée, que tu ailles chercher la *plante de vie* qui croit au haut de la montagne que tu vois par cette fenêtre ;

(1) *Le bon petit Henri*, par Mme la Comtesse de Ségur.

“quand tu auras cette plante, tu en exprimeras le suc dans la bouche de ta maman, qui reviendra immédiatement à la vie...”

Pierre en était là de sa lecture lorsque le médecin arriva. Maître Giraud s'approcha du lit du malade et hocha la tête.

Il murmura entre ses dents :

—C'est une bonne congestion...

Pierre interrogea les larmes aux yeux.

—C'est grave cela, monsieur Giraud?

Devant le chagrin de l'enfant, le bonhomme hésita :

—Hum! ça dépend... Quand c'est pris à temps on en sort...

Il faudrait attirer au dehors et sur un autre point l'inflammation intérieure. Seulement il faut agir vite... et nous ne pouvons songer à gagner la ville pour y chercher le remède, il nous faudrait trop de temps.

—Ah! monsieur Giraud, reprit Pierre en montrant son livre, quel dommage que tous ces contes de fées ne soient que des histoires! Il y a là une plante, la *plante de vie*, qui rend la santé même à ceux qui vont mourir. Hélas! tout cela n'est pas vrai... et peut-être que mon pauvre papa...

L'enfant se tut, suffoqué par les larmes.

—Console-toi, mon ami, dit le vieux docteur; tout n'est pas fiction en cela... tu vas t'en convaincre.

Et le vieux médecin sortit rapidement.

Il revint quelques minutes après, apportant une plante que Pierre ne reconnut pas, car Maître Giraud l'avait déjà pressée dans ses mains pour en faire une sorte de compresse qu'il appliqua sur les jambes du malade. Puis, il partit, promettant de revenir de grand matin.

Pierre veilla son père jusqu'au jour.

Le docteur, plus rassuré après l'application du remède lui avait dit d'avoir confiance.

Il remarqua que la respiration du bûcheron devenait plus régulière et plus douce.

Dans sa joie, il se demanda si le conte de fée, n'était point devenu une réalité, et si le bon docteur n'avait pas apporté l'*herbe de vie*...

Fidèle à sa promesse, maître Giraud revint à l'aube. Jean qui se réveillait, le salua d'un bonjour joyeux. Alors, tout ému, le médecin dit à l'enfant :

—Tout va bien, ton papa est sauvé, mon bonhomme; qu'il se repose encore, et dans quelques jours il sera sur pied.

Dans un élan de reconnaissance, l'enfant se jeta au cou du docteur.

* * *

Cet événement décida de la vocation de Pierre.

Il se prit à aimer ces herbes et ces fleurs à qui il devait la vie de son père.

Le vieux praticien du village, heureux de rencontrer dans ces campagnes sauvages un enfant à éduquer, un élève à qui transmettre pour l'avenir les éléments d'une science utile, ne négligea rien pour développer chez Pierre le goût naissant des études botaniques. Toutes les fois, où il ne devait point aller faire des fagots dans la forêt avec son père, le jeune garçon accompagnait l'officier de santé dans ses tournées. On partait dès le matin pour ne rentrer que le soir. A travers plaines et bois, Pierre cueillait des fleurs dont il demandait le nom.

Il les étudia ainsi avec passion, en apprit de la bouche de maître Giraud, toutes les propriétés, non seulement médicinales, mais industrielles; il sut que certaines fleurs ne gardent point en égoïstes les poétiques couleurs qui les parent; mais qu'elles les cèdent facilement à l'homme qui sait les employer.

En travaillant toujours avec ardeur, il devint, sans même s'en douter, botaniste. Et aujourd'hui, il n'a plus qu'une idée: communiquer aux autres son admiration pour ces délicats chefs-d'oeuvre de la nature et pour

Ce poème embaumé qui s'appelle une fleur."

P. C.

A Travers les Faits et les Œuvres

En Russie.—Une accalmie.—L'oeuvre de M. Stolypine.—Favorable situation financière.—Les préparatifs des élections.—Les partis en présence. — Une déclaration du premier-ministre.—En Angleterre.—Réunion du Parlement.—Les "suffragettes".—Le ministère et le parti ouvrier.—Un amendement à la loi électorale.—"One man, one vote".—Le bill d'éducation à la Chambre des Lords.—Amendements favorables au principe confessionnel.—Deux cents voix de majorité.—Déclarations de l'archevêque de Cantorbéry.—Un discours du ministre de l'éducation.—La question du Home Rule.—Les élections municipales.—En France.—L'avènement de M. Clémenceau.—La déclaration ministérielle.—Les élections aux Etats-Unis.—Notre session fédérale.

Il semble y avoir pour le moins une accalmie dans la crise russe. Depuis quelques semaines les affaires intérieures de l'immense empire paraissent avoir pris une meilleure tournure. La politique à la fois énergique et réformatrice de M. Stolypine a obtenu des résultats appréciables. L'ordre s'est rétabli peu à peu dans les provinces. Les grands centres comme Saint-Pétersbourg et Moscou ont joui d'une tranquillité à laquelle ils n'étaient plus habitués. Les attentats ne sont plus aussi nombreux ni aussi fréquents. Et les ministres du tsar peuvent préparer avec une confiance mieux justifiée les mesures de réforme administrative et de législation qu'ils doivent proposer à la nouvelle Douma.

Un des éléments favorables de la situation, c'est l'état des finances. Le budget de 1905 s'est soldé par un énorme surplus. Le rapport du département du contrôle de l'empire sur le budget de 1905 dit que les recettes ordinaires ont dépassé les dépenses ordinaires de 99,382,405 roubles, bien qu'il ne fût prévu qu'un surplus de 60,980,047 roubles. Les recettes ordinaires se sont élevées à 2,024,558,452 roubles et les dépenses ordinaires à 1,925,176,047 roubles. Les recettes extraordinaires se sont élevées à 793 millions 515,197 roubles et les dépenses extraordinaires à 1,379,576,662 roubles. L'ensemble des dé-

penses ordinaires et extraordinaires dépasse de 215,010,137 roubles l'ensemble des recettes ordinaires et extraordinaires. En employant le surplus utilisable du budget de 1904, pour faire face aux dépenses extraordinaires, le déficit total, au lieu de 180 millions de roubles prévus, a été réduit à 158 millions et couvert par le produit de l'emprunt 5 % russe de 1906. C'est-à-dire qu'une forte partie des dépenses extraordinaires, imputables au capital, a été soldé à même les excédants des recettes ordinaires sur les dépenses ordinaires. C'est là, évidemment, un état de choses très encourageant et qui ne peut que fortifier le pouvoir impérial.

Nous lisons dans une dépêche adressée à un grand quotidien de Paris que toute la Russie semble déjà être absorbée par la campagne électorale. Les municipalités, les zemstvos, les ouvriers et les paysans sont occupés à dresser des listes électorales, tandis que les partis politiques, ouvertement ou clandestinement, font la propagande en faveur de leurs candidats. Parmi les groupements politiques qui s'agitent, le gouvernement semble être décidé à favoriser ceux qui, par leur modération ou par leur patriotisme loyaliste, donnent des garanties suffisantes qu'ils enverront à la Douma des députés résolument décidés à travailler sérieusement à la rénovation pacifique de la Russie. Au nombre de ceux-ci se trouvent : l'Union du 17-30 octobre, dite octobriste, le parti de la rénovation pacifique et la ligue de l'ordre légal.

Le parti monarchiste dit "Union du peuple russe," bien qu'au fond il jouisse de la sympathie des gouvernants, ne saurait être ouvertement favorisé ou protégé par le ministère par suite des exagérations auxquelles ses membres se sont dernièrement livrés au congrès de Kief et de Moscou ainsi que dans leurs organes.

Quant aux partis extrêmes : constitutionnels-démocrates, socialistes-révolutionnaires et autres, le gouvernement est fermement résolu à les combattre par tous les moyens en son pouvoir. La conduite de ces partis, durant la courte session de la première Douma, où ils formaient la grande majorité, a sans conteste amoindri considérablement leur prestige. Il est donc plus que probable qu'aux nouvelles élections législatives, ils

n'auront pas le succès de l'année dernière. Cependant les constitutionnels-démocrates—ou cadets—ont remporté une victoire inattendue aux élections des zemstvos pour les différents districts de Moscou. Ils ont fait élire tous leurs candidats à ces assemblées locales. Est-ce un avant-coureur de ce qui leur est réservé dans cette province, aux élections parlementaires?

Le premier-ministre, M. Stolypine, vient de faire une déclaration qui a produit une vive sensation dans les cercles politiques russes. Il a annoncé nettement que le gouvernement entend demeurer en dehors des partis et de leurs fluctuations et ne veut se laisser guider que par l'intérêt du pays. Nous commençons à croire qu'il y a vraiment chez ce ministre l'étoffe d'un homme d'Etat. Un correspondant de la *Vérité française*, peu sympathique au gouvernement russe, écrit à ce journal: "C'est par ses victoires que M. Stolypine compte les jours de son ministère; tellement qu'il semble qu'en dirigeant contre lui leur plus formidable engin, les révolutionnaires avaient vu juste. La Terreur blanche l'emporte sur la Terreur rouge."

Il est à désirer que les élections constituent une Douma en même temps conservatrice et progressive, qui sache assurer les réformes nécessaires tout en préservant le pays des excès de la révolution.

* * *

En Angleterre, le Parlement s'est réuni le 23 octobre. La session promet d'être mouvementée et intéressante. Elle a débuté par une sorte d'émeute féminine aux portes de Westminster un groupe de "suffragettes" a fait une manifestation violente à l'adresse des députés qui passent pour être hostiles au droit de suffrage féminin. La police a dû intervenir et opérer plusieurs arrestations. Dix "suffragettes" ayant refusé de fournir la caution de cinq livres sterling à laquelle elles étaient condamnées, le magistrat leur a infligé à chacune deux mois de prison.

Malgré son énorme majorité:—la plus grosse dont un cabinet anglais ait disposé depuis un siècle—nous croyons que le gouvernement va trouver parfois la session fatigante et ardue. Sur

plusieurs graves questions le parti libéral n'est pas uni. Il est divisé au sujet de la défense nationale, de la loi d'éducation, du problème irlandais, de la Chambre des Lords, etc. Et l'entrée en scène du parti ouvrier à compliquer davantage la situation. Car celui-ci n'entend pas jouer le rôle de comparse dans la majorité ministérielle. Il a des idées à lui, un programme à lui, et il paraît déterminé à en poursuivre la réalisation en dépit de toutes les combinaisons politiques. Le leader de ce parti, M. Keir Hardie, l'a récemment représenté comme "pénétré de socialisme." Cette déclaration a dû rendre un son fâcheux aux oreilles de la bourgeoisie libérale et même radicale, qui ne pèche point par un trop tendre amour pour les desiderata socialistes. Le ministère est obligé cependant de faire des concessions à ce groupe. Ainsi, dans la discussion du projet de loi concernant les conflits entre le capital et le travail, un amendement a été introduit en vertu duquel il sera impossible à l'avenir d'intenter une action visant les fonds des *trades-unions*.

Un des premiers bills de la session a été celui que le chef du gouvernement a présenté pour amender la loi électorale. Jusqu'ici un Anglais possédant des propriétés dans plusieurs circonscriptions pouvait voter dans chacune d'elles. Et l'on prétend que c'est pour permettre à ces propriétaires d'exercer ainsi leur vote multiple que les élections n'ont pas lieu toutes le même jour, mais sont échelonnées, et durent plusieurs semaines. Le bill de Sir Henry Campbell Bannerman aura pour effet de supprimer ce privilège. Dorénavant, que l'on soit ou non plusieurs fois propriétaire, on n'aura qu'un vote en vertu du principe : *one man, one vote*.

Mais la question qui passionne le plus l'opinion publique en ce moment, c'est encore le bill d'éducation. La Chambre des Lords en a commencé l'étude et elle a montré beaucoup d'indépendance et de fermeté en lui faisant subir plusieurs amendements favorables à l'enseignement religieux.

En premier lieu, lord Heneage, appuyé par l'archevêque de Cantorbery a proposé de déclarer que "nulle école ne sera considérée comme école publique si une partie de la journée n'y est pas consacrée à l'instruction religieuse." C'était un coup droit porté aux sectateurs de l'école neutre, et une manière habile de

pousser le gouvernement au pied du mur. En effet les ministres ont souvent répété qu'ils n'entendent pas bannir la religion de l'éducation. L'archevêque de Cantorbery a fait remarquer que, s'il est vrai que le bill ne soit "ni un bill de laïcisation, ni un bill qui donne à la religion une place inférieure," il importe qu'il débute par une affirmation formelle comme celle proposée par lord Heneage. Lord Lansdowne est venu accentuer encore le caractère de l'amendement. "Puisque, a-t-il dit, les membres du gouvernement ont déclaré à plusieurs reprises que l'éducation religieuse constituait une partie essentielle de l'éducation des enfants, eh bien! qu'ils donnent la preuve de leur sincérité en acceptant cet amendement." Cette attitude a sans aucun doute embarrassé le cabinet. Mais il était trop engagé envers les non conformistes et il a fini par déclarer qu'il ne pourrait accepter l'amendement de lord Heneage. En présence de l'obstination ministérielle, la Chambre des Lords a courageusement fait son devoir, et elle a approuvé l'amendement par un vote de 256 contre 56. Deux cents voix de majorité! Ce chiffre proclame hautement de quel esprit est animé la chambre haute du Parlement britannique.

Nous avons mentionné le discours de l'archevêque de Cantorbery. Il contenait des passages que nous tenons à reproduire ici. Le primat d'Angleterre s'est défendu de traiter cette question au point de vue exclusif des intérêts de son église. "Le point de vue où, dit-il, le législateur doit se placer est celui-ci: quels sont les meilleurs moyens de donner aux enfants la meilleure instruction, la meilleure éducation? Parmi ces moyens il en est un qui est employé depuis toujours par l'immense majorité du peuple anglais: pour donner aux enfants une bonne éducation il faut d'abord les élever chrétiennement." L'emploi de ce moyen ne doit pas être prohibé: c'est dans cet ordre d'idées que le primat déposera ses amendements.

Il a ajouté: "Même si mes amendements sont adoptés par les deux Chambres, on ne pourra pas dire que l'éducation Bill est notre oeuvre. Si nous pouvions traduire en loi nos sentiments et nos préférences, nous procéderions à une refonte beaucoup plus radicale; même modifiée comme je le proposerai, la loi contiendra encore des dispositions dont mes frères en religion se-

raient heureux de la débarrasser. Nous accepterons une solution transactionnelle pour bien montrer que nous agissons ici en hommes d'Etat, non en hommes d'Eglise. Mais encore faut-il, c'est une condition *sine qua non* de notre résignation, que le droit à l'éducation chrétienne soit nettement et explicitement reconnue."

La première défaite du gouvernement sur le bill d'éducation dans la chambre des Lords a été suivie de plusieurs autres. Lorsque la clause 4 a été prise en considération, lord Heneage a proposé un changement de la plus haute importance. Cet article disait que l'autorité locale *pourrait* accorder des facilités additionnelles (*extended facilities*) pour l'instruction religieuse. Lord Heneage a demandé que le mot *pourra* fût remplacé par le mot *devra*. Et son amendement a été adopté par 157 voix contre 46. L'article 5, relatif aux appels des décisions de l'autorités locales au bureau d'éducation, a subi de nombreuses modifications, et les articles 6 et 7 relatifs aux nouvelles écoles volontaires et à la permission de n'assister qu'à l'instruction séculière ont été rejetés.

Devant cette oeuvre de mutilation et de transformation, que va faire le gouvernement? Il ne semble pas disposé à subir passivement le traitement infligé à son bill par les pairs. Dans un discours prononcé à Bristol, le 13 novembre, M. Birrell, le président du Bureau d'éducation—en d'autres termes, le ministre de l'instruction publique—a dit que le projet de loi tel que remanié par la Chambre haute, est une impossibilité manifeste. Le bill adopté par la Chambre des Communes était non confessionnel, mais les Lords y ont introduit le principe confessionnel. M. Birrell espère que la Chambre haute reconnaîtra qu'elle a été trop loin. Un cabinet libéral ne peut gouverner avec avantage et sincérité si de mesures préparées conformément à son programme sont mutilées et détruites par une assemblée non représentative.

La presse libérale a représenté ce discours comme l'ultimatum du gouvernement à la Chambre des lords. La *Tribune* déclare que le présent bill est le dernier effort pour concilier le contrôle populaire avec l'éducation religieuse.

Nous espérons que la Chambre haute d'Angleterre ne se lais-

sera pas intimidé par les clameurs du radicalisme et de la libre pensée. Son opposition n'est point inspirée par l'esprit de parti, mais s'appuie sur des principes religieux et sociaux que le Parlement britannique ne saurait méconnaître sans danger. Les lords sont en ce moment les champions du véritable intérêt national, et se montrent les meilleurs amis du peuple dont ils veulent sauvegarder, par l'école confessionnelle, la foi chrétienne.

Après la question d'éducation, une des grandes préoccupations du moment, dans les cercles parlementaires, est celle du gouvernement de l'Irlande, du Home Rule. Le ministère présidé par sir Henry Campbell Bannerman a longuement délibéré sur ce sujet si vital et si épineux. *L'Evening Herald* de Dublin annonçait dans son numéro du 8 novembre, que les projets du cabinet ont pris corps. Il les donnait dans leurs lignes générales.

L'Union législative de l'Angleterre et de l'Irlande ne sera pas modifiée. Un conseil irlandais sera créé; soit deux tiers, soit trois quarts de ses membres seraient élus par ceux auxquels les lois actuelles accordent dans le Royaume-Uni le droit d'élire les membres du Parlement. Les autres députés seraient nommés par un vice-roi ou élus au suffrage restreint. Les ministres de toutes les religions seraient éligibles. Les 40 directions qui, maintenant, administrent l'Irlande, seraient réduites à 4 départements prenant allure de ministères: le département central, le département de l'instruction publique, le département de l'agriculture et celui de la dévolution des terres. La police resterait sous la direction du gouvernement impérial. Le pouvoir judiciaire serait exercé comme dans le présent.

On calcule qu'une fois prélevées sur les recettes des impôts irlandais certaines sommes, affectées aux soins de l'Empire, le conseil d'Irlande pourrait disposer d'environ 25 millions de piastres.

Il reste à savoir quelle sera l'attitude du parti nationaliste dirigé par M. Redmond en face de ce projet. Est-ce bien le Home Rule tel que l'avaient conçu Parnell et ses lieutenants, et tout le peuple irlandais; tel que M. Gladstone avait entrepris de le faire triompher? Il est impossible de répondre à cette grave question tant que les textes ne pourront pas être comparés.

N'avions-nous pas raison de dire que la présente session offre un intérêt plus qu'ordinaire. Ajoutons pour mémoire que le chef du parti ouvrier, M. Keir Hardie, a présenté un bill accordant aux femmes le droit de vote et d'éligibilité au Parlement. Il a prétendu que 420 députés s'étaient engagés devant l'électorat à appuyer ce projet; et, il a ajouté que sa proposition aurait toute chance de réussir si le gouvernement ne s'y opposait pas. Sir Henry Campbell Bannerman n'a pas été très encourageant. Il a déclaré que, dans tous les cas, il ne serait pas possible au Parlement d'étudier cette question durant la session actuelle, dont le menu est déjà surabondant.

Non seulement le cabinet libéral a des sujets d'ennui dans le Parlement, mais il lui arrive du dehors des avertissements désagréables. Ainsi, quoique les élections municipales n'aient d'ordinaire que des relations lointaines avec la politique, cependant elles viennent de prendre à Londres, à Manchester et ailleurs, une tournure assez inquiétante pour la cause ministérielle. Dans la capitale, l'administration des affaires locales avait été constamment dirigée, de temps immémorial, par des assemblées en grande majorité radicales, même lorsque la métropole envoyait une majorité de conservateurs la représenter à Westminster. Londres est divisée en vingt municipalités ayant chacune un maire et un Conseil. Ces municipalités faisaient leurs élections le 1er novembre. Les progressistes ou radicaux comptaient dans les anciens conseils 777 représentants contre 585 appartenant aux modérés ou conservateurs. Or, cette fois, ceux-ci ont obtenus 1,011 sièges contre 351 aux radicaux. C'est un véritable changement à vue. Les électeurs londonniens ont répudié avec éclat le programme radical-socialiste. L'opinion a vu généralement dans cette défaite un symptôme fâcheux pour le parti libéral. A Manchester, dans la division représentée par M. Winston Churchill lui-même, deux conseillers conservateurs ont remplacé deux conseillers libéraux. Remarquez bien que le parti libéral anglais triomphait sur toute la ligne aux élections générales, il y a à peine un an.

* * *

En France, depuis notre dernière chronique, un nouveau mi-

nistère a vu le jour. Le 19 octobre, M. Sarrien, premier-ministre déjà très effacé, achevait de rentrer dans l'ombre. En termes constitutionnels, il adressait sa démission au président de la République. Et M. Fallières sans hésitation chargeait M. Clemenceau de reformer le cabinet. Celui-ci ne s'est pas du tout fait prier, a accepté la tâche avec désinvolture et l'a accomplie de même façon.

Tout cela était prévu depuis des semaines. Depuis des semaines on voyait pâlir de plus en plus l'incolore M. Sarrien, et rayonner d'un éclat de plus en plus vif l'étoile de M. Clemenceau. Le ministre de l'intérieur était la figure dominante de l'ancien cabinet. Avec une remarquable adresse, il n'avait rien négligé pour concentrer toute l'attention publique sur sa forte personnalité. Ses tournées oratoires en Vendée et dans le Var, durant lesquelles ses harangues, parfois très belles de forme, comme celle de la Roche-sur-Yvon, avaient rempli les journaux, étaient vraiment la préface de son avènement au premier poste.

Et maintenant voilà ce "vieux débutant"—c'est ainsi qu'il s'est lui-même appelé—arrivé à la tête du gouvernement de la France. Il lui a fallu trente-cinq ans de vie publique et d'âpre lutte pour arriver à ce sommet. Doué d'un indéniable talent, il a siégé durant plus d'un tiers de siècle—sauf une interruption de quelques années—dans le Parlement de son pays, sans être ministre, lorsque tant de solennels imbéciles palpaient tour à tour le maroquin ministériel. Pendant longtemps il a été le tombeur attitré des cabinets. Sous ses coups ont succombés successivement les grands opportunistes, Gambetta, Jules Ferry, et d'autres moins notoires. Cependant un jour il a subi lui-même une exécution meurtrière des mains de Déroulède, et s'est vu enlever ce siège parlementaire qui le rendait si puissant et si redouté. Mais c'est peut-être durant l'éclipse de sa fortune qu'il s'est montré le plus fort. Il s'est fait publiciste; à force de travail il a conquis le style, et il a regagné par la plume le prestige que lui avait fait perdre son exil de la tribune. Puis le succès lui est revenu. Il est rentré au Parlement par la porte du Sénat; il a retrouvé sa verve oratoire, sa parole incisive et cinglante, avec quelque chose de plus ample et de plus nourri.

Enfin, ministre pour la première fois il y a neuf mois, il est aujourd'hui le chef du 43ème ministère de la troisième république.

Oui, quarante-trois cabinets, quarante-trois gouvernements différents se sont succédés dans l'administration des affaires de la France, depuis trente-six ans! Un tous les dix mois! La troisième République marche sur les brisées du vieux Saturne: elle dévore ses ministères. Où est le temps où les ministres duraient quinze ans, vingt ans, et s'appelaient Richelieu, Mazarin, Colbert, au lieu de se nommer Sarrien?

Voici la composition du cabinet Clemenceau: Présidence du Conseil et intérieur, Clemenceau; justice, Guyot-Dessaigne; affaires étrangères, Pichon; instruction publique et cultes, Briand; finances, Caillaux; guerre, général Picquart; marine, Thomson; commerce, Doumergue; travail, Viviani; travaux publics, Barthou; colonies, Millies-Lacroix; agriculture, Ruau. On avait dit que M. Clemenceau surprendrait l'opinion: il lui a offert deux surprises, M. Pichon aux affaires étrangères, et le général Picquart à la guerre. M. Pichon, sénateur, ancien ambassadeur à Pékin, résident actuel à Tunis, ne semblait pas désigné pour un aussi gros portefeuille. Mais il est de M. Clemenceau le *fidus Achates*, et si

L'amitié d'un grand homme est un présent des dieux,

celle de M. Clemenceau n'a guère moins de prix par le temps qui court. C'est elle encore qui a fait de George Picquart, colonel disgracié au service de Dreyfus, le chef suprême de l'armée française. Ces choix étonnants ont même fait écrire que M. Clemenceau voulait avoir sous sa main impérieuse les trois plus importants ministères: l'intérieur, la guerre et les affaires étrangères.

Voilà donc l'ancien maire de Montmartre, l'ancien patron de Cornelius Herz, en possession du pouvoir qu'il a si longtemps convoité en vain. Pour le quart d'heure il est le maître du Parlement et de la France. Il prime par l'audace, par l'impertinence agressive et redoutable, par le talent réel, par la ténacité inlassable, par l'énergie passionnée. A moins d'accident im-

prévu, ce nouveau premier-ministre de soixante-cinq ans peut fournir une carrière gouvernementale relativement longue. Que va-t-il faire de sa puissance?

Hélas! il va faire à la France et à l'Eglise tout le mal qu'il pourra. Il va poursuivre l'oeuvre de destruction criminelle que la secte jacobine et maçonnique a juré de conduire à terme. Et il va y apporter une haine plus habile, une perversité plus intelligente qu'aucun de ses prédécesseurs. Il hait la foi, il hait le christianisme, il hait Dieu, de toutes les forces de son être. Ce non baptisé est marqué au sceau de l'impiété orgueilleuse et de l'athéisme réfléchi. Il appelle Satan "mon noble père", il traite le Créateur de "bourreau," il exalte l'insurrection de "l'atome titanesque," il proclame la "souveraineté du néant." Homme néfaste, dont l'élévation marquera l'une des plus désastreuses étapes de la crise mortelle que traverse notre pauvre France.

La déclaration du nouveau ministère a été lue dans la séance du 5 novembre. Il y est question de la suppression des conseils de guerre, de la nécessité d'introduire l'esprit démocratique dans l'armée, de l'abrogation de la loi Fallières, de l'application sans faiblesse de la loi de séparation dans toutes ses dispositions, de la création du ministère du travail, du prompt aboutissement de la loi des retraites ouvrières, d'une loi réduisant à dix heures la journée de travail, du rachat des chemins de fer de l'Ouest, de l'impôt sur le revenu "et au besoin sur le capital," etc. Comme on le voit cette pièce est plutôt touffue. Sans débat, la déclaration ministérielle a été approuvée par 491 voix contre 96.

Nous tenons à y signaler une phrase audacieuse "Tout en faisant la part des préventions invétérées, y est-il dit, nous aurons soin de barrer solidement la route aux retours offensifs de l'esprit de domination plus particulièrement redoutable quand il émane d'une autorité étrangère ouverte elle-même à des influences étrangères." C'est le Pape qui est ici insolemment visé. Il faut être trois fois cuirassé d'impudence pour prononcer de telles paroles. L'Eglise n'est nulle part étrangère. Comme on l'a fait remarquer, elle est universelle. Et, agissant dans son domaine, elle est chez elle partout où il y a des catholiques. Ce

passage de la déclaration faisait écho au discours prononcé dans le Var où M. Clémenceau proférait des menaces contre les évêques qu'il qualifiait "de fonctionnaires d'un pouvoir étranger." Aura-t-il l'audace d'aller jusqu'aux extrémités qu'il a fait entrevoir. Il ne manquerait plus que de voir des évêques français décrétés d'étrangers parcequ'ils reçoivent l'investiture du Pape, et conduits par des gendarmes hors des frontières de cette France dont ils sont les plus nobles fils!

Dans les séances qui ont suivi la lecture et l'approbation de la déclaration ministérielle, un débat s'est engagé sur l'application de la loi de séparation. Nos lecteurs regretteront comme nous que l'illustre comte de Mun n'ait pu y prendre part. Il espérait pouvoir monter à la tribune, et "rompre enfin, suivant l'expression de l'*Univers*, le douloureux silence que la maladie lui avait imposé," quand une nouvelle crise de l'affection cardiaque dont il a déjà souffert est venu lui infliger encore une fois un torturant mutisme. Cependant l'Eglise de France n'a pas manqué de champions. MM. Groussau, de Castelnau, Denys Cochin, Jacques Piou, entre autres, ont fait entendre des paroles d'irréfutable vérité. Nous ne pouvons analyser ce débat, n'ayant encore pour nous renseigner que d'incomplètes dépêches. M. Briand, ministre des cultes, aurait déclaré qu'après le 11 décembre 1906 tous les biens d'Eglise *pourraient* être dévolues aux autorités locales, mais qu'après le 11 décembre 1907 ils *devraient* l'être. La Chambre a ordonné l'affichage du discours de M. Briand par un vote de 376 contre 98.

Pendant ce temps M. Henri des Houx poursuit son entreprise misérable des associations cultuelles schismatiques. Il a réussi à en faire naître quelques-unes qui ne sont pas viables. Si l'on veut savoir jusqu'où est descendu l'ancien rédacteur du *Journal de Rome*, qu'on lise ce passage insensé d'un de ses articles dans le *Matin* :

"Dans le silence de stupéfaction qui suivit les deux encycliques, sonnait le tocsin de l'insurrection, Rome s'imagina que l'âme française était morte, tuée par l'ultramontanisme, et s'apprêta à sceller la pierre du tombeau. Déjà on chantait le *De Profundis*.

"Mais la voix impérieuse de Jésus a retenti.

"—Lazare, lève-toi!

“ Et l'âme nationale ressuscite; les consciences se réveillent. Lazare est debout.”

Si M. Henri des Houx n'est pas en démente, de quelle livrée d'ignominie il se revêt en ce moment! Traître et déserteur, il commet le crime du soldat qui passe à l'ennemi au milieu de la bataille.

Heureusement son exemple n'est pas contagieux. De toutes parts les catholiques se préparent à la lutte et à l'épreuve sous la direction de leurs évêques. Que Dieu protège l'Eglise de France!

* * *

Les élections pour le Congrès ont eu lieu aux Etats-Unis le 5 novembre. Les électeurs de quarante-deux Etats ont enregistré leurs votes. Et le résultat c'est que le parti républicain, tout en faisant quelques pertes, aura encore une majorité de cinquante voix dans la Chambre des représentants.

L'intérêt de la lutte se concentrait principalement sur l'Etat de New-York où se trouvaient aux prises pour le poste de gouverneur W. R. Hearst, démocrate, grand propriétaire de journaux, et C. Hughes, candidat du parti républicain. Quoique Hearst ait eu une bonne majorité dans la ville de New-York, il a été battu dans l'Etat par environ 50,000 voix. Il paraît que le candidat démocrate, qui disposait de grandes ressources, comptait surtout sur le tout-puissant dollar pour se faire élire. Mais les sommes énormes qu'il a jetées dans la lutte n'ont pas eu le résultat qu'il en attendait.

En somme ces élections changent peu de chose dans la situation des partis aux Etats-Unis.

* * *

Au Canada, nous sommes à la veille d'une session fédérale; elle va s'ouvrir le 22 novembre. On s'attend à ce qu'elle soit longue et agitée. On prête à l'opposition des dispositions belliqueuses. Il y a plusieurs enquêtes en perspective.

Le gouvernement s'est engagé à proposer des amendements

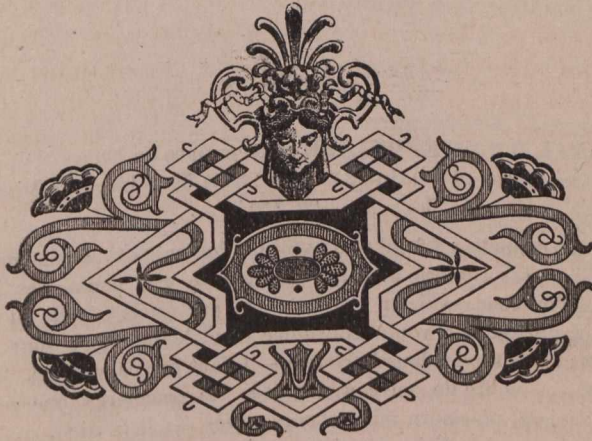
au tarif. Cette question va provoquer de longs débats. Celle de l'augmentation des subsides aux provinces occupera aussi une place importante dans les délibérations des Chambres.

Durant les dernières semaines, plusieurs élections partielles ont eu lieu. Celle du comté de Québec, rendue nécessaire par l'élévation de l'honorable M. Fitzpatrick au poste de juge en chef de la Cour Suprême, a excité beaucoup d'intérêt à cause des incidents qui l'ont accompagnée et de la part que MM. Bourassa et Lavergne, députés libéraux, y ont prise contre le candidat ministériel, un industriel important, recommandé à l'électorat par Sir Wilfrid Laurier. C'est le candidat libéral indépendant, un jeune homme de vingt-quatre ans, qui l'a emporté par une forte majorité.

Dans le comté de Bruce, le candidat ministériel a enlevé la circonscription aux conservateurs. Dans Queens-Shelburne, le ministre des finances a été réélu par 1000 de majorité.

Thomas Chapais.

Québec, 20 novembre 1906.



Notes Bibliographiques

LE PROBLÈME DU BONHEUR, par Paul Combes. Librairie Aubanel Frères, Éditeurs, Avignon (France). Un Joli volume in-30 couronne de 208 pages. Broché, 3 " ". Relieuse percaline, 4 " ".

Ce sujet a été tant de fois traité que tout d'abord, c'est avec une pointe de scepticisme que l'on ouvre ce volume.

Sceptique ou pas, on fera bien de l'ouvrir et d'en commencer la lecture. On se trouve immédiatement "empoigné" par une argumentation serrée, bien que développée en un style simple et, en même temps, très littéraire.

Non sans étonnement, on se trouve entraîné à suivre, de page en page, ces développements si logiques, si clairs, si pratiques, qui suscitent autant de pensées nouvelles qu'ils en contiennent eux-mêmes.

Chaque lecteur trouvera là les lignes qui lui conviennent particulièrement. L'auteur a tout examiné, tout prévu. Il a pour ainsi dire analysé toutes les circonstances de la vie au fin creuset de son esprit expérimenté, et donné pour chacune d'elles l'indication qui permet d'en faire un élément de bonheur.

C'est un bon livre, bien réconfortant.

* * *

LE JOURNAL D'UNE EXPULSÉE, avec préface de François Coppée, de l'Académie française. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.—Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda et Cie, rue Bonaparte, 90, Paris.

Si l'on veut connaître à fond et au vrai les douleurs et les misères que l'expulsion des religieuses a jetées dans des milliers de vies consacrées à Dieu et aux pauvres ; si l'on veut savoir en même temps par quels efforts, au prix de quelles peines, les expulsées ont voulu continuer dans le monde, à leur pays ingrat, le bien qu'elles lui faisaient dans le cloître,—il faut lire ce volume. Commencé par la religieuse, à l'ombre de son couvent, sous les premières menaces, et poursuivi par la sécularisée, plusieurs mois encore après la dispersion, cet humble et poignant journal nous fait d'abord assister, presque jour par jour, à l'agonie d'une communauté. Mille détails touchants, parfois naïfs et parfois héroïques, remplissent cette première partie du volume.

Dans la seconde partie, nous suivons pas à pas l'existence pénible, douloureuse, quelquefois très amère, mais toujours très dévouée, de la narratrice et de ses sœurs, perdues dans la société, cherchant à s'y refaire une place et visant surtout à y faire du bien. Simplicité et sincérité, ce double cachet donne à cet ouvrage un rare mérite et un intérêt profond.

* * *

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE.—Un supplément à la " Tolérance protestante !!! "—Les Protestants aujourd'hui en France et au Canada, par E. Camut.—Lethielleux, éditeur, 22, rue Cassette, Paris.—Prix : 0 fr. 75 ; franco : 0 fr. 90.

Une appréciation : " Je viens vous remercier de m'avoir fait hommage de votre " Supplément à la Tolérance protestante ", qui intéresse particulièrement la France et le Canada. Pour la France il met en lumière l'influence de plus en plus prépondérante qu'ont prise les Protestants depuis trente ans, surtout en matière politico-religieuse, grâce à la complicité du gouvernement. Nos hommes politiques, aveuglés par leur anticléricalisme, ne voient pas qu'en favorisant le protestantisme ils sacrifient les intérêts de la France à l'Angleterre. Vous en donnez la preuve évidente. Vous avez réuni des faits que l'on ne connaît pas assez, tant pour la France que pour le Canada. Il serait à souhaiter que votre opuscule fût lu par tous les catholiques qui ont encore quelque souci de leurs intérêts religieux."

* * *

LA DECOUVERTE DU VIEUX MONDE, par un Etudiant de Chicago. Abbé Félix Klein professeur à l'Institut Catholique de Paris.—Un volume in-16. Prix : 3 fr. 50.—Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris—6e.

Après avoir raconté, l'on sait avec quel succès, son voyage Au Pays de "la Vie intense," l'abbé Félix Klein nous donne aujourd'hui les impressions qu'éprouverait en France un jeune Américain.

Avec toute la liberté de style et aussi de pensée qu'autorise un mélange com-mode de fiction et de réalité, il nous promène à travers les idées en même temps qu'il parcourt nos provinces. Son héros visite Paris, Rouen, Versailles, Lyon, le Quercy, le Tarn, le Forez, l'Auvergne, d'autres pays encore, et il se passionne pour notre vieille France. Mais ces voyages ne lui servent que de prétexte à examiner nos difficultés politiques, sociales, religieuses, nos lois et nos mœurs trop peu tolérantes, les divisions entre catholiques même, surtout l'angoissant problème de la Séparation.

Impossible de poser ni de résoudre tant de graves questions avec plus de naïveté que n'en déploie, en apparence, l'étudiant de Chicago ; impossible, si l'on va au fond, d'y mettre plus de franchise, plus de pénétration, plus d'indépendance.

* * *

L'INQUISITION, ses origines historiques, sa procédure, par Mgr Douais, évêque de Beauvais. Un volume in-8. Prix : 7 fr. 50. Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris, 6e.

Le grand procès de l'Inquisition est toujours pendant devant l'histoire et devant l'opinion. Il appartenait à l'un des prélats les plus éclairés de l'Eglise de France de donner de cette institution une définition sûre au point de vue de la tradition, acceptable pour les profanes eux-mêmes en raison de sa valeur doctrinale et documentaire. Mgr Douais s'est sensiblement écarté des voies battues. Faisant une étude objective, il repousse avec décision les explications ingénieuses de l'origine de ce tribunal exceptionnel, tirées d'une sorte de loi de salut public, de l'intérêt religieux étroitement entendu, de la logique inflexible de la législation ecclésiastique. Il croit en trouver la raison dans la situation politique au treizième siècle. Il en fait un chapitre des rapports de la Papauté et de l'Empire.

L'Inquisition fut et resta, quoi que l'on ait écrit, purement pontificale, et tue toujours pour but la protection de la pensée chrétienne et de la justice sociale, la défense même de l'hérétique exposé aux violences de la foule et du pouvoir impérial. Le savant évêque de Beauvais voit une preuve éclatante de sa thèse dans la procédure suivie par les juges inquisitoriaux, dans les précautions prises pour l'instruction, enfin dans l'évolution mêmes des règles successivement adoptées, qui aboutit à accorder aux accusés toujours plus de garanties.

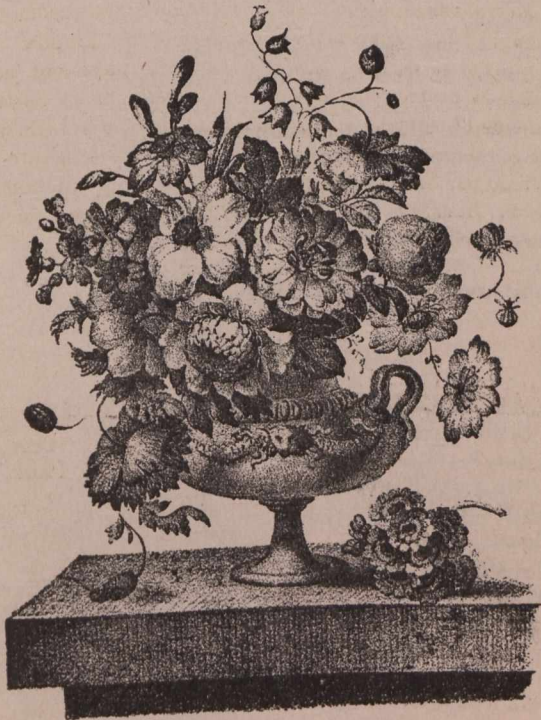
* * *

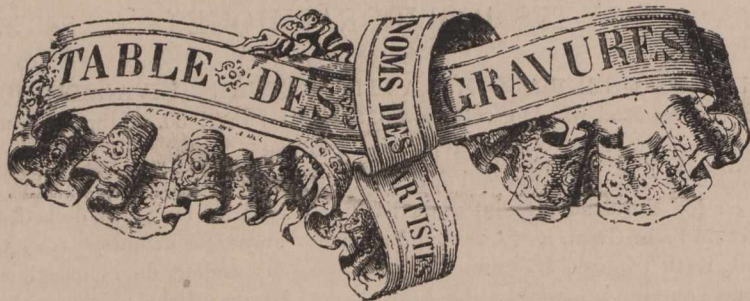
SAINTE COLETTE, par M. André Pidoux, archiviste paléographe, docteur en droit. 1 vol. in-12 de la Collection " Les Saints ". Prix : 2 fr.—Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda et Cie, rue Bonaparte, 90, Paris.

Si la touchante fondatrice de l'ordre des Clarisses, sainte Claire d'Assise, n'a pas assez vécu pour former la matière d'un volume, on peut se dédommager en lisant la vie de la réformatrice de son ordre, sainte Colette, de Corbie. Rien de plus vivant que cette histoire qui commence dès les jeunes années de l'héroïne et se poursuit tour à tour en Picardie et en Franche-Comté. M. Pidoux, archiviste et paléographe, a trouvé, dans sa situation près de la personne même du Souverain Pontife, à Rome, le moyen de se faire communiquer bien des documents. Son livre est donc un livre neuf, très soigné et plein d'enseignements édifiants.

LA CHANSON DE ROLAND ET LA LITTÉRATURE CHEVALERESQUE,
par Marius Michel.—Un volume in-16. Prix : 3 fr. 50.—Librairie Pion-
Nourrit et Cie, 8 rue Garancière, Paris—6e.

Au milieu de tant de poèmes qui ont célébré les guerres contre les Sarrasins, les Saxons ou les Normands, les luttes de l'anarchie féodale, les preux de la Table Ronde et du Saint-Graal, la "Chanson de Roland", avec ses défauts et ses interpolations, reste l'épopée française par excellence, le pendant de l'œuvre homérique dans l'antiquité classique. Le livre de M. Marius Michel dégage ce pur joyau de la littérature chevaleresque du fatras des gloses et des commentaires, et le situe dans son milieu propre. Il esquisse, en traits sobres et décisifs, le mouvement poétique, dont la "Chanson de Roland" est, aux yeux de l'auteur, le centre nécessaire, et, mêlant habilement l'histoire à la critique, en suit jusqu'à nos jours le magnifique développement. La lecture de cet ouvrage est indispensable à ceux qui ont le désir d'approfondir les sources de la poésie épique en France sans avoir le courage de remuer des montagnes de faits et de documents.





M. J. P. Ernest Cyr.....	4
Crémazie.....	34
Le Fanon du 65e régiment, Carabiniers Mont-Royaux. Campagne du Nord-Ouest en 1885.....	41
M. l'abbé N.-A. Bellemare.....	47
Abbé L.-A. Groulx.....	79
Sir Hector Langevin.....	106
Jules-Paul Tardivel.....	115
Maison de Cadet, vue du haut de la côte, de la canoterie, d'après une photographie prise en 1906, par Livernois, photographe, Québec.....	129
Concert de printemps.....	184
La Communion de St-François d'Assise, dessin de M. H. Bisson, d'après un tableau de Rubens au Musée d'Anvers.....	226
Pendant la moisson.....	314
Feuillet d'un livre d'une bibliothèque Chaldéenne.....	341
L'Immaculée Conception—Carl Muller.....	450
Lourdes.....	458
Bernadette.....	458
Un roman dans sa bibliothèque.....	520
Alfred Garneau.....	527
Facsimilé du catalogue des Trépa-sez au lieu nommé les Trois-Rivières..	195

TABLE DES AUTEURS

Ab. der Halden, Ch.—Réponse à M. Jules Fournier.....	315
Arsac, Henri.—Notre-Dame Quesclin.....	182
Auclair, l'abbé Elie J.—Bibliographie canadienne.....	383, 526
Auclair, l'abbé Elie J.—A Travers nos Quarante Ans.....	505
Baril, l'abbé F.-E.—Oraison funèbre de M. l'abbé Antoine-Narcisse Bellemare.....	48
Bernard, Henri.—Un drapeau militaire portant le Sacré-Cœur, dès 1885..	37
Bovet, Marie-Anne, Marquise Guy de Boishébert.—Veuve blanc.....	367
Casgrain, P.-B.—Cadet.....	127
Castel, Emile.—L'enseignement agricole dans la Province de Québec.....	295
Chapais, J.-C.—A Travers les faits et les œuvres.....	80, 197, 324, 540
Chapman, W.—La coupe du soleil.....	260

TABLE DES AUTEURS

559

Cyr, J. Ernest.—La Prairie.....	7
DeGrandchamps.—Berceuse.....	389
“ “ —Voix des vents.....	390
Desaulniers, F.-S. — Notes Bibliographiques de M. l'abbé Antoine-Narcisse Bellemare.....	43
Fèvre, Mgr Justin.—La défense de la Religion Catholique et de l'église romaine.....	113
“ “ Questions.....	126
Fournier, Jules.—Comme préface.....	23
Gagnon, Alphonse.—Bibliothèques assyriennes.....	339
“ “ —Les Livres chez les Egyptiens.....	518
Grenier, Armand.—Les Associations de Secours Mutuels.....	169
Groulx, L. A.—L'éducation de la volonté en vue du devoir social.....	58
Herrebault, J.—Colonisation Coopérative — Cité ouvrière moderne — Assistance publique.....	354
Huot, Antonio, Ptre.—En lisant les fables de Lafontaine.....	282
Jean de Canada.—Fleurs fatales.....	429
“ “ —Oiseaux et poète.....	431
Leglaineur, A.—XVe Congrès International des Américanistes.....	393
Moureau, l'abbé P. F.—La survivance de Lourdes.....	451
Prud'homme, Eustache.—Chant Canadien.....	337
“ “ —Cremazie.....	34
Prud'homme, Hon. L. A.—Le Bison.....	229
P. C.—Une Vocation.....	536
Sablan, Raymond.—Le Prisme des larmes.....	433
“ “ —Les Pleurs de la vigne.....	504
Sulte, Benjamin.—La Création de l'homme.....	164
“ “ —La Rivière des Trois-Rivières.....	185, 416
Tamisier, M. S.-J.—En Terre Sainte : Vers Jérusalem.....	472
“ “ —Où en est l'œuvre de Mahomet.....	137, 261
Tremblay, Jules.—Le convoi fantome.....	530
XXX.—Un tableau de Rubens.....	227
XXX.—Notes bibliographiques.....	107, 213, 447, 554

Table des Matières

A Travers les Faits et les Œuvres, par J.-C. Chapais.....	80, 197, 324, 435, 540
A Travers nos Quarante Ans, par l'Abbé Elie-J. Auclair.....	505
Berceuse, par R. de Grandchamp.....	389
Bibliographie Canadienne, par l'Abbé Elie-J. Auclair.....	383, 526
Bibliothèques Assyriennes, par M. Alp. Gagnon.....	339
Cadet, par P.-B. Casgrain.....	127
Chant Canadien, par Eustache Prud'homme.....	337
Colonisation Coopérative—Cité ouvrière moderne—Assistance publique, par J. Herrebault.....	354

Gomme Préface, par Jules Fournier	23
Congrès International des Américanistes (X ^{Ve}), par A. Leglanceur	393
Crémazie, par M. Eustache Prud'homme.	34
En Lisant les Fables de Lafontaine, par Antonio Huot, ptre.....	282
En Terre Sainte: Vers Jérusalem, par M. Tamisier, S. J.....	472
Fleurs Fatales, par Jean de Canada	429
La Création de l'Homme (poésie), par Benjamin Sulte.....	164
Le Convoi fantome, par Jules Tremblay	530
La Coupe du Soleil, par W. Chapman.....	260
La défense de la religion catholique et de l'église romaine, par Mgr Jus- tin Fèvre.....	113
La Prairie, par J.-Ernest Cyr	7
La Rivière des Trois-Rivières, par Benjamin Sulte	185, 419
La Survivance de Lourdes, par l'abbé T. F. Moureau.....	451
L'Education de la Volonté, en Vue du Devoir Social, par L.-A. Groulx ..	58
Le Bison, par L.-A. Prud'homme.....	229
Le Prisme des Larmes, par R. Sablan	433
L'Enseignement Agricole dans la Province de Québec, par Emile Castel..	295
Les Associations de Secours Mutuels, par Armand Grenier	169
Les Livres chez les Egyptiens, par M. Alphonse Gagnon.	518
Les Pleurs de la Vigne, par Raymond Sablan.....	504
Notes Bibliographiques, M. l'Abbé Ant.-N. Bellemare, par F.-L. Desaul- niers	43
Notes Bibliographiques, par * * *	107, 213, 447, 554
Notre-Dame Guesclin, par Henri Arzac.	182
Oiseaux et Poètes, par Jean de Canada.....	431
Oraison Funèbre de M. l'Abbé Ant.-Narcisse Bellemare, par l'Abbé F.-E. Baril	48
Où en est l'œuvre de Mahomet, par M. Tamisier, S. J.....	137, 261
Questions, par Mgr Justin Fèvre.....	126
Réponse de M. Alb. Der Halden à M. Jules Fournier.....	315
Un Drapeau Militaire Portant le Sacré-Cœur dès 1885, par Henri Ber- nard.	37
Un Tableau de Rubens, par * * *	227
Une Vocation, par P. C.....	536
Veuvage Blanc, par Marie-Anne Bovet, Marquise Guy de Boishébert....	367
Voix des Vents, par Robert Degrandchamp.....	390



207